

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux Enfants

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

1912

VEVEY
Ed. RECORDON, PROFESSEUR

— 1912 —

VEVEY
IMPRIMERIE SÄUBERLIN & PFEIFFER
1912

LA BONNE NOUVELLE

ANNONCÉE AUX ENFANTS

CINQUANTE-DEUXIÈME ANNÉE

1^{er} JANVIER 1912

*Que nous dit l'an qui commence?
Que te dit-il, mon enfant?
En ton cœur, dans le silence :
« Pense à ton Dieu, maintenant! »*

*Ici, tout change et tout passe;
La jeunesse est d'un moment,
Mais son ineffable grâce
Demeure éternellement.*

*Bien meilleure que la vie
La plus belle, est sa faveur:
En Jésus, qui se confie
En connaîtra la douceur.*

*« Jésus est le meilleur Maître;
« Sa main bénit les enfants :
« C'est à lui qu'on ne peut être
« Ni trop tôt, ni trop longtemps. »*

*C'est pourquoi l'an qui commence,
Vient te dire, assurément,
En ton cœur, dans le silence :
« Viens à Jésus, maintenant! »*

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXIV.

Question des disciples touchant le temple.

(v. 1-3.) — Jésus sortit et s'en alla du temple, accomplissant ce qu'il avait dit aux Juifs au v. 38 du chapitre précédent : « Voici, votre maison vous est laissée déserte. » Il le quitta pour n'y plus rentrer. Moment solennel pour le peuple, s'il eût pu le comprendre! Si les disciples ne saisissaient pas réellement la chose, tout au moins ils avaient l'impression que ce magnifique temple était mis de côté, car en chemin ils en firent considérer à Jésus les bâtiments qui offraient un aspect imposant à qui sortait de Jérusalem. Ils étaient, comme tout Juif, attachés à cette maison, avec un orgueil bien légitime, puisqu'elle avait été construite pour servir de demeure à l'unique et vrai Dieu. Mais puisqu'il était rejeté dans la personne de son Fils, le temple n'avait plus sa raison d'être. Le Seigneur leur répond : « Ne voyez-vous pas toutes ces choses? En vérité, je vous dis : Il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas. »

Comme le Seigneur était assis sur la montagne

des Oliviers, située en face de Jérusalem, de l'autre côté du Cédron, d'où l'on voit toute la ville, les disciples vinrent à lui en particulier et lui dirent : « Dis-nous quand ces choses auront lieu, et quel sera le signe de la venue et de la consommation du siècle. » Ils désiraient donc savoir quand Jérusalem et le temple seraient détruits, et comment on pourrait connaître le moment de la venue de Christ et de la fin du siècle qui précédait le règne millénaire. La réponse du Seigneur est donnée en parties distinctes avec des enseignements divers et des exhortations utiles aux fidèles qui auraient à traverser les temps qui devaient s'écouler jusqu'à sa venue. Ces enseignements comprennent encore tout le chap. XXV.

Dans l'évangile selon Matthieu, Jésus ne répond pas directement à la première question relative à la destruction du temple; cette réponse rentre mieux dans le cadre du récit de Luc; aussi la trouvons-nous littéralement au chapitre 21 de son évangile (v. 20-24), où est prédite la destruction de Jérusalem par Titus, passée sous silence par Matthieu qui a surtout en vue les jours de la fin et l'établissement du règne de Christ qui remplacerait l'état de choses d'alors.

On peut diviser en trois parties la réponse du Seigneur à la question : « Quel sera le signe de la venue et de la consommation du siècle? » 1^o versets 4-14; 2^o versets 15-28; 3^o versets 29-31.

Prenière partie de la réponse de Jésus.

(v. 4-14.) — Le Seigneur donne les instructions nécessaires aux disciples pendant les temps pénibles qui s'écouleraient entre son départ et son retour en gloire. Or, — nous l'avons déjà vu, — dans les parties prophétiques des Ecritures, le temps actuel, celui de la grâce, pendant lequel l'Eglise est rassemblée, ne compte pas; c'est un intervalle qui est passé sous silence. Le Seigneur s'adresse à ceux qui l'entouraient comme s'ils étaient ceux mêmes qui dussent traverser tout ce temps et se retrouver présents à son retour. En faisant abstraction du temps actuel, on peut penser, en effet, qu'il ne s'écoulera guère plus de la durée d'une vie humaine entre le départ de Jésus et son retour. Mais Jésus parle du caractère et des circonstances du témoignage pendant ce temps-là, qui sont les mêmes à son retour qu'à son départ, comme il parle du caractère de la génération qui l'a rejeté et qui demeure aussi le même : « Cette génération ne passera pas que toutes ces choses ne soient arrivées. » (v. 34.) Le Juif incrédule persiste dans son opposition à Christ durant tout le temps de son absence; cela explique pourquoi le Seigneur dit toujours *vous* en s'adressant aux disciples tout le long de ses instructions, lors même qu'il savait que tous ceux qui l'entouraient déloge-

raient avant son retour. Et même, lorsqu'ils délogèrent, ils ne faisaient plus partie du résidu d'Israël qu'ils représentaient aux jours du Seigneur, mais de l'Église qui a remplacé Israël pour un temps. Ils ressusciteront pour accompagner le Seigneur lorsqu'il viendra en gloire afin de délivrer le résidu souffrant qui leur aura succédé aux derniers jours.

Le temps qui s'écoule entre le rejet de Christ et son retour est caractérisé par des épreuves de tout genre, pour les disciples du Messie rejeté. Il se présentera des faux christs en vue de les détourner de l'attente du vrai Christ, attente pénible pendant laquelle ils auront beaucoup à souffrir. On entendra parler de guerres et de bruits de guerres. Il y en a eu après le départ du Seigneur, mais il y en aura beaucoup plus avant son retour. Il va de soi que, dans ces chapitres, il s'agit de la venue du Seigneur pour régner et non de celle que nous attendons maintenant pour transmuier les vivants et ressusciter ceux qui sont endormis en lui, événement qui aura lieu avant la fin des temps qui nous occupent ici. Il se produira alors, entre les nations qui sont à l'Orient, à l'Occident, au Nord et au Midi de la Palestine, des guerres incessantes dont la plupart auront ce pays pour cause directe ou indirecte. Des famines, des pestes, des tremblements de terre séviront en divers lieux. Peut-être, dira-t-on, ces phénomènes se manifes-

tent en tout temps; c'est vrai, mais ici ce seront des préludes des jugements de la fin, et ils revêtiront un caractère de gravité dont les hommes auront l'impression plutôt que l'intelligence, mais que les croyants, avertis par la Parole du Seigneur, sauront discerner. Au reste nous approchons de ce moment. Les événements de ce genre, qui se répètent si souvent de nos jours, produisent en général une certaine crainte, car les hommes sentent bien que l'on marche vers une crise. Laquelle? S'ils se laissaient enseigner par la Parole, ils le sauraient et chercheraient le moyen de se mettre à l'abri. Cette crainte pourrait être salutaire, elle l'est pour quelques-uns, mais l'Ennemi cherche à calmer les esprits inquiets, en les rassurant après chaque catastrophe ou cataclysme, en disant que des faits tout pareils, et même bien plus considérables et plus terrifiants, ont eu lieu dans les siècles passés, qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ce qui arrive; qu'il ne faut rien y voir que de tout naturel, et ainsi de suite. Les âmes impressionnées se calment, deviennent indifférentes, s'endurcissent et s'en vont aveuglément au-devant de leur perte; « car Dieu parle une fois, deux fois, et l'on n'y prend pas garde. » (Job 33, 14.)

Nul doute qu'aux temps dont parle le Seigneur, des explications tout aussi plausibles, et plus encore, pour la raison humaine, seront données pour expliquer les faits scientifiquement; mais les dis-

ciples, enseignés par le Seigneur, comprendront de quoi il s'agit, et, sans se laisser détourner, ils sauront que ce n'est qu'un commencement de douleurs. Ces choses extérieures ne seront pas ce qu'il y aura de pire pour eux. Ils seront livrés pour être affligés; on en fera mourir; ils seront haïs de tous à cause du nom du Seigneur. Ces peines ont été la part des disciples aussitôt après le départ du Seigneur. C'est pourquoi il leur donne ces enseignements afin qu'ils puissent leur servir à eux, comme à ceux de la fin.

Ils passeront aussi par une épreuve d'un genre plus pénible encore, celle qui proviendra du milieu même des disciples. Quelques-uns qui se seront joints à eux pour un temps deviendront infidèles, des occasions de chute; ils se livreront l'un l'autre, se haïront. De faux prophètes s'élèveront; ils séduiront les âmes par leur habileté à imiter les déclarations de Dieu. Le mal sera tellement envahissant qu'on verra même du relâchement parmi les vrais disciples : « L'amour de plusieurs sera refroidi. » Il faudra une énergie extraordinaire pour tenir ferme; mais celui qui persévérera jusqu'à la fin sera sauvé, c'est-à-dire qu'il sera trouvé debout, fidèle, lorsque le Seigneur viendra en gloire mettre un terme à toutes ces souffrances.

Alors viendra le tour de ceux qui auront fait souffrir les fidèles; le jugement les atteindra, comme on le voit dans un grand nombre de Psau-

mes, où le châtimeut des méchants est présenté en rapport avec la délivrance des justes.

Malgré toute l'opposition de Satan, « l'évangile du royaume sera prêché dans la terre habitée tout entière, en témoignage à toutes les nations; et alors viendra la fin. » Toutes les nations qui n'auront pas eu le privilège d'entendre parler de l'évangile de la grâce, pourront profiter de l'évangile du royaume, cet évangile qui annonce l'arrivée de Jésus comme roi, venant du ciel.

Cette première partie de la réponse du Seigneur a pour but d'encourager les disciples, en leur décrivant les difficultés avec lesquelles ils auraient à faire, pour rendre témoignage jusqu'à la fin.

(A suivre.)

*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de décembre.*

1. — Le fait de paraître ce qu'on n'est pas.
2. — Celle qu'il faudra un jour être manifesté devant Dieu.
3. — Quand Christ viendra en gloire.

Questions.

1. — Indiquer le passage où le Seigneur annonce la destruction de Jérusalem par les Romains.
2. — Quel grand événement aura lieu avant la venue de Christ en gloire?
3. — A qui sera prêché l'évangile du royaume?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XI

La joie au milieu des tribulations.

Plusieurs amis de M. Judson pensaient qu'il aurait pu au moins obtenir un ordre impérial sauegardant sa personne et ses biens, vu que, dans l'état de désordre où se trouvait le pays, il courait le risque d'être dévalisé ou même assassiné durant ses voyages.

M. Judson plaça la chose devant le Seigneur, puis il décida de ne faire aucune démarche. Il avait deux raisons pour cela. D'abord il n'aurait pu obtenir une nouvelle audience de l'empereur sans se munir d'un présent fort coûteux. Ensuite et surtout, il sentait qu'il valait mieux s'appuyer sur le Seigneur que de placer sa confiance en l'homme. « Celui qui habite dans le lieu secret du Très-Haut logera à l'ombre du Tout-Puissant. » (Psaume 91, 1.) Dans cette sûre retraite, il pouvait se reposer en une paix parfaite, en répétant de tout son cœur : « Au jour où je craindrai, je me confierai en Toi. »

Deux jours plus tard, les missionnaires quittè-

rent Ava. Un soir, tandis que le bateau avait jeté l'ancre pour la nuit près d'une ville populeuse, un homme nommé Moug-Shwa-gnong vint à bord. M. Judson le connaissait comme ayant autrefois recherché la voie du salut; mais il avait renoncé à ses visites au *zayat* dès que s'étaient répandues les rumeurs concernant l'hostilité du souverain contre les chrétiens.

M. Judson lui raconta sa visite à la cour et lui dit que, selon toute probabilité, les chrétiens de Rangoon auraient à souffrir la persécution, peut-être même la mort, pour l'amour de Christ.

« Ne craignez pas pour moi, » répondit Moug-Shwa; « depuis votre départ de Rangoon, je ne me suis pas une seule fois prosterné devant les idoles et je n'ai prié qu'à Dieu seul. »

M. Judson répondit tristement :

« Pourquoi craindrais-je pour toi, Moug-Shwa? Tu n'es pas encore un vrai disciple de Christ; tu prévoyais la prison si tu recevais le baptême et cela l'a fait reculer. »

Moug-Shwa parut honteux.

« Je crois dans mon cœur, » dit-il; « je crois en Dieu et en son Fils, le Seigneur Jésus-Christ. Mais c'est bien vrai que je vais quelquefois à la pagode. Je ne prie pas à l'idole; je ne fais qu'entrer et ressortir au plus vite. »

Ne pensez-vous pas que les paroles du Seigneur, en Marc 8, 38, s'appliqueraient à ce pauvre

homme? Cherchez-le passage dans votre Bible et jugez pour vous-mêmes.

A son arrivée à Rangoon, M. Judson fut accueilli par trois chrétiens indigènes. Il leur raconta sa réception à Ava.

« Que ferez-vous maintenant? » lui demandèrent-ils; « quitterez-vous Rangoon? »

— Il se peut que telle soit la volonté de Dieu, » répondit M. Judson.

Des sanglots éclatèrent. puis un des Birmans reprit : « O mon père! ô mon maître bien-aimé! si vous nous quittez, je vous suivrai, fût-ce au bout du monde. »

Un autre ajouta :

« Quant à moi, il faut j'aille là où je puis entendre la parole de Dieu. »

Le troisième garda le silence tout d'abord. Il était marié et les lois de l'empire ne permettaient à aucune femme indigène de quitter le pays. A la fin, il parla. « Je ne puis vous suivre en Amérique, » et sa voix était entrecoupée par les larmes, « car je n'ai pas le droit de laisser ma pauvre femme en Birmanie. Mais si je dois rester seul ici, j'espère que le Seigneur m'accordera la grâce de tenir ferme, comme un fidèle disciple de Christ. Je ne puis retourner au culte des idoles. »

Cette entrevue fut un grand encouragement pour M. et M^{me} Judson. Pendant les jours qui suivirent, ils prièrent avec instance afin d'être diri-

gés quant au chemin à suivre. Un soir arriva un visiteur: cet homme venait les supplier de ne pas quitter Rangoon. Il leur dit que, depuis des mois, il n'allait plus à la pagode. Un des nouveaux convertis, son beau-frère, lui avait parlé de son âme; il croyait en Christ et il désirait le confesser comme son Sauveur.

« Oh! ne nous quittez pas encore, » suppliait-il; « restez encore avec nous; j'ai des amis et des voisins qui n'adorent plus les idoles et qui désirent apprendre à connaître le vrai Dieu. Ne voulez-vous pas attendre jusqu'à ce qu'il y ait huit ou dix chrétiens à Rangoon? Alors nous pourrions nous entr'aider et nous encourager les uns les autres. L'œuvre de Dieu doit se continuer. L'empereur lui-même ne peut l'arrêter. »

M. et M^{me} Judson ne pouvaient que remercier Dieu pour ce qu'ils voyaient et entendaient. Comment quitter la Birmanie? Ils savaient qu'en demeurant à Rangoon ils allaient au-devant de la souffrance et de la persécution; mais, à leurs yeux, il valait la peine de supporter ces choses pour l'amour de Christ. Ils résolurent de rester où ils étaient tant que la porte y demeurerait ouverte pour l'Évangile.

Une période de calme suivit toute cette agitation. Bien que M. Judson n'osât rouvrir le *zayat* pour y prêcher, il n'en recevait pas moins de nombreuses visites d'indigènes désireux d'entendre

l'Évangile. Quelquefois ces gens venaient seuls, en cachette, à la faveur de l'obscurité. D'autres fois, ils arrivaient par groupes de deux ou trois, avant l'aube et restaient pendant cinq ou six heures à poser des questions et à écouter la lecture des Écritures.

L'Évangile selon Matthieu tout entier était maintenant imprimé en Birman, et bientôt vint s'y joindre l'épître de Paul aux Ephésiens. Quelle joie pour les missionnaires de pouvoir remettre ces premiers volumes aux nouveaux convertis ! Ils se disaient sans doute : « Maintenant, si nous devons quitter ce pays, du moins laisserons-nous à nos amis une petite partie de la précieuse parole de Dieu. »

Au bout de quelques mois, dix indigènes — dont neuf hommes et une femme — témoignèrent de leur conversion. Ces disciples de Christ étaient étroitement unis entre eux. Ils manifestaient vraiment les caractères d'amour et de patience du Maître qui les avait rachetés.

Depuis quelque temps déjà, la santé de M^{ms} Judson laissait beaucoup à désirer. Enfin, au printemps de 1821, le climat et l'excès de travail la rendirent vraiment malade et M. Judson se vit dans l'obligation de l'emmener au Bengale pour un changement d'air et un peu de repos.

Leur absence devait forcément durer de cinq à six mois. Quelle épreuve pour le petit troupeau de

chrétiens à Rangoon! Mais M. Judson leur représenta qu'il les confiait à Celui qui seul pouvait les garder sans qu'ils bronchassent, au Sauveur qui les avait aimés et s'était livré lui-même pour eux.

Aussi, quoique bien des larmes fussent répandues lorsque M. et M^{me} Judson prirent congé de leurs amis, cependant cette séparation devint une source de vraie bénédiction pour les nouveaux convertis. Elle leur apprit plus que jamais à compter sur le Seigneur et à s'appuyer sur Lui pour chaque pas du chemin.

(A suivre).



DIEU EST AMOUR

A l'âge de dix-sept ans, je me trouvais en apprentissage dans une petite ville de la Suisse romande. Une après-midi du mois de novembre, profitant de quelques heures de congé, j'entrepris solitaire une excursion dans la campagne environnante. Le temps était froid et brumeux. Un brouillard épais recouvrait la terre et ne permettait pas de distinguer quoi que ce fût à une courte distance. Néanmoins, après avoir suivi quelque temps la grande route, je m'aventurai dans un chemin très rocailleux et à pente fort raide, traversant une forêt sombre et peu propre à ranimer mon esprit

accablé par ce triste aspect. Mais enfin je parvins au haut de la montée et, sortant du bois, un spectacle merveilleux s'offrit à mes regards. Un soleil resplendissant brillait sur la campagne; quelques vaches paissaient dans les prairies; plus loin j'apercevais le clocher d'un beau village situé près d'un petit lac; enfin, plus loin encore, la chaîne des Alpes apparaissait dans toute sa beauté au-dessus de la brume. Le contraste était si frappant, que je ne pouvais détourner mes regards de ce radieux tableau. Je dus cependant bientôt rebrousser chemin et redescendre dans la sombre vallée.

Quelques jours plus tard, écrivant à mon père qui était un enfant de Dieu, je ne pus m'empêcher de lui communiquer l'impression que j'avais ressentie à cette occasion. Il ne tarda pas à me répondre et je voudrais vous citer, non pas textuellement, ce qui était le sujet de sa lettre, et qui est toujours resté gravé dans ma mémoire.

« Je suis bien aise, mon cher enfant, que tu sois sensible aux beautés de la création; mais tu dois te rappeler que toutes ces merveilles n'ont rien coûté à la puissance du Dieu créateur du ciel et de la terre. « Les cieux ont été faits par la parole » de l'Éternel, et toute leur armée par l'esprit de » sa bouche... Car lui, il a parlé, et la chose a été; » il a commandé, et elle s'est tenue là. » (Psaume 33, 6, 9.) Mais il y a un attribut de la nature de Dieu bien plus élevé que celui de sa toute-puis-

sance : c'est *son amour*. Si la création ne lui a rien coûté, car il n'a eu qu'à commander et toutes ces merveilles que nous admirons ont comparu, le rachat de pauvres êtres comme nous lui a coûté quelque chose. Il a dû donner son propre Fils, son Fils unique, Celui qui faisait ses délices tous les jours (Proverbes 8, 30) : il ne l'a pas épargné, mais il l'a livré pour nous tous. (Romains 8, 32; Jean 3, 16.)

Dieu a pris occasion du péché de l'homme pour faire éclater son amour, pour le manifester dans toute sa grandeur. Nous ne le connaissons ici-bas qu'en partie, mais plus tard, quand nous serons dans la maison du Père, nous connaissons comme nous avons été connus. (1 Corinthiens 13, 12.) Dieu a *manifesté* son amour pour nous, en envoyant « son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par Lui. » (1 Jean 4, 9.) Il a « *constaté* son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs » (soit des ennemis de Dieu), « Christ est mort pour nous. » De plus, « l'amour de Dieu est *versé* dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. » (Romains 8, 5.) Le précieux résultat est que nous pouvons appeler Dieu notre Père et nous écrire, le cœur plein de reconnaissance : « Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu! » (1 Jean 3, 1.) « Et si nous sommes enfants; nous sommes aussi héri-

tiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ. » (Romains 8, 17.)

Nous avons pu connaître le Tout-Puissant dans les merveilles de cette création infinie que l'homme ne peut sonder dans toute son immensité. Nous connaissons la bonté de Dieu envers sa créature : « Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes. » (Matthieu 5, 45.) Mais à la chute de l'homme, Dieu a déjà manifesté qu'il est amour, cet attribut beaucoup plus merveilleux et profond de sa nature. (Genèse 3, 15.) Cet amour est insondable et nous ne le comprenons ici-bas que bien faiblement, mais cependant, si notre cœur a goûté combien le Seigneur est bon, nous pourrons y répondre et dire en sincérité : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais que je t'aime! » en ayant toutefois soin d'ajouter : « Nous, nous t'aimons, parce que lui nous a aimés le premier. » (1 Jean 4, 19.)

DAVIS, LE DOCTEUR NOIR

Le bien-aimé frère dont le nom figure en tête de ces lignes naquit à la Barbade, l'une des Antilles, en 1842, d'une famille libre et chrétienne. Ses aïeux avaient été arrachés par la traite à leur pa-

trie et emmenés en esclavage. De bonne heure son cœur fut touché à salut, car dès sa jeunesse il manifesta des convictions chrétiennes profondes, qui se traduisaient par son caractère doux et aimant.

« De tous mes enfants, » écrivait la mère du docteur noir, « c'est lui qui a toujours eu pour moi la plus tendre affection et, s'il voyait que j'avais du chagrin, il pouvait s'en affliger et pleurer jusqu'à ce qu'il tombât de sommeil. »

Sa famille jouissait d'une certaine aisance; il put ainsi, selon son désir, faire des études médicales. La tendresse de son cœur lui inspira le besoin de se vouer au soulagement de ses semblables. Après avoir suivi quelques écoles des Antilles, il se rendit en Angleterre pour y achever ses études.

A Londres, où il débuta, il s'attira l'affection toute particulière du célèbre philanthrope M. Holland, qui fut frappé de la fidélité de son protégé à son devoir. C'est à Aberdeen, en Ecosse, où il se rendit ensuite, qu'il reçut le diplôme de docteur en médecine. Ses études ne l'empêchaient pas de déployer une grande activité chrétienne : Il éprouvait le besoin de mettre au service de son divin Maître les dons qu'il lui avait confiés. « Le son même de sa voix, » écrit un de ses amis, « gagnait aussitôt le cœur et en faisait vibrer les cordes les plus profondes; pour les malades et les mourants auxquels il annonçait l'évangile, c'était

comme le chant du rossignol pendant la nuit. Et quel sourire que le sien! Il y avait dans tout son être quelque chose de singulièrement attrayant, et, comme rien n'échappait à son regard vif et prompt, sa main de même était toujours prête à porter secours à celui qui en avait besoin.» Il prenait le plus vif intérêt au relèvement des pauvres et au soulagement des malheureux, toujours sans la moindre ostentation, cachant les bonnes œuvres qu'il pouvait faire, demandant même qu'on les tint dans un oubli complet.

C'est dans un hôpital de Londres qu'il commença à pratiquer la médecine; il se fit remarquer par la fermeté de ses convictions chrétiennes, son habileté extraordinaire et sa serviabilité à toute épreuve. Davis venait d'être nommé professeur à l'hôpital de St.-Barthélemy, lorsque le tableau des affreuses misères des troupes stationnées autour de Sedan le poussa à renoncer à ce poste pour aller vouer ses soins au soulagement des malheureux soldats.

Il partit en septembre 1870, avec des ressources pécuniaires considérables, car un de ses amis lui avait remis, à lui seul, en faveur des victimes de la guerre, une somme de 25.000 francs; il se rendit près de Sedan et trouva, à Pont de Mongy, 530 Bava-rois malades du typhus, couchés sur le sol, couverts de vieux sacs d'emballage et dénués de tout secours; leurs provisions se réduisaient à une

bouteille d'eau-de-vie et deux oranges. Portes et fenêtres étaient closes, en sorte que l'air était des plus viciés et des plus morbides. Quatre malades veaient d'expirer avant son arrivée; un mourut pendant qu'il faisait sa ronde, et trois ou quatre étaient à l'agonie.

A ce spectacle, le cœur du docteur s'émeut : « Pauvres hommes, s'écrie-t-il, mais qu'en est-il de vos âmes? » Il regrette amèrement de ne pouvoir leur parler, car il ne sait pas l'allemand, et s'adresse avec instance à ceux de ses frères en Angleterre qui parlent cette langue pour les supplier de venir en aide à ses patients.

« Oh! que ne connaissons-nous davantage ce christianisme pratique qui pousse à imiter Celui qui allait partout faisant du bien : il est excellent d'étudier la Vérité, mais nous ne devons négliger aucune occasion de la mettre en pratique. »

« Pour parler de Jésus à une seule âme, disait-il aussi, il vaudrait certes la peine de prendre un billet d'aller et retour, de Londres jusqu'à Sedan. »

Dieu répondit à ses vœux et envoya de précieux auxiliaires qui partagèrent sa responsabilité et ses fatigues, aussi bien que ses sujets de joie. Il put se procurer des matelas pour des centaines de malades et s'établit au milieu d'eux, pressé du besoin de leur consacrer tout son temps. Jour et nuit il était occupé à maintenir dans ses lazarets l'ordre et la propreté, et à répondre à tous les besoins qui

venaient se manifester; il veilla même avec une munificence princière à ce que les malades confiés à ses soins reçussent la meilleure nourriture possible. Et chaque fois qu'il avait pu se procurer un plat nouveau, on le voyait se frotter les mains de bonheur et on l'entendait dire : « Bon, bon, voilà une excellente affaire! »

Comme il ne faisait rien sans avoir réclamé la lumière d'en haut et qu'il recommandait journellement ses patients au Seigneur, il put manifester en tout et partout une assurance et un calme parfaits. Quand les médecins du voisinage avaient abandonné un malade, il ne pouvait se résoudre à désespérer de son état et savait toujours encore trouver quelque moyen à essayer. Aussi les soldats bavares lui avaient-ils voué une affection sans bornes.

Et ses soins s'étendaient non seulement à eux, mais aussi à toutes les troupes cantonnées autour de Sedan; avait-il fait sa tournée auprès de ses malades, on le voyait parcourir tout le champ de bataille, chercher partout les malheureux à relever.

Outre les soins médicaux, il organisa des soupes économiques pour les paysans français des environs. Il est certain que des centaines de personnes ne durent leur salut après Dieu qu'à son inépuisable bonté.

Mais tant d'émotions devaient être funestes à

l'intrépide docteur; à l'hôpital militaire de Sedan, qu'il visita avant de revenir à son poste, il prit la petite vérole à laquelle il succomba au mois de novembre, à l'âge de vingt-huit ans, laissant son œuvre aux soins de quelques amis chrétiens qui l'ont continuée le temps nécessaire.

La cérémonie des funérailles fut des plus touchantes, et à cette occasion le maire de Sedan fit un discours remarquable. Il le termina par ces mots : « Puisse notre pays ravagé trouver bientôt un digne successeur de celui que nous connaissons et que nous aimions sous le nom du *bon docteur noir!* »

Et le journal missionnaire, auquel nous avons emprunté ce qui précède, termine en disant : « Cet homme dévoué ne dit-il pas, par toute sa vie, aux chrétiens : « Allez, et faites de même! »



TROIS ÉLÉMENTS DU VRAI BONHEUR

(*Marc 2, 1-12; 4, 35-41.*)

(Aux jeunes croyants.)

XI.

Quels que soient son âge et ses circonstances, laissé à lui-même, l'homme n'est pas heureux; le

péché l'a séparé de Dieu, la source unique du bonheur, et plongé dans la misère et la souffrance. Et dans ces conditions que fait-on? Tous, du plus jeune au plus âgé, se tournent vers les choses de ce monde dans la pensée de trouver ce qui peut les rendre heureux. Le malade soupire après la santé, le pauvre désire la richesse, d'autres — et ils sont nombreux — recherchent les honneurs et la gloire d'ici-bas, ignorant que toutes ces choses réunies, et d'autres encore, seraient incapables de répondre d'une manière parfaite aux besoins profonds de leurs âmes.

Il importe de le retenir: pour être vraiment heureux, il est urgent d'être tout d'abord délivré de sa culpabilité, de nos péchés qui ont établi une séparation entre nous et Dieu. Croyons-le, nos péchés sont la cause de notre misère et de nos souffrances, et attirent sur nous la colère de Dieu et son juste jugement. Comment pourrions-nous être heureux à la pensée que la mort, comme l'épée de Damoclès, est prête à nous frapper pour nous amener en présence de notre Juge? Et qui a la puissance de nous justifier et de nous délivrer, si ce n'est Celui dont le sang a été répandu sur la croix? Tous ceux qui sont venus à Lui, dans ce jour du salut, ont trouvé une réponse parfaite à leur état, quel qu'il fût. Nous en avons un touchant exemple dans le premier récit rappelé en tête de ces lignes. Considérons-le un instant.



Jésus est à Capernaïm: une foule avide de l'entendre l'entoure de toutes parts. Quel privilège de se trouver si près de Christ venu ici-bas en grâce pour nous sauver; mais, comprenons-le, la responsabilité s'augmente d'autant pour celui qui ne fait pas son profit de la grâce mise à sa disposition. On a lieu de le remarquer, les mieux favorisés sont parfois les plus indifférents; ils deviennent même, pour ceux qui ont de vrais besoins, un obstacle sur le chemin qui mène à Christ. N'est-ce pas le cas de la foule qui entourait le Seigneur à l'arrivée du paralytique?

Mais ceux qui le portent ne se découragent pas. Ils font en sorte de placer le malade aux pieds de Jésus. Personne n'est venu au Seigneur avec foi sans avoir trouvé une réponse à ses besoins. Au contraire, tous ont reçu infiniment plus qu'ils n'attendaient. Témoin le paralytique de notre récit. Si Jésus l'eût simplement guéri, comme il le fit ensuite, aurait-il été pleinement heureux? Evidemment non. La santé est précieuse à sa place, mais, pas plus que d'autres biens, d'ici-bas, une telle chose ne peut satisfaire le cœur. Et qui le sait mieux que le Seigneur? Aussi va-t-il lui adresser des paroles inattendues, mais empreintes d'une merveilleuse bonté; elles sont comme le baume destiné à cicatriser une plaie.

« *Mon enfant, les péchés sont pardonnés.* » A n'en pas douter, le paralytique, préoccupé de sa culpabilité, étendit la main de la foi et s'appropriâ cette grâce qui allait lui apporter le bonheur véritable. Ne lisons-nous pas dans l'Écriture :

« Bienheureux celui dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert. Bienheureux l'homme à qui l'Éternel ne compte pas l'iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a point de fraude. » (Psaume 32, 1, 2.)

(A suivre.)



Réponses aux questions de décembre.

1. — Pour rebâtir la muraille et la ville. (Néhémie 2, 5-8.)

2. — Il était échanson du roi. (chap. 1, 11; 2, 1.)

3. — La porte de la vallée; la porte du fumier: (chap. 2, 13); la porte de la fontaine (v. 14); la porte des brebis (chap. 3, 1); la porte des poissons (v. 3); la porte du vieux mur (v. 6); la porte des eaux (v. 26); la porte des chevaux (v. 28); la porte du levant. (v. 29.)

4. — Shallum réparait... lui et ses filles. (v. 12.)

5. — Chap. 4, 17.

6. — Six pièges. (chap. 6, 4-5, 10.)

Questions pour le mois de janvier.

A lire Néhémie 7 à 12.

1. — Pouvons-nous affirmer que, du temps de Néhémie, Jérusalem était une grande ville?

2. — Quel message Néhémie apporta-t-il au peuple en ce mémorable premier jour du septième mois de l'an 455 avant J. C.?

3. — Combien de fois la fête des tabernacles avait-elle été célébrée depuis la conquête de Canaan jusqu'au retour de la transportation?

4. — A combien de reprises dans ces chapitres voyons-nous lire la loi de l'Éternel?

5. — Combien d'incidents du voyage dans le désert sont-ils mentionnés dans ces chapitres?

6. — Quel moyen fut trouvé pour repeupler Jérusalem?

N. B. Aucun de nos abonnés n'est tenu de répondre à *toutes* les questions. Celles qui accompagnent l'étude biblique sont réservées aux plus petits.

Adresser sans faute les réponses aux questions à

M. Recordon, professeur, à Vevey.



Un magasin de jouets en Birmanie.

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XII

Réunions et séparations.

L'absence de M. et M^{me} Judson se prolongea pendant plus de six mois. Que de fois, durant ces longues semaines, leurs pensées ne se reportèrent-elles pas vers la petite compagnie de chrétiens à Rangoon, auxquels ils n'avaient pu laisser qu'une si faible portion de la parole de Dieu!

Ces quelques exemplaires de l'évangile selon

Matthieu étaient pour ces petits enfants dans la foi un précieux trésor — un trésor qu'ils souhaitaient de partager avec d'autres moins favorisés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. Aussi arrivait-il souvent qu'un des heureux possesseurs du petit volume profitât de l'obscurité et du silence de la nuit pour inviter quelqu'un de ses amis à écouter la lecture des « paroles merveilleuses de la vie. »

Ils sentaient leur extrême faiblesse; aussi leurs prières étaient-elles ardentes; ils s'attendaient à Dieu pour recevoir la force nécessaire pour rendre un vivant témoignage à leur Seigneur et Sauveur au milieu des ténèbres et de l'opposition qui les entouraient.

Un beau matin, en janvier 1821, la nouvelle se répandit dans Rangoon qu'on avait aperçu le bateau des missionnaires remontant le fleuve. Bientôt tous les chrétiens indigènes se trouvèrent rassemblés sur le quai de débarquement, afin de souhaiter la bienvenue à ceux dont ils avaient été si longtemps séparés.

Quelle joie de se retrouver enfin! Les missionnaires et leurs enfants dans la foi commencèrent par rendre grâces à Dieu qui avait gardé et protégé chacun d'eux durant ces jours d'épreuve; puis les indigènes racontèrent à M. et M^{me} Judson combien la séparation leur avait d'abord semblé pénible; mais que peu à peu leur isolement était devenu pour eux une cause de bénédictions, les

rapprochant les uns des autres et surtout leur enseignant à s'appuyer sur le Seigneur seul. Aussi leurs cœurs étaient-ils remplis de reconnaissance.

Une semaine à peine après le retour de M. Judson, un docteur birman, On Yan, fut converti. C'était un homme d'une grande intelligence et fort cultivé; il pensait profondément; quelques paroles, entendues lors de sa première visite au *zayat*, l'avaient poussé à rendre visite à M. Judson; il lui avait adressé de nombreuses questions et finalement avait accepté avec une foi enfantine le don de Dieu en vie éternelle.

« Combien il est intéressant, » écrivait M. Judson, « de voir, comme je le fais, la lumière de l'Évangile illuminant peu à peu une âme précieuse qui a longtemps marché dans les ténèbres. »

Peu de jours plus tard, un étranger pénétra dans le *zayat*; lui aussi venait pour poser cette question : « Comment un pécheur peut-il être sauvé? »

Le nouveau venu se nommait Mounng Ing. Son histoire était remarquable. Quelques mois auparavant, M. Judson avait remis à deux hommes un traité intitulé : *Il n'y a qu'un seul Dieu véritable et éternel*. En quittant le missionnaire, ces hommes s'étaient rendus chez un de leurs amis, où la conversation avait roulé sur « la nouvelle religion. » Tout en en parlant, les trois Birmans s'étaient excités les uns les autres et avaient fini

par déchirer le traité, mais non sans en avoir lu quelques phrases à haute voix. Moug Ing assistait à cette scène; la semence si menue de la vérité tomba dans un terrain bien préparé; sa conscience fut réveillée par les quelques mots qu'il avait entendus et il désira en apprendre davantage.

Ainsi un Birman de plus fut amené aux pieds du Sauveur et, selon son propre désir, Moug Ing fut baptisé. Il n'était venu à Rangoon que pour affaires; il habitait une partie reculée de l'empire et bientôt — trop tôt, sans doute, à son gré — il dut prendre congé de ses nouveaux amis. Mais le Sauveur en qui il avait cru pouvait le garder, ils le savaient. Aussi les chrétiens le laissèrent-ils partir sans crainte, le recommandant à Dieu et à la Parole de sa grâce, et lui remettant une quantité considérable de traités qu'il promit de distribuer à ses concitoyens.

Je vous ai déjà dit que le vice-roi ou gouverneur de Rangoon s'était montré de bien des manières favorable à l'Évangile. Sa femme semblait s'être vivement attachée à M^{me} Judson et l'invitait souvent au palais. Ce fut pendant une de ces visites qu'elle communiqua à son amie une nouvelle ordonnance de l'empereur. Celui-ci, ne pouvant exiger des étrangers établis dans son empire qu'ils fréquentassent les temples des idoles, contraignait du moins ses sujets à le faire, sous peine de châtimens très rigoureux. Le souverain ignorait, pa-

rait-il, qu'il existât un seul chrétien birman. M. et M^{me} Judson se sentaient inquiets, non pour eux-mêmes, mais pour ceux que, par la grâce de Dieu, ils avaient pu conduire vers la lumière. M. Judson songea à une nouvelle visite à Ava: peut-être rencontrerait-il cette fois un résultat plus satisfaisant? Dieu ne lui ouvrirait-il pas la porte toute grande, répondant ainsi à la foi de son serviteur? Mais dans ce moment-là, le missionnaire avait trop de travail pour pouvoir quitter Rangoon.

Dans un village situé à dix minutes de la station missionnaire, deux âmes cherchaient le chemin de la vie. Un commerçant et sa femme, qui depuis assez longtemps fréquentaient le *zayat*, se montraient fort anxieux au sujet du salut. Après de longs entretiens et beaucoup de prières, M. Judson put se convaincre qu'eux aussi étaient sincères, bien que timides encore. Il consentit donc à les baptiser le dimanche suivant. A sa grande surprise, la femme vint lui demander deux jours plus tard, s'il ne voudrait pas la baptiser le soir même.

« Pourquoi cette hâte? » demanda M. Judson.

Les yeux de la pauvre femme se remplirent de larmes.

« Mon père et mes frères, » expliqua-t-elle, « sont furieux parce que je suis devenue chrétienne. Ils disent que dimanche ils viendront au *zayat*

avec le prêtre et tous leurs amis et qu'ils m'emmèneront de force, plutôt que de me voir baptisée. »

Cette nuit-là, sous le ciel étoilé, la touchante cérémonie s'accomplit. La nouvelle convertie montra tout de suite son amour pour Christ par le service. Elle commença à rassembler dans sa chaumière de pauvres enfants à qui elle apprenait à lire tout en disant : « Maintenant leurs parents n'auront plus besoin de les envoyer chez le prêtre pour les instruire. »

Elle fit ce qu'elle put, mais son temps de travail pour Celui qu'elle aimait fut court. Six mois plus tard elle était couchée, pâle et défaite, sur le lit d'où elle ne devait plus se relever. Une fièvre maligne l'emportait. Apprenant que la fin était proche, elle dit :

« Je n'ai pas peur de mourir, car je sais que le Seigneur Jésus m'a aimée et bientôt je le verrai dans le ciel. »

Encore quelques heures de souffrances, et le Seigneur la recueillait tendrement auprès de lui.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXIV (*suite*).*Seconde partie de la réponse de Jésus.*

(v. 15-28.) — Avant la fin de cette terrible période, il y a un temps de détresse effroyable qui comprend les trois ans et demi qui la terminent. Nous avons eu l'occasion d'en parler plusieurs fois ¹.

Le Seigneur, dans sa sollicitude pour ses bien-aimés, leur donne ici des enseignements spéciaux pour ces jours-là. Il leur montre comment ils en connaîtront le commencement et leur dit ce qu'ils auront à faire. « Quand donc vous verrez l'abomination de la désolation, dont il a été parlé par Daniel le prophète, établie dans le lieu saint (que celui qui lit comprenne), alors que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes; que celui qui est sur le toit ne descende pas pour emporter ses effets hors de sa maison; et que celui qui est aux champs ne retourne pas en arrière pour emporter son vêtement, etc. »

¹ Lire la *Bonne Nouvelle* 1906, pages 28 et 189.

« L'abomination » désigne l'idole qui aura été placée dans le temple, imposée comme objet de culte par le faux roi des Juifs, l'Antéchrist, et acceptée comme Dieu par les Juifs incrédules et apostats. Cette idolâtrie sans pareille amènera sur la nation les jugements de Dieu par le moyen du roi du Nord ou l'Assyrien ¹, qui répandra la « désolation » dans tout le pays. Mais le Seigneur ne s'occupe pas ici de cet événement; il ne fait que mentionner le fait en rapport avec l'établissement de cette idole dans le temple à Jérusalem, qui amène le jugement de Dieu. Ce que le Seigneur avait en vue, c'était d'avertir les disciples qu'à partir de ce moment il faudra fuir de Judée et, par conséquent, de Jérusalem, puisque le règne de l'Antéchrist et du chef de l'empire romain deviendra intolérable pour les fidèles. Sans la marque de la bête on ne pourra ni vendre ni acheter, et ceux qui ne se prosterneront pas devant son image seront mis à mort. (Apocalypse 13, 13-18.) Jésus dit : « Si ces jours-là n'eussent été abrégés, nulle chair n'eût été sauvée; mais, à cause des élus, ces jours-là seront abrégés, » c'est-à-dire qu'ils ne dureront que trois ans et demi, ce qui est déjà bien long.

La rage persécutrice de l'Antéchrist empirera

¹ Lire la *Bonne Nouvelle* 1906, pages 89-90, et Esaïe 8, 8; 10, 5-6; Daniel 7, 23-25; 9, 27; 11, 41, etc.

d'une manière si soudaine au moment de l'établissement de l'idole dans le temple, que ceux qui seront sur les toits devront fuir, sans descendre dans la maison¹. Celui qui sera aux champs et aura enlevé son vêtement pour travailler n'aura pas même le temps de courir le chercher. Le Seigneur pense à tout ce qui pourrait être un obstacle à la fuite. Il dit de prier qu'elle « n'ait pas lieu en hiver, » afin que les fuyards ne soient pas arrêtés par les intempéries de la saison, « ni en un jour de sabbat, » car ces Juifs pieux ne voudraient pas dépasser le chemin permis par la loi ce jour-là, et trouveraient ainsi la mort. Ce fait eut lieu sous Antiochus Epiphane; afin de saccager la ville de Jérusalem et de massacrer le plus d'habitants possible, son général attendit d'attaquer la ville le jour du sabbat et fit ainsi un grand carnage².

Les disciples attendront avec une ardeur bien compréhensible l'arrivée du Christ pour mettre fin à tous leurs maux; cette attente les exposera à écouter des séducteurs qui leur diront : « Il est ici, » ou : « Il est là, » car il s'élèvera de faux christes et de faux prophètes qui accompliront des signes et des prodiges. (Apocalypse 13, 14.) Mais ils ne devront pas les écouter. La venue du

¹ En Orient, les toits des maisons sont plats. On y arrive par des escaliers extérieurs.

² Voir la *Bonne Nouvelle* 1906, page 149.

Fils de l'homme sera si soudaine que l'on n'aura pas le temps de se prévenir mutuellement. Au reste, les apostats ne pourront pas avertir les fidèles, car, comme le corps mort d'Israël, ils seront l'objet du jugement à l'arrivée du Fils de l'homme, qui fondra sur eux comme l'aigle fond sur un cadavre gisant à terre. C'est ce que veut dire le v. 28 : « Où que soit le corps mort, là s'assembleront les aigles. »

Ces enseignements du Seigneur seront certainement appréciés par les disciples de ce temps-là; c'est à eux qu'il pensait en les donnant, car il savait que ceux qui étaient présents avec lui ne seraient pas sur la terre lors des persécutions. La parole de Dieu est complète, elle contient tout ce qui est utile pour le présent et pour l'avenir. Tous, dans tous les temps, ont la responsabilité d'en prendre connaissance et d'agir en conséquence.

La venue du Fils de l'homme.

(v. 20-31.) — La troisième partie de la réponse du Seigneur répond à la question : « Quel sera le signe de la venue? » Il leur dit qu'après la tribulation des jours terribles dont il vient de parler, « le soleil sera obscurci, et la lune ne donnera pas sa lumière, et les étoiles tomberont du ciel, et les puissances des cieux seront ébranlées. » Dans le langage symbolique des Ecritures, le soleil représente l'autorité suprême confiée à

l'homme, la lune et les étoiles, des autorités subalternes. Dieu avait confié le pouvoir aux nations, dans la personne de Nébucadnetsar et de ses successeurs, depuis qu'Israël avait perdu le droit d'en être le centre sur la terre. Mais, au lieu de dépendre de Dieu pour agir selon lui dans l'exercice de ce pouvoir et d'en faire une lumière pour diriger les peuples, ceux qui étaient revêtus de cette dignité se sont détournés de Dieu; ils ont agi selon leurs propres pensées et se sont placés entre les mains de Satan, le dominateur des ténèbres, de sorte qu'à la fin leur gouvernement est absolument ténébreux.

Puisque l'homme n'a pas su gouverner selon Dieu, le royaume et la domination universelle passeront entre les mains du Fils de l'homme, comme nous l'avons vu en Daniel 7, 26-27¹. C'est pourquoi, au moment où il va paraître, toutes les puissances terrestres sont présentées comme ayant perdu leur caractère; au lieu de répandre la lumière, elles sont plongées dans les ténèbres, révoltées contre Dieu; elles font la guerre aux saints. Elles sont comme un soleil obscurci, une lune sans lumière, et les étoiles n'occupent plus la place qui leur avait été donnée pour briller dans la nuit. Terrible état moral de ceux auxquels Dieu avait confié le pouvoir!

¹. Voir la *Bonne Nouvelle* 1906, page 29.

Mais tout à coup, lorsqu'aucun de ceux qui font partie d'un monde sans Dieu ne s'y attend, apparaît « le signe du Fils de l'homme » qui est le Fils de l'homme lui-même, venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. Quelle délivrance pour les justes pourchassés, et si horriblement persécutés! Mais quel moment terrible pour ceux qui auront reçu l'Antéchrist, pour la génération qui s'était écriée : « Nous n'avons point d'autre roi que César, » et avait dit : « Nous ne voulons pas que celui-ci règne sur nous. » « Toutes les tribus de la terre se lamenteront. » Ils verront alors « celui qu'ils ont percé. » (Apocalypse 1, 7.) Ils voient sur les nuées Celui qu'ils ont méprisé, mais venant avec puissance et une grande gloire, non plus débonnaire et humble de cœur pour apporter le salut aux pécheurs! Il vient en gloire, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, pour exécuter la colère divine sur ceux qui l'ont rejeté; ils ont eu le temps de se repentir, mais ne l'ont pas voulu et ont comblé la mesure de leur péché en acceptant l'Antéchrist et en persécutant ceux qui attendaient Jésus comme Roi. Combien c'est chose grave, en tout temps, de mépriser Christ, le Fils de Dieu, le Sauveur du monde! Il arrive un moment où il n'y a aucune possibilité de repentance; le jugement est alors la part de tous!

A son arrivée, le Seigneur ne trouve en Palestine que le résidu souffrant de l'ancien royaume

de Juda, qui subit cette terrible épreuve, à cause de la responsabilité qu'il porte du rejet de Christ. Ce résidu a été conservé depuis le retour de la captivité pour le recevoir. Mais il doit ramener tout Israël pour jouir de son règne glorieux, les dix tribus dispersées dans le monde et confondues avec les nations depuis le temps de leur transportation en Assyrie. Le Fils de l'homme « enverra ses anges avec un grand son de trompette pour les rassembler des quatre vents, depuis un des bouts du ciel jusqu'à l'autre bout. » La trompette représente le moyen par lequel Dieu fait entendre sa voix pour rassembler son peuple. (Voir Nombres 10, 1-8.) La fête des trompettes (Lévitique 23, 23-25 et Nombres 29, 1-6) était justement un type de ce que Dieu accomplira à la venue du Fils de l'homme en vue de rassembler son peuple pour jouir de la bénédiction millénaire. Jésus a donc montré dans sa réponse les caractères du temps dans lequel les disciples Juifs auraient à rendre témoignage, entre son départ et son retour. Il a donné des enseignements spéciaux pour les trois ans et demi de la fin, pendant lesquels l'idole serait établie dans le temple à la place de Dieu, temps sans pareil dans l'histoire. Si les disciples n'avaient pas eu ces instructions, en voulant rester fidèles en Judée, ils auraient pu être tous mis à mort, parce qu'ils ne voulaient pas enfreindre la loi un jour de sabbat, pour prendre les précau-

tions recommandées par le Seigneur. Puis il montre quel serait le signe de sa venue, qui est lui-même venant en gloire, et comment non seulement ceux présents à cette venue jouiraient de son règne, mais tout Israël dispersé sur la face de la terre rassemblé par sa voix puissante.

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de janvier.*

1. — Luc 21, 20-24.

2. — Sa venue pour ressusciter et transmuier les saints.

3. — A ceux qui n'auront pas entendu parler de l'évangile de la grâce.

Questions.

1. — Qui amène la désolation sur les Juifs, et pourquoi le fait-il?

2. — Quel général syrien saccagea Jérusalem un jour de sabbat?

3. — Que représentent le soleil, la lune et les étoiles?

4. — Qui sont ceux que rassemble le son de la trompette?

TROIS ÉLÉMENTS DU VRAI BONHEUR

*(Marc 2, 1-12; 4, 35-41.)**(Aux jeunes croyants.)**(suite et fin)*

Un vieil Hottentot qui venait de trouver la paix avec Dieu, par la foi, se rendit un jour dans la campagne pour donner essor à sa joie; et, s'adressant aux arbres et aux collines, il leur disait : « Ecoutez ce que Dieu a fait pour un pauvre Hottentot; il lui a pardonné, pour l'amour de son Fils, tous les péchés qu'il avait commis. » Et rien ne pouvait égaler son bonheur.

Un tel bonheur ne te fait-il pas envie? Ah! diras-tu peut-être : « Que j'aimerais entendre de la bouche du Sauveur cette parole à mon adresse! » « Tes péchés sont pardonnés. » Alors je serais certain de posséder le pardon et je pourrais aussi me réjouir. Il est vrai que la parole de Jésus s'adressait directement au paralytique, comme dans une autre circonstance à la femme venue chez Simon le pharisien. (Luc 7.) Mais écoutez ces paroles du Seigneur qui vous concernent assurément aussi : « Sachez donc que par lui — par Jésus — vous est annoncée la rémission des pé-

chés, et que de tout ce dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, quiconque croit, est justifié par lui. » (Actes 13, 38, 39.) Et encore : « Tous les prophètes lui rendent témoignage, que, par son nom, quiconque croit en lui reçoit la rémission des péchés. » (Actes 10, 43.) Vous le voyez, une telle grâce vous est gratuitement offerte. Si vous étendez la main de la foi pour la saisir, comme le fit le paralytique, vous en êtes rendus participants sur le champ. C'est le premier élément du bonheur véritable.



Revenons encore, pour un moment, au paralytique, et remarquons les paroles que le Seigneur lui adressa en vue de sa guérison. Elles sont significatives :

« Lève-toi, prends ton petit lit, et va dans ta maison. » Trois choses les distinguent et elles sont, en quelque sorte, comme une illustration de l'état du croyant à la suite de sa rencontre avec le Seigneur.

Remarquons-le, le pécheur est heureux d'être délivré de ce *qu'il a fait*, de ses péchés, qui attireraient sur lui le jugement de Dieu, et que le Seigneur Jésus, dans son amour, a porté en son corps sur le bois; mais nous avons tout autant besoin

d'être affranchis de la puissance du péché, délivrés de notre état en Adam, car une âme peut être vivifiée et cependant être encore malheureuse, témoin celle dont il est question dans le chapitre 7 de l'épître aux Romains et qui s'écrie : « Misérable que je suis, qui me délivrera? » (v. 24.) Sitôt que cette âme a saisi par la foi la valeur de l'œuvre de Christ à la croix, elle est amenée à jouir de la délivrance et à rendre grâces à Dieu. Nous pouvons remarquer que la délivrance de la puissance du péché est, en quelque sorte, le second élément du vrai bonheur et le moyen de marcher dans l'obéissance au Seigneur. Un homme libre est, en effet, un homme heureux; mais un homme affranchi par Christ devient l'esclave volontaire de Christ. Nous l'avons dit, trois choses illustrées dans les paroles du Sauveur au paralytique le distinguent. Voici la première :

« *Lève-toi.* » Si le paralytique eût voulu raisonner, en regardant à lui-même, il aurait pu répondre : « Mon état s'y oppose. » Mais il ne raisonne pas, il croit ce que Jésus lui dit, et le Seigneur lui accorde la capacité d'accomplir ce qu'il a commandé. La foi est obéissante; c'est le premier pas dans le chemin de Dieu. Si une âme a eu affaire à Christ, des effets s'en suivront inévitablement, et ceux qui nous entourent le remarqueront sans peine. Observons-le, celui qui jusqu'alors était du monde, mort dans ses fautes et dans ses péchés,

possède une vie nouvelle avec d'autres affections. Le croyant peut maintenant regarder en haut et manifester ainsi qu'il n'est plus dans son ancienne condition, grâce au Sauveur en qui il a placé sa confiance; mais ce n'est pas tout. Le Seigneur dit encore au paralytique :

« *Prends ton petit lit.* » Non seulement il est rendu capable de se tenir debout, mais il a la force nécessaire de porter son petit lit. Le contraste va en s'accroissant. Auparavant, le pauvre homme était comme cloué sur son lit, pour ainsi dire, porté par lui; maintenant il peut se charger aisément de ce fardeau. Quelle illustration frappante de la condition du croyant délivré de la puissance du péché! Auparavant esclave de ses passions et de ses convoitises, dont Satan se servait comme d'une chaîne pour le conduire à la perdition, il a été rendu capable d'avoir la victoire sur le péché. N'est-ce pas une vivante prédication à ceux qui nous entourent? Dans ce fait, ils ont la preuve de la réalité de notre conversion, comme c'était le cas des nouveaux-nés de Thessalonique. Témoin de la grâce et de la puissance de Christ, le croyant qui marche dans le chemin de l'obéissance à Dieu est heureux. L'Écriture ne dit-elle pas : « Bienheureux ceux qui sont intègres dans leur voie, qui marchent dans la loi de l'Éternel. Bienheureux ceux qui gardent ses témoignages, qui le cherchent de tout leur cœur. » (Psaume 119, 1, 2.)

Et où devait aboutir le chemin que le paralytique suivait pour la première fois? Nous l'apprenons; le Seigneur lui dit :

« *Va dans ta maison.* » Ces paroies ont un charme tout particulier pour le croyant délivré de son état précédent; elles dirigent ses pensées et ses affections vers le terme de la route, vers « la maison » l'idéal du Bonheur pour celui qui sait ce que vaut une telle bénédiction. Qu'il est doux et encourageant, pour celui qui traverse comme un pèlerin la scène de ce monde, d'avoir en perspective « la maison du Père, » où notre adorable Sauveur prépare place à ses rachetés, et d'où il reviendra bientôt pour les chercher!



Mais sommes-nous laissés actuellement à la merci de nos circonstances, de nos épreuves et de nos difficultés? Assurément pas. Il veut être lui-même avec ses bien-aimés, pour encourager et réjouir leurs cœurs, et c'est ce que nous rappelle d'une façon touchante le second de nos récits.

Le soir est arrivé; le Seigneur congédie les foules et s'embarque avec les disciples pour traverser la mer. Ils sont sous sa sauvegarde pendant le voyage. Il leur dit :

« *Passons à l'autre rive.* » Quelle image remar-

quable du temps où nous sommes et du chemin que nous avons à suivre dans ce monde! Ne nous trouvons-nous pas « au soir » du jour de la grâce et la scène que nous traversons ne ressemble-t-elle pas à la mer sur laquelle les disciples se trouvaient?

Mais quelle sécurité dans ces paroles et quelle joie elles procurent au cœur qui les reçoit! Qu'il est précieux d'avoir avec nous, comme ressource assurée, celui que nous connaissons comme notre Sauveur! Ne serait-il pas à même de nous conduire au port en nous accordant un plein salut? Effectivement. Mais il est nécessaire que notre foi soit en activité et réalise ce qu'il est pour chacun de nous.

Pour les disciples, tout alla pour le mieux au début du trajet; mais le vent ne tarda pas à se lever; il redoubla d'intensité et souleva les vagues, mettant l'embarcation en péril, et il leur semble que le Maître qui dort ne se met pas en souci de leur situation.

Que faire, sinon d'avoir recours à Celui qui tient tout dans sa main et qui est là. La foi compte toujours sur Lui et ce n'est jamais en vain. Mais les disciples firent-ils ainsi? Malheureusement non. Les circonstances qu'ils traversent font ressortir leur manque de confiance, et viennent plonger leurs cœurs dans la crainte. Ah! combien le manque de foi le déshonore, et nous prive du bon-

heur de faire l'expérience de son amour et de ses soins.

Imitons Marthe et Marie dans leur affliction; elles s'adressèrent avec confiance à celui dont elles connaissent la grâce et la puissance et ne furent finalement pas déçues. L'épreuve eut pour effet de faire ressortir la foi de Marie qui sortit resplendissante du creuset.

Bien des choses éprouvantes peuvent survenir pendant notre pèlerinage, mais la connaissance de la parole de Christ et la foi en Lui, spirituellement présent avec nous, l'ont tarir toutes les craintes que nous pourrions éprouver en chemin. Ce n'est qu'au cœur incrédule qu'il paraît ne pas « se mettre en peine. » Mais quand nous le connaissons comme celui qui est avec nous tous les jours jusqu'à la consommation du siècle, quelles craintes pourrions-nous éprouver? (Matthieu 28, 20.)

Le Seigneur reprend les disciples au sujet de leur manque de foi : « Pourquoi êtes-vous ainsi craintifs? » C'était leur dire : « Mais vous oubliez que vous avez près de vous Celui qui tient toutes choses dans sa main et qui vous aime. »

A leur cri, Jésus se lève et reprend les éléments déchaînés qui se calment à sa parole. Alors les disciples purent voir le déploiement de la grâce et de la puissance de Celui qui était avec eux, dans les mêmes circonstances. Combien ils ignoraient ce qu'il était pour eux! Hélas! ne leur ressemblons-

nous pas mainte fois? Mais comme pour eux, la tempête se charge en calme.

Si nos cœurs s'attachent à la parole du Seigneur et se confient en Lui, il y aura aussi un grand calme dans l'âme et une joie ineffable que le monde ne saurait nous ôter parce qu'elle a sa source en Jésus lui-même.

LES CATACOMBES DE ROME.

A maintes reprises, avant de quitter les siens, le Seigneur Jésus leur annonça qu'ils auraient à subir des persécutions. Rappelons deux passages seulement, parmi bien d'autres, qui le disent clairement :

« Vous avez (ou vous aurez) de la tribulation dans le monde. » (Jean 16, 33.)

« Parce que vous n'êtes pas du monde, mais que moi je vous ai choisis du monde, à cause de cela, le monde vous hait... S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi. » (Jean 15, 19-20.)

Et n'oublions pas que ces paroles ont la même portée actuellement qu'il y a vingt siècles. Les sentiments du monde à l'égard du Seigneur et de ceux qui lui appartiennent n'ont pas changé. Mais Satan a modifié sa tactique : ce n'est plus aujourd'hui — du moins chez nous — sous les de-

hors du lion déchirant et rugissant qu'il cherche à entraver l'œuvre de Dieu. Il revêt un autre aspect : il se montre flatteur, insinuant; il veut gagner les cœurs au lieu de les épouvanter. En est-il moins redoutable pour tout cela? Au contraire. Tenons-nous donc sur nos gardes; ayons les yeux fixés sur le Seigneur et revêtons-nous, sans la jamais quitter, de cette « armure complète de Dieu, » qui seule a la puissance de nous abriter « contre les artifices du diable. » (Ephésiens 6, 11; voir aussi 1 Thessaloniens 5, 8.)



On a souvent fait ressortir l'extraordinaire rapidité avec laquelle le christianisme se répandit dans tout le monde ancien. A quelle époque parvint-il à Rome? On ne saurait le dire d'une manière précise. Toutefois on peut supposer qu'il y fut introduit par quelqu'un de ces trois mille chrétiens que Pierre baptisa le jour de la Pentecôte (Actes 2, 41); il y avait parmi eux « des Romains, tant Juifs que prosélytes » (Actes 2, 10), c'est-à-dire des Juifs nés à Rome et des prosélytes du judaïsme, Romains d'origine. Tous ceux d'entre eux qui furent convertis s'empressèrent, à n'en pas douter, une fois rentrés chez eux, d'annoncer à leurs parents et à leurs voisins la bonne nouvelle qu'ils venaient d'apprendre.

Quoi qu'il en soit, il y avait une église chrétienne constituée à Rome pendant le règne de Claude (41-54), une vingtaine d'années à peine après la mort du Seigneur. Cet empereur, raconte l'historien Suétone, « chassa de la ville des Juifs qui avaient causé du désordre à l'instigation d'un certain Chrestus. » C'est ainsi que l'écrivain païen désigne Christ, dont il ne sait rien du reste; on voit, au surplus, qu'il confond les Juifs avec les disciples du Seigneur; ceux-ci, nous le savons, n'occasionnèrent jamais aucun trouble ni à Rome, ni ailleurs. Ils n'en durent pas moins quitter Rome, en même temps que les fauteurs de désordre. Et, à ce propos, on trouve, dans les Actes, une confirmation frappante du fait mentionné par Suétone. Paul, étant venu à Corinthe, y trouva « un Juif, nommé Aquilas, originaire du Pont, ainsi que Priscilla sa femme (parce que *Claude avait commandé que tous les Juifs sortissent de Rome*). » (Actes 18, 2.) Sans doute, Aquilas et Priscilla avaient appris à connaître le Seigneur avant de quitter Rome, car leur conversion à Corinthe n'est pas mentionnée. En revanche, nous trouvons des preuves de la grande et féconde activité qu'ils déployèrent au service du Seigneur et de leur profonde affection pour Paul. « Ils expliquèrent plus exactement à Apollos la voie de Dieu. » (Actes 18, 26.) Ils avaient « exposé leur propre cou » pour la vie de l'apôtre. (Romains 16, 4.)

L'épître de Paul aux Romains, écrite vers 57 ou 59, montre à la fois l'importance qu'avait prise l'assemblée de Rome et le beau témoignage qu'elle rendait. « Je rends grâces à mon Dieu, par Jésus-Christ, » dit l'apôtre, « de ce que votre foi est publiée dans le monde entier. » Il exprime son ardent désir d'aller voir ces frères et, à la fin de l'épître, il envoie ses salutations à une trentaine de personnes ou de familles. Ce fait suffit à prouver que le christianisme devait exister à Rome depuis un certain temps déjà et qu'il y avait fait des progrès rapides.

(A suivre.)

LA SOIREE DE COUTURE

*Dans le siècle présent où le moi règne en maître,
Où chacun vit pour soi, sans s'occuper d'autrui;
Où l'amour des plaisirs, du faste et du bien-être,
Se partage les cœurs des hommes d'aujourd'hui;
Dans ce siècle fiévreux, saturé d'égoïsme,
Où l'on ne veut aimer que ce que l'on n'a pas,
Voici quelques beaux traits, mélangés d'héroïsme,
De nouvelles Dorcas :*

*Suivons par la pensée une vaillante blonde,
Qui chemine gaiement dans les ombres du soir;
Heureuse elle s'en va pour quêter à la ronde,
Le visage enflammé de courage et d'espoir.*

Chemin faisant, son âme exhale sa prière :
« Mon Dieu, conduis mes pas sans crainte ni frayeur ;
Que je sache trouver la porte hospitalière
Et l'obole du cœur! »

La charité s'émeut, et par ses dons sublimes,
En réponse à la foi, s'accamule un trésor :
La bourse se remplit de francs et de centimes,
Et même quelquefois d'une piécette d'or!
Le cœur plein d'une joie à nulle autre pareille,
Du bien qu'elle accomplit savourant les douceurs,
L'amie aux cheveux blonds revient comme l'abeille
En la saison des fleurs!

Entendez-vous ces chants aux accords magnifiques,
Qui réveillent dans l'âme un avant-goût du ciel?
Suaves, douces voix qui chantent des cantiques,
Prélude harmonieux du concert éternel!
C'est un essaim venu de nombreuses familles
Et rassemblé ce soir au foyer qui l'attend;
Tous ces cœurs dévoués, surtout les jeunes filles,
Travaillent en chantant.

Elles ont tout quitté le soir de la couture,
Qu'importent les plaisirs, le repos, les autans?
Et viennent sans regret, malgré la nuit obscure,
Donner aux malheureux leurs peines et leur temps.
Chacune a son ouvrage, et sous des mains agiles,
L'aiguille et le fuseau ne se fatiguent pas;
L'une achève une robe et d'autres, moins habiles,
Confectionnent des bas.

*Dans un humble foyer, hanté par la misère,
 Entrons pour contempler un tableau bien touchant;
 Écoutons les sanglots, les plaintes d'une mère;
 Elle a donné le jour à son huitième enfant :
 « Que n'ai-je à mon secours quelque âme charitable!
 Je n'ai rien pour couvrir ce pauvre nouveau-né. »
 Et voici qu'une main dépose sur la table
 Le trousseau du bébé!*

*Cet exemple authentique avec force démontre
 Les fruits mûrs de la foi, de l'amour du prochain;
 Et comme on peut sécher les larmes qu'on
 [rencontre,
 En groupant ses efforts pour accomplir le bien.
 Qu'en tout lieu, dans ce monde, ô vous, jeunes
 [chrétiennes,
 Dans ce noble chemin vous conduisiez vos pas!
 Alors vous deviendrez, en soulageant les peines,
 De nouvelles Dorcas.*

H. M.

Réponses aux questions du mois de janvier.

1. — Oui. (Néhémie 7, 4.)
2. — Néhémie 8, 10.
3. — Jamais. (chap. 8, 17.)
4. — Esdras lit la loi à tout le peuple; les lévites en font autant. (chap. 8, 2 et 7.) Esdras la lit de nouveau aux chefs des pères, aux sacrificateurs et aux lévites. (v. 13.) On lit la loi pen-

dant 8 jours. (v. 18.) Ils lisent encore pendant un quart de journée. (chap. 9, 3.)

5. — La colonne de nuée (chap. 9, 12); la loi donnée en Sinaï (v. 13); la manne et l'eau du rocher (v. 15); le veau d'or (v. 18); les soins de Dieu. (v. 21.)

6. — Chapitre 11, 1.

Questions pour le mois de février.

A lire Néhémie 12 et 13 et Esther 1 — 6.

1. — Comment Néhémie fit-il respecter le commandement de l'Éternel en Jérémie 17, 21?

2. — On a souvent remarqué que le nom de Dieu ne se trouve pas une seule fois dans le livre d'Esther. Cependant on y reconnaît constamment la main de Dieu agissant en faveur de son peuple même dans les petits détails de la vie. Le prouver par quatre exemples choisis dans votre lecture.

3. — Quelle était la cause première de la haine de Haman contre les Juifs?

4. — Combien d'années s'écoulèrent depuis le début du livre, jusqu'au jour où Haman obtient l'ordre du roi contre les Juifs?

5. — Haman était un Amalékite. Quand voyons-nous pour la première fois Amalek en guerre contre le peuple de Dieu?

*Adresser sans faute les réponses aux questions à
M. Recordon, professeur, à Vevey.*



Le récit du vieux docteur.

« Nellie, fais-moi le plaisir d'aller à la poste me chercher les journaux, » disait M. Watkins à sa fille de quatorze ans qui était au jardin occupée à lire.

Deux petites rides se dessinèrent sur son front et d'un air boudeur elle répondit :

« O papa, pas maintenant, je lis une histoire si intéressante.

— Sois gentille, ma fille, et va à l'instant.

— Je pensais que tu pouvais attendre jusqu'à l'arrivée d'oncle Jaques qui doit aller bientôt chercher sa correspondance; il apportera les journaux en même temps, » répliqua Nellie de mauvaise humeur.

« Il n'est pas certain qu'oncle Jaques aille à la poste encore aujourd'hui, et j'ai besoin des journaux maintenant, » dit le père d'un ton légèrement sévère.

« Eh! bien, j'y vais, » répondit Nellie avec sécheresse, et, fâchée, elle jeta son livre de côté.

Nellie entra dans la maison pour prendre son chapeau; et en sortant elle trouva sur la porte le docteur Neuhaus qui venait de faire une visite à sa mère malade. Celui-ci lui dit :

« Vous allez à la poste, Nellie? Attendez un instant; vous pourrez monter dans ma voiture et nous ferons la course ensemble. »

La jeune fille accepta, mais elle était craintive, car le docteur avait entendu ses répliques. Prenant place à côté de lui, elle demeura silencieuse. Au bout d'un moment, il dit à sa jeune compagne :

« Nellie, il faut que je vous raconte une histoire :

« A l'âge de treize ans, je rentrais un jour de l'école avec des camarades; c'était en été; le beau temps était à prévoir pour quelque durée; l'un de nous suggéra une excursion jusqu'à un étang assez éloigné de notre village, où nous nous pro-

positions de nous baigner. Nous fûmes tous d'accord.

Le jour fixé arriva, il faisait très chaud. A la sortie de l'école nous marchâmes d'un pas accéléré du côté de notre maison, située à un kilomètre du collège; car, pour être de retour à l'heure du souper, il fallait nous hâter.

Arrivés près de chez nous, nous rencontrâmes mon père sur la route qui conduit au village. Il s'arrêta et me dit, non sans quelque hésitation :

« Jacques, voudrais-tu me porter ce paquet au village? »

Il est certain que j'étais bien contrarié; ma première pensée fut de m'excuser, même de dire résolument : non; mais quelque chose m'empêchait de répliquer; je crois qu'un ange de Dieu me retenait.

« Oui, père, » fut ma réponse, « je te le porterai, » et je dis à mes camarades :

« Ne m'attendez pas; à un autre jour. »

Ceux-ci furent grandement déconcertés et, quant à moi, de bonne humeur, je pris le paquet pour m'acquitter de ma commission.

« Je te remercie, Jaques, » me dit-il; « je regrette de te faire manquer la partie de plaisir; je voulais aller moi-même au village, mais la faiblesse m'éprouve aujourd'hui... »

En effet, depuis huit jours il était peu bien. Il m'accompagna quelques pas pour me donner des

instructions, puis, sur le point de me quitter, il mit sa main sur mon épaule et dit :

« Je te remercie, mon enfant; tu as toujours été obéissant, et cela me fait plaisir. »

Je fus de retour promptement. Arrivé devant notre demeure, je vis des voisins entrer et sortir, et d'autres personnes affairées. Une d'elles vint à moi en pleurant et me dit :

« Ton père est tombé mort sur le seuil de la porte, peu de temps après l'avoir quitté. »

« Nellie, je suis un vieillard; dès lors j'ai rendu grâces à Dieu de m'avoir fait répondre au dernier désir de mon père et de ce que ses dernières paroles furent celles-ci : « Tu as toujours été pour moi un enfant obéissant. »

Le vieux docteur essuya ses yeux. Nellie, en entendant la fin de l'histoire, avait pleuré doucement et dans son cœur elle disait :

« O père! je ne serai plus jamais désobéissante. »

Une heureuse enfant rentra ce soir-là à la maison, apportant les journaux de la poste. Elle poussa un cri de joie lorsqu'elle vit son père assis dans la chambre, et, courant à lui, elle mit ses bras autour de son cou et lui donna un baiser en confessant sa faute.

« Je te pardonne bien volontiers, ma fille; » dit-il en lui rendant son baiser.

Nellie n'oublia pas ses bonnes intentions. Elle avait écrit sur un bout de papier :

« Souviens-toi de l'histoire du docteur N. »

Mais hélas! le cœur de l'homme est méchant et nous sommes faibles. C'est l'expérience que fit Nellie; elle eut bien des luttes à soutenir, mais cela eut pour effet de l'attirer au Seigneur Jésus qui seul peut nous délivrer et nous rendre heureux.

Elle lui ouvrit son cœur, lui dit sa détresse au sujet de ses péchés et de sa misère, et auprès de lui elle trouva non seulement le pardon, mais aussi la joie et la force pour accomplir fidèlement ses devoirs et plaire à Dieu. Nellie devint ainsi une fille heureuse et obéissante, entièrement dévouée au Seigneur et qui procura beaucoup de joie à ses parents.

Et toi, mon jeune lecteur, dans quel état te trouves-tu? Es-tu aussi venu au Seigneur Jésus pour être sauvé?

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXIV (suite).

A quoi l'on connaît la proximité de la venue du Fils de l'homme.

Après tous les enseignements que Jésus vient de

donner aux disciples sur sa venue et les événements qui la précéderont, il leur présente, du verset 32 de notre chapitre au v. 30 du chapitre suivant ce qui doit caractériser les fidèles et leur service dans l'intervalle qui s'écoule entre son départ de ce monde et son retour, choses qui, par conséquent, nous concernent tous aujourd'hui. Ces exhortations peuvent se diviser comme suit :

(v. 32-44) : exhortation à la vigilance pour attendre le retour du Seigneur.

(v. 45 à 51) : responsabilité de celui qui a reçu un service du Seigneur au milieu des siens, ce qui a lieu dans l'Église tout particulièrement.

(chap. 25, 1-13) : la parabole des dix vierges : il faut veiller pour manifester la lumière dans la nuit de ce monde jusqu'au retour de Christ.

(v. 14-30) : dans la parabole des talents, l'usage à faire des biens que le Seigneur a confiés à ses serviteurs.

(v. 32-35.) — Lorsque les disciples verront s'accomplir les circonstances décrites jusqu'au verset 31, ils sauront que la délivrance est proche, de même que, lorsqu'on voit, au printemps, pousser le figuier, on sait que l'été va arriver. En effet, le règne de Christ peut bien être comparé à l'été pour le peuple juif, comme pour toute la création, après le long et affreux hiver caractérisé par la méchancelé de l'homme et la maturité des conséquences du péché sous toutes leurs formes. Aussi

avec quels désirs et quelle vigilance les fidèles ne devront-ils pas attendre le lever du « Soleil de Justice » (Malachie 4, 2), qui introduira le « matin sans nuages » dont parle David dans ses dernières paroles! (2 Samuel 23, 4.) La génération incrédule des Juifs ne passera pas, ne changera pas dans son caractère d'inimitié et d'opposition à Christ, jusqu'au moment où ces choses s'accompliront, mais il y a une autre chose qui ne passera pas : les paroles prononcées par Jésus. On peut le mépriser, le méconnaître, le rejeter même après son départ, ce que l'on fait encore aujourd'hui plus que jamais autour de nous; mais aucune des paroles qu'il a adressées à ses disciples, comme aucune de celles des Écritures, ne passeront, pas plus que le ciel et la terre malgré leur apparente stabilité.

Quelle sécurité cela donne de posséder cette Parole et de la croire! Non seulement nous avons trouvé en elle le pardon et la paix; mais, par elle, nous savons à quoi nous en sommes au milieu de la nuit morale dans laquelle gît le monde; la parole prophétique est comme une « lampe qui brille dans un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour ait commencé à luire. » (2 Pierre 1, 19.) Elle nous éclaire pour le temps actuel; elle nous renseigne exactement sur l'avenir. Tout ce qu'elle dit à l'égard de ce monde s'accomplira à la lettre, de même que toutes les bénédictions qu'elle présente

à la foi et la réalité de ce qu'elle annonce, pour le bonheur des uns comme pour le malheur des autres, dépassera infiniment ce que notre conception humaine, si limitée, est capable de saisir.

Nous ne pouvons trop recommander à nos lecteurs de demeurer fermement attachés à la parole de Dieu et absolument assurés de sa divine inspiration: parfaitement convaincus qu'elle est la seule manière dont Dieu fait connaître la vérité à l'égard de toutes choses, ainsi que ses pensées de grâce à l'intention de tous les hommes et les jugements qu'ils s'attireront s'ils méprisent le salut qu'elle leur offre. Aujourd'hui Satan a mis tout en œuvre pour infirmer ou nier cette parole divine et la remplacer par les explications de la raison humaine, de cet homme dont la vie est « une vapeur qui paraît pour un peu de temps et disparaît » (Jacques 4, 14), dont le prophète dit : « Finissez-en avec l'homme dont le souffle est dans ses narines, car quel cas doit-on faire de lui? » (Esaïe 2, 22.) Car cet homme orgueilleux, qui se sert de la haute intelligence dont Dieu l'a doué pour mettre de côté la Parole de son Créateur, doit cependant descendre dans la poussière dont son corps a été tiré, lorsque Dieu dit : « Retournez, fils des hommes. » (Psaume 90, 3.) Jusqu'ici nul n'a pu résister à cet ordre terrifiant, malgré les angoisses qu'il suscite; ni la forte santé, ni les fortunes mises à la disposition des facultés de méde-

cine, n'ont pu soustraire l'homme à l'obligation d'obéir à cette injonction redoutable, et : « Après la mort suit le jugement. » Tel est celui qui raisonne avec Dieu, qui décide que sa Parole n'a aucune valeur maintenant en présence des progrès de la science qui juge tout à sa propre lumière, lumière qui est ténèbres quant à la révélation de Dieu. Mieux vaudrait ignorer tout ce que les diverses sciences présentent d'intéressant à l'intelligence humaine, que de s'en servir pour juger Dieu et sa Parole et perdre son âme pour l'éternité!

Exhortations à la vigilance.

(v. 36-44.) — Si le retour glorieux de Christ est un fait certain dont certains événements indiquent l'approche, le jour et l'heure en sont inconnus à tous, sauf à Dieu le Père. C'est à dessein que Dieu nous laisse dans l'ignorance à cet égard, afin que ceux qui attendent cet événement glorieux demeurent constamment dans la vigilance. Si on ne veille pas, on s'endort. S'endormir spirituellement, c'est faire comme le monde que le jour surprendra comme un voleur, et c'est priver le Seigneur du témoignage qui lui est dû.

Dans l'intervalle qui nous occupe, c'est-à-dire dans le temps actuel, les hommes, tout en ayant

la vérité entre les mains, ne se préoccupent point du fait que Christ a été rejeté, lorsqu'il vint en grâce, et qu'il doit revenir en jugement; aussi le Seigneur les compare aux contemporains du déluge, qui, par la prédication de Noé durant la construction de l'arche, avaient aussi eu connaissance des jugements qui allaient fondre sur eux. Au lieu de se repentir, ils n'avaient d'autre préoccupation que de manger, boire, se marier et donner en mariage. Malgré les avertissements de Noé, ils ne connurent « rien jusqu'à ce que le déluge vint et les emporta tous. » Remarquez ces paroles. Le seul moyen de connaître ce que l'on ne voit pas, c'est de croire; c'est d'avoir la foi. Or ce n'est que par la foi que l'on est sauvé. Tous ceux qui auront attendu de voir pour croire, durant le jour de la grâce, seront perdus. On a beau expliquer la parole de Dieu clairement; ils ne connaissent rien, tant qu'ils ne croient pas. Mais le jour arrivera où ils verront; alors ils connaîtront. Qu'est-ce que les hommes du temps de Noé connurent ce jour-là? « *Le déluge qui les emporta tous.* » Il en sera de même au jour du Fils de l'homme, car si la génération juive n'a pas changé depuis que Jésus était sur la terre, le cœur de l'homme n'a pas changé depuis la chute.

Il est à remarquer que Jésus ne rappelle pas les péchés grossiers qui caractérisaient le monde antédiluvien, pour montrer l'indifférence des hom-

mes à l'égard des jugements à venir. il ne parle que de faits absolument naturels et légitimes : manger, boire, se marier et donner en mariage, choses qui peuvent s'accomplir sans culpabilité. Mais en présence des jugements de Dieu, de la mort imminente au-devant de laquelle ils marchaient, c'était un défi jeté à la face de Dieu; c'était lui dire : « Tu nous annonces que nous allons mourir; nous voulons, au contraire, continuer à bien vivre et à perpétuer notre race. » Quelle indifférence à l'égard des avertissements de Dieu pour jouir à son aise de ce monde et vivre comme si tout allait bien! N'en est-il pas de même aujourd'hui? Le monde est de nouveau à la veille des jugements, jugements annoncés, non pas cent vingt ans à l'avance comme aux jours de Noé, mais prononcés depuis dix-neuf cents ans. On mange, on boit mieux que jamais; on s'égaie, on s'amuse, on s'organise comme si tout devait durer; on bâtit des édifices somptueux, d'une solidité qui permet, assure-t-on, de résister aux tremblements de terre, et, si l'on parle de la venue du Seigneur, la voix des moqueurs s'élève de toutes parts, disant : « Où est la promesse de sa venue? car depuis que les pères se sont endormis, toutes choses demeurent au même état depuis le commencement de la création. » (2 Pierre 3, 4-7.) Comme aux jours de Noé, « ils ignorent volontairement. » Hélas! le jour s'approche où ils connaî-

tront tout. Ils verront de loin la grâce méprisée, et les jugements dont ils se seront moqués les atteindront pour l'éternité.

Jusqu'au moment où le Fils de l'homme viendra, le train de ce monde continuera comme aujourd'hui. L'enlèvement des saints, les préliminaires des jugements qui suivront, n'auront pas changé les pensées des hommes; au contraire, ils se croiront entrés dans un état de stabilité assurée, fruit de leur propre puissance et de celle de Satan; ils diront : « paix et sûreté, » lorsqu'une « ruine subite tombera sur eux et ils n'échapperont point. »

Les Juifs, réintroduits en Palestine, jouiront, pour un moment, des heureux effets de ce retour, puisqu'ils ne seront plus disséminés parmi les nations. Les hommes, les femmes, vaqueront à leurs occupations respectives, aux champs, au moulin. Mais voici que de deux hommes qui pourront être occupés au même travail, l'un, ayant cru que le Roi qui avait été rejeté autrefois allait revenir, l'attendra, et l'autre, ne croyant rien de cela, suivra le grand nombre des apostats, ce qui sera plus commode. Soudain, comme un éclair, apparaît le Fils de l'homme, et le pauvre malheureux indifférent et incrédule est emporté pour subir « le châtement d'une destruction éternelle devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force. » (2 Thessaloniens 1, 7-10). L'autre est laissé pour

jour du règne glorieux que le Fils de l'homme établira en commençant par ôter les méchants de son royaume.

Contrairement à ce qui aura lieu à l'enlèvement de l'Église, celui qui est pris, est pris par le jugement, et celui qui est laissé est laissé pour le règne. Si le Seigneur venait aujourd'hui, de deux hommes au même travail, celui qui serait pris irait au ciel avec le Seigneur, et celui qui serait laissé le serait pour subir les jugements que le Seigneur exécutera lorsqu'il reviendra avec tous ceux qui auront été à sa rencontre en l'air, lorsqu'il vint pour les ressusciter et les transmuier.

De tous ces enseignements du Seigneur résulte cette conséquence qu'il faut être prêt et veiller continuellement, puisque le serviteur ne sait pas quand son Seigneur vient. C'est l'attitude qui doit caractériser le croyant aujourd'hui comme alors, et qui implique le dévouement, l'affection et l'obéissance dus à Celui que l'on attend. Il faut s'acquitter de ce devoir avec l'intérêt que porte un maître de maison à veiller dans la nuit à ce que les voleurs ne pénètrent pas chez lui. (v. 43.) Il faut veiller comme le serviteur qui attend son maître, non avec le caractère d'un mercenaire, mais comme le maître lui-même, avec l'intention bien arrêtée de ne pas se voir ravir ce que l'on possède, tout en ignorant l'arrivée d'un voleur, ce qui exige une vigilance constante. Sous quelque

caractère que l'on considère celui qui attend, il faut être prêt.

Tous nos jeunes lecteurs sont-ils prêts? Pour être prêt comme serviteur, il faut être prêt comme pécheur. Pour cela, il faut être lavé de ses péchés, ce qui a lieu par la foi au sacrifice de Christ sur la croix. Tout a été fait pour cela; il n'y a qu'à l'accepter, et alors on peut veiller avec l'ardent désir de voir arriver Celui qui mourut sur la croix, afin de nous rendre propres pour entrer avec lui dans la maison du Père. *(A suivre.)*

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de février.*

1. — Le roi du Nord ou l'Assyrien, parce que les Juifs ont remplacé Dieu par une idole dans le temple.
2. — Apollonius.
3. — Le pouvoir suprême et les pouvoirs subalternes confiés aux hommes.
4. — Les Israélites des dix tribus.

Questions.

1. — Pourquoi Dieu n'a-t-il pas voulu que l'on connaisse le jour du retour de Christ?
2. — Pourquoi les contemporains de Noé ne connurent-ils rien jusqu'au jour du déluge?
3. — Qu'ignoraient les hommes volontairement aujourd'hui?
4. — Où se trouveront ceux qui mourront ensemble ou qui seront ensemble aux champs?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XIII

Seconde visite à Ava.

Une histoire encore à propos d'un chrétien indigène, puis je devrai passer à d'autres sujets, car j'ai encore beaucoup à vous dire.

Vous vous souvenez peut-être que Mah Myat et son mari étaient des travailleurs habitant un village peu éloigné de la mission. Ils n'avaient qu'un seul riche voisin, un homme qui, ayant été officier dans l'armée et occupant aussi une haute position dans le gouvernement, possédait une grande propriété. Pensez-vous que, pour tout cela, cet homme fût heureux? Ah! non, il ne l'était pas. Malgré tous ses efforts, il ne pouvait oublier qu'un jour approchait dans lequel sa belle maison, ses plantations de riz et de bambous ne lui appartiendraient plus. Il devrait les quitter et s'en aller... où? Cet homme savait qu'il devait mourir.

Il se rendait compte qu'il ne pourrait emporter son argent avec lui dans la tombe et il était tout prêt à dépenser sa fortune entière si, par ce moyen, il pouvait acquérir le pardon de ses pé-

chés et la certitude d'un avenir heureux. Il faisait de longs pèlerinages à tous les temples dont il entendait parler, offrant de coûteux sacrifices aux idoles et comblant les prêtres de présents. Mais chaque jour le voyait plus angoissé et plus malheureux. Enfin, il entendit parler d'une pauvre femme, sa voisine, qui, bien que très malade, assurait qu'elle n'avait pas peur de mourir; elle disait aussi que ses péchés étaient tous pardonnés et qu'elle se confiait en une œuvre accomplie pour elle par un Autre. Cet homme riche se sentit piqué de curiosité. Il se rendit à la chaumière et trouva Mah Myat souffrant beaucoup, mais tout à fait heureuse dans son âme. Elle était trop faible pour parler longuement, mais elle put lui dire en quelques mots qu'elle avait trouvé paix et pardon par la foi en l'œuvre du Seigneur Jésus et elle supplia son visiteur d'aller voir M. Judson qui lui donnerait sûrement un livre dans lequel il trouverait tout ce qu'il lui fallait.

Ainsi, dans une grande faiblesse, une toute petite semence fut répandue. Dieu seul savait quel fruit elle produirait.

A quelques jours de là, l'officier était assis dans le *zayat*, aux pieds de M. Judson, écoutant ses enseignements avec toute l'humilité d'un petit enfant; et bientôt, lui aussi, put se réjouir en Christ comme en son précieux Sauveur.

La saison des pluies fut longue et pénible cette

année-là. Mme Judson, qui souffrait d'un nouvel accès de fièvre, s'affaiblit tellement que le docteur déclara qu'elle n'avait aucune chance de se rétablir tant qu'elle resterait en Birmanie. Il conseilla donc pour elle un voyage en Angleterre. M. Judson sentit qu'il ne pouvait quitter son travail à Bangoon; aussi, après beaucoup de prières, il fut décidé que Mme Judson partirait seule. Quelle triste séparation! Mais les époux savaient qu'ils vieilleraient entre eux lorsqu'ils seraient éloignés l'un de l'autre.

Les brises marines parurent ranimer M^{me} Judson et lorsque, après un long voyage, elle atteignit enfin Liverpool, ses joues avaient une légère teinte rosée et ses yeux avaient retrouvé quelque chose de leur éclat d'autrefois. De nombreux amis de la mission, tant en Angleterre qu'en Ecosse, lui souhaitèrent la bienvenue et se montrèrent trop heureux de la recevoir dans leurs maisons. Nous la laisserons donc au milieu d'eux pour un temps et nous retournerons auprès de son mari.

Un des collaborateurs de M. Judson, à cette époque, était un très habile médecin du nom de Price. Les aveugles abondent en Orient, peut-être à cause de la grande chaleur, peut-être aussi à cause de la très forte réverbération des rayons solaires. Bientôt après son arrivée à Rangoon, Price s'était fait remarquer par la manière dont il avait soulagé quelques-uns des aveugles dont la ville était

pleine. Le roi lui-même, qui souffrait des yeux, entendant parler de ses cures merveilleuses, pensa appeler Price auprès de lui. Il envoya donc une jonque royale à Rangoon, avec l'ordre de lui ramener le nouveau docteur.

Le D^r Price, ne connaissant qu'imparfaitement la langue du pays, désira se faire accompagner par M. Judson. Celui-ci, pensant que l'occasion tant souhaitée de se retrouver en présence du roi, s'offrait enfin à lui, accéda au désir de son ami. Ils s'embarquèrent donc ensemble sur la jonque royale.

A leur arrivée à Ava, le roi les fit immédiatement chercher et les reçut avec bonté. Après s'être entretenu pendant quelque temps avec le docteur, le roi se tourna vers M. Judson et l'interpella comme « l'homme en noir ».

« Êtes-vous docteur, vous aussi?

— Non, Majesté, » répondit-il, « je suis un homme qui enseigne.

— Ah! oui, je me souviens. Vous enseignez la nouvelle religion. Y en a-t-il parmi mes sujets qui y croient?

— Je n'en connais point à Ava, ô roi!

— A Rangoon, alors?

— Il y en a quelques-uns, sire.

— Parmi les étrangers ou parmi les indigènes?»

Que répondre? Ce même roi avait donné des ordres formels que tous ses sujets devaient fré-

quenter les temples des idoles. En apprenant leur désobéissance, n'allait-il pas les condamner à la prison ou à la torture ?

Mais le serviteur de Dieu ne pouvait dire que la vérité. Il répondit donc :

« Les uns sont vos sujets, ô roi, les autres, des étrangers. »

Le roi garda le silence pendant quelques instants, puis il se mit à parler de tout autre chose. Le missionnaire put donc rendre grâces à Dieu pour ce qu'il regardait comme une nouvelle preuve de ses tendres soins.

Les deux amis passèrent plusieurs semaines à Ava. Le roi, qui se trouvait mieux grâce au traitement du D^r Price, les faisait souvent chercher. Un jour qu'il se montra d'une humeur particulièrement aimable, M. Judson sollicita de lui la permission d'acheter une parcelle de terrain dans le voisinage du palais.

« Que voulez-vous en faire ? » demanda le roi.

« Avec votre permission, Majesté, nous désirons y construire un *zayat*, afin que tous ceux qui désirent apprendre à connaître nos livres sacrés puissent y venir pour les entendre expliquer. »

Le roi accorda sans peine la permission demandée. Mais un prêtre bouddhiste de son entourage lui ayant fait remarquer que le terrain en question avait autrefois appartenu à un temple dont l'idole pourrait se montrer irritée de cette transac-

tion, il alloua aux missionnaires une autre parcelle que celle qu'ils avaient demandée.

Après bien d'autres difficultés, le *zayat* fut enfin construit; mais les négociations avaient pris un temps si long que M. Judson et son ami furent obligés de l'abandonner pour retourner à Rangoon, non sans avoir toutefois promis au roi de revenir à Ava dès que la saison chaude serait passée.

Le voyage ne dura que sept jours. Mais avant d'arriver à destination, M. Judson fut saisi par la fièvre. Il fut longtemps malade, mais trop faible encore pour pouvoir s'asseoir sur son lit, cet infatigable travailleur s'occupait à sa traduction des Ecritures. Il fit si bien qu'à la fin de l'année, le Nouveau Testament tout entier était achevé.

Mme Judson, apprenant la maladie de son mari, se hâta de revenir en Birmanie et, au bout de quelques mois, ces courageux ouvriers dans la vigne du Maître, avaient la joie de reprendre ensemble leur travail.

(A suivre.)



LES CATACOMBES DE ROME

(suite)

Deux ans plus tard environ, Paul vit son désir s'accomplir. Il vint à Rome, non pas toutefois comme il l'eût souhaité, car il en avait appelé à

César et c'est comme prisonnier qu'il visita ces frères auxquels il portait une si vive affection. Un coup d'œil jeté sur la carte de la Méditerranée¹, tout en lisant le vingt-huitième chapitre des Actes, permettra de reconstituer facilement l'itinéraire suivi par l'apôtre dans ce voyage. De Malte, où il avait séjourné pendant trois mois, il fut transféré en Italie. Le navire qui le portait fit une escale de trois jours à Syracuse en Sicile; ensuite il aborda à Rhegium², au sud de l'Italie, en face de Messine, et, deux jours plus tard, à Pouzzoles, sur le golfe de Naples. Paul y trouva des frères et passa une semaine avec eux. Puis il continua sa route jusqu'au Forum d'Appius et aux Trois-Tavernes, deux localités situées sur la Voie Appienne, une des grandes routes qui reliaient Rome au sud de l'Italie. Bien que le Forum d'Appius fût à 66 kilomètres de la ville et les Trois-Tavernes à 50 kilomètres, les frères de Rome y vinrent au-devant de l'apôtre, lui donnant ainsi une preuve manifeste de la grande affection qu'ils lui portaient. Paul en reçut aussi de précieux encouragements, car, lisons-nous, « en les voyant, il rendit grâce à Dieu et prit courage. » (Actes 28, 15.)

¹ Voir cette carte à la fin de la Bible, version J.-N. D.

² Aujourd'hui Reggio di Calabria, une des villes les plus éprouvées par le tremblement de terre de 1908.

Sachons profiter de la leçon qui nous est donnée dans ce passage et apprenons à témoigner des égards à nos « conducteurs spirituels, » à ceux auxquels le Seigneur a confié une mission parmi ses assemblées! Il ne suffit pas de pourvoir à leurs besoins matériels, quelque importance qu'ait naturellement ce service. Il s'agit également de les encourager, de les soutenir dans leur tâche fatigante et difficile, de réjouir leurs cœurs en leur montrant de l'affection, du respect, en nous rappelant, en d'autres termes, qu'ils sont les « ouvriers du Seigneur. »

Or c'est précisément le long de la Voie Appienne — et jusqu'à 25 kilomètres de Rome — qu'on a retrouvé beaucoup des catacombes qui font le sujet de cet article. Déjà, sans doute, au moment où Paul suivait cette route, les chrétiens y cherchaient un refuge contre la persécution, « dans les cavernes et les trous de la terre. » (Hébreux 11, 38.)

Ce n'est pas ici le lieu de s'étendre sur les souffrances qu'eurent à endurer les chrétiens pendant les premiers siècles de notre ère¹. Les quelques lignes qui précèdent suffiront pour montrer l'importance qu'avait l'assemblée de Rome et la vie qu'elle déployait. Il n'en fallait pas davantage pour

¹ Voir *L'Eglise ou l'Assemblée : son histoire sur la terre*, t. I et II.

attirer sur elle l'attention des autorités et les prétextes ne manquèrent pas pour attiser le feu de la persécution. Quelques frères probablement prirent la fuite; « ils errèrent çà et là, vêtus de peaux de brebis, de peaux de chèvres, dans le besoin, affligés, maltraités. » (Hébreux 11, 37.) Mais il devint bientôt impossible de trouver un abri, sur n'importe quel point de l'empire. Le christianisme se propageait rapidement: partout retentissait l'ordre sévère et impitoyable de mettre à mort quiconque annonçait « des divinités étrangères. » (Actes 17, 18.) C'est pourquoi, partout où se trouvaient des chrétiens, ils se voyaient obligés de se réunir en secret. A Rome en particulier, vu le nombre évidemment considérable des frères, les catacombes constituaient un lieu de refuge tout indiqué, dans lequel on pouvait se rencontrer aussi nombreux qu'on le voulait.

Le mot de *catacombe* désigne proprement n'importe quelle excavation souterraine; il en existait dans beaucoup de villes outre Rome. Ainsi à Syracuse, à Alexandrie, à Naples, à Paris. Mais celles de Rome sont de beaucoup les plus vastes et les plus intéressantes.

Ce n'étaient pas, comme on l'a cru pendant longtemps, d'anciennes carrières. Jamais on n'aurait pu extraire des blocs de pierre hors de ces galeries dont beaucoup ont à peine un mètre de largeur et se coupent à angles droits. Tout y est de la

main des chrétiens eux-mêmes. On rencontre du reste plusieurs fois dans les catacombes l'image des fossoyeurs au travail, la pioche à la main et attaquant la roche qui surplombe. Et le but de ces fouilles était avant tout d'assurer aux défunts une sépulture inviolable; on a retrouvé, en effet, dans les catacombes, plus de six millions de tombeaux. Cette habitude d'enfouir ainsi les morts ne fait-elle pas penser au sépulcre dans lequel Joseph d'Arimathée déposa le corps du Seigneur, « un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait jamais été déposé. » (Luc 23, 53)?

On pénètre dans les catacombes par une porte basse et sombre, conduisant à un vestibule auquel aboutissent de nombreux couloirs. Chaque personne se munit d'une torche, puis on s'avance dans le labyrinthe sous la conduite d'un guide expérimenté qui en connaît tous les tours et détours. Malheur à qui s'y aventurerait au hasard! Il ne tarderait pas à s'y égarer sans espoir de jamais revoir la lumière du jour. On prétend que la longueur totale de ces galeries souterraines dépasse 850 kilomètres.

En 1798 un groupe d'officiers français, tous athées endurcis, visita les catacombes. Ils y célébrèrent une véritable orgie et, sans égard pour la solennité du lieu, ni pour les souvenirs qu'évoquent ces milliers de tombeaux, contenant la dépouille mortelle de tant de bien-aimés du Seigneur,

ils entonnèrent des chants bachiques dans lesquels, selon les horribles théories de l'époque, ils affirmaient que « la mort est un sommeil éternel. » Oui, la mort ressemble au sommeil, mais « après cela, le jugement. » (Hébreux 9. 27.) Un de ces jeunes forcenés, officier de cavalerie, « qui ne craignait ni Dieu ni diable, car il ne croyait à aucun, » résolut d'explorer les galeries les plus reculées. Il partit seul, perdit son chemin et ses compagnons, ne sachant où le chercher, l'abandonnèrent. L'horreur de sa position ne saurait se décrire. Sans vivres, sans lumière, il avançait à tâtons, ne sentant autour de lui que la roche vive, trébuchant sur des ossements ou sur des sépultures entr'ouverts, tourmenté par la faim et, à coup sûr, bien plus encore, par la pensée des plaisirs blasphématoires auxquels il venait de se livrer. Il était dévoré par la fièvre, par une soif ardente. C'était un vivant enterré au milieu des morts. Il pouvait se rendre compte, en quelque mesure, de ce qui attend, au delà de la tombe, celui qui ne prête pas l'oreille aux appels du Seigneur. Il éprouvait comme un avant-goût de ce lieu terrible où brûle « le feu inextinguible, là où leur ver ne meurt pas et où leur feu ne s'éteint pas. » (Marc 9, 44, 46, 48). Par quel terrible travail de conscience il dut passer! Mais c'est précisément à ce moment-là que le Seigneur eut pitié de lui. « Dans son bas état, il se souvint de lui. » (voir Psaume

136, 23) et le tira de la fosse. Après avoir erré un jour entier dans les catacombes, il revint à la lumière, mais c'était un homme changé. Non seulement ses cheveux avaient blanchi pendant cette journée mémorable et ses amis lui trouvaient les traits vieillis de vingt ans, mais aussi, et surtout, il avait trouvé le Seigneur comme son Sauveur, comme celui qui l'avait délivré de la position effroyable où il s'était engagé, comme celui aussi qui lui avait donné, par sa mort sur la croix, la vie éternelle. Il resta longtemps malade des suites du danger qu'il avait couru et, lorsqu'il se rétablit, rendit un beau témoignage chrétien. Quand il mourut, sept ans plus tard, tué dans une bataille en Calabre, on trouva sur lui un exemplaire du Nouveau Testament.

On raconte aussi qu'en 1837 un groupe d'étudiants allemands, une trentaine au total, s'engagea dans les catacombes sous la conduite d'un professeur qui passait pour bien connaître ce dédale. Le fait est que jamais ils ne reparurent, ni les uns ni les autres. On fit des recherches serrées et méthodiques, mais on ne retrouva aucun vestige quelconque qui pût indiquer ce qu'ils étaient devenus.

(*A suivre*).



LA MOUCHE ET L'APICULTEUR

*Une mouche tout empressée,
 Flairant du nectar la senteur,
 Croit trouver la table dressée
 Chez un modeste apiculteur.
 De joie elle tourne et bourdonne
 Autour du nectar parfumé;
 Mais le maître du lieu s'étonne
 De voir cet hôte inopiné.
 La pauvrete, du miel éprise,
 Sera frappée sans égard:
 Et pour prix de sa convoitise,
 La mort sera sa sûre part.
 — Non, ayant égard à sa vie,
 Il la chasse de son logis,
 Mais la sotte a la folle envie
 De rester dans son paradis.
 Pourtant dans les champs de l'espace,
 Elle est heureuse d'être enfin;
 Car elle vient de trouver grâce
 Ayant sa vie pour butin.*

*

*Le chemin de la convoitise
 Est le sûr chemin de la mort;
 Devant ton cœur la grâce est mise
 Par le Dieu d'amour, le Dieu fort.
 Ecoute son divin message
 Et viens à Jésus, le Sauveur;
 Tu goûteras pour ton partage
 Le parfait, l'éternel bonheur.*

Réponses aux questions du mois de février.

1. — Néhémie 13, 19-22.
2. — En faisant choisir Esther pour reine (Esther, chap. 2); en faisant découvrir le complot des eunuques par Mardochée (chap. 2); en portant le roi à bien accueillir Esther (chap. 5); en empêchant le roi de dormir (chap. 6).
3. — Mardochée ne se prosternait pas devant lui. (chap. 3, 5-6.)
4. — 9 ans. (chap. 1, 3; 3, 7).
5. — Exode 17, 8.

*Questions pour le mois de mars.**A lire Esther 7-10; Malachie.*

1. — Quelle sorte d'écrit était irrévocable chez les Perses?
2. — Qu'est-ce que la fête de Purim et quand devait-elle être célébrée?
3. — A quelle classe spéciale du peuple s'adresse Malachie dans ses deux premiers chapitres?
4. — Trouvez deux allusions (l'une très claire, l'autre plus obscure) à Jean-Baptiste. Trouvez une allusion à l'un de ces passages en Luc 1, première partie du chapitre.
5. — Deux allusions au Seigneur Jésus.
6. — Que fait l'Éternel à l'égard de « ceux qui le craignent et qui pensent à son nom »?

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXIV (suite).

L'esclave établi sur les domestiques de la maison.

(v. 45-51.) — Dans ces versets, le Seigneur montre un caractère spécial du service à accomplir dans l'attente de son retour : celui au milieu des « domestiques de sa maison », auxquels l'esclave doit donner la nourriture au temps convenable. C'est le ministère de la Parole au milieu des chrétiens, Parole qui est la nourriture spirituelle des gens de la maison du Maître. Il incombe à qui a reçu ce service de s'en acquitter avec fidélité, en pensant toujours au moment où son Seigneur viendra. Il est dit : « Bienheureux est cet esclave-là que son maître, lorsqu'il viendra, trouvera faisant ainsi. En vérité, je vous dis qu'il l'établira sur tous ses biens. » Si l'on veut être trouvé fidèle lorsque le Seigneur viendra, il faut l'être chaque jour. Les conséquences de la fidélité sont infinies : celui qui aura agi fidèlement dans son service à l'égard des domestiques de la maison du Seigneur, sera établi sur tous ses biens au jour du règne glorieux du Seigneur.

Si l'esclave perd de vue le retour de son maître et qu'il dise en son cœur : « Mon maître tarde à venir, » il agira en opposition absolue à la pensée du Seigneur. Au lieu de donner la nourriture à ses compagnons de service, il les battra; il usera de sa position au milieu d'eux pour les faire souffrir et lui-même s'alliera avec ceux qui jouissent immodérément de ce monde et avec les ivrognes. Il trouvera sa satisfaction dans leur société, en ne pensant plus du tout au retour de son Maître. « Le maître de cet esclave-là viendra en un jour qu'il n'attend pas, et à une heure qu'il ne sait pas, et il le coupera en deux et lui donnera sa part avec les hypocrites : là seront les pleurs et les grincements de dents. » Solennel avertissement pour tous ceux que le Seigneur a doués pour prendre soin des siens pendant son absence! Pour être gardés dans l'accomplissement fidèle de son service, attendons constamment le retour du Seigneur, afin qu'il nous trouve tels qu'il le désire lorsqu'il viendra. Pour l'attendre, il faut l'aimer, être occupé de lui, jouir de sa grâce et de toutes les richesses de sa personne.

Comment un serviteur peut-il être coupé en deux et jeté dans le malheur éternel, traité comme un hypocrite, puisqu'il a voulu paraître ce qu'il n'était pas? Il représente ceux qui ont pris eux-mêmes cette place dans la maison de Dieu, sans avoir la vie de Dieu; leur cœur n'est pas atta-

ché à Celui qu'ils font profession de servir. Ils n'ont d'amour ni pour lui, ni pour les siens. Ils ne sont là que pour jouir des avantages charnels qu'ils retirent; ils tiennent à la position qu'ils occupent, mais pour exercer une tyrannie devenue abominable, comme on l'a vu dans l'église romaine. Leur châtement est terrible. Bien que le Seigneur ne les ait pas placés en charge, il les jugera d'après la position qu'ils auront prise eux-mêmes.

Chacun doit veiller pour lutter contre les principes qui peuvent faire agir de cette façon, si le cœur n'est pas attiré par la pensée continuelle du retour du Maître.

CHAPITRE XXV

Parabole des dix vierges.

(v. 1-13.) — Voici une parabole du royaume des cieux, de cet état de choses qui existe pendant le temps où le roi est rejeté, mais où un témoignage lui est rendu par ceux qui l'ont reçu et le connaissent. Le Seigneur présente ici une des formes de ce royaume¹. Il le compare à dix vierges sorties à la rencontre de l'époux. Cette rencontre, dans les noces, telles qu'elles se célèbrent encore en Orient, a lieu la nuit, moment de l'arrivée de

¹ Nous en avons vu plusieurs autres formes au chapitre 13.

l'époux. Il faut donc lui donner de la lumière pour lui permettre d'entrer dans la salle des nocés. C'est à ce service que sont appelées les vierges. Seul il leur accorde le privilège d'entrer avec l'époux aux nocés.

Ces dix vierges, ayant pris leurs lampes, « sortirent à la rencontre de l'époux. » Elles représentent tous ceux qui ont reçu l'Évangile depuis que le Seigneur l'a fait proclamer en tous lieux, et qui, dès lors, ont fait profession de christianisme. L'Évangile ayant été prêché aux Juifs et aux gentils, tous ceux qui l'acceptèrent *sortirent* du judaïsme et du paganisme qu'ils avaient pratiqués comme religion; ils sortirent pour attendre le Seigneur. Le christianisme vital, tel qu'il se réalisait aux premiers temps de l'Église, se caractérisait par l'attente vivante du retour de Christ. On racontait comment les Thessaloniens s'étaient « tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et attendre des cieux son Fils. » (1 Thessaloniens 1, 9.) Mais de bonne heure il entra dans ce témoignage public des personnes professant le christianisme comme religion, mais sans la vie, sans la puissance de l'Esprit qui fait briller la vie de Dieu, comme l'huile qui fait brûler la lampe. Ce sont les cinq vierges folles. En effet, quelle folie que de s'engager à éclairer, peut-être toute une nuit, — car on ne savait à quelle heure l'époux venait — sans prendre avec soi

L'huile nécessaire pour alimenter leurs lampes¹. Les vierges prudentes avaient pris de l'huile dans leurs vases, car elles se rendaient bien compte de leur service. Elles représentent donc ceux qui, dans la chrétienté, ont la vie de Dieu, dont l'Esprit fait briller les caractères dans la nuit morale où le monde se trouve jusqu'au retour de Christ, et qui ont toujours dans leur cœur le désir de manifester cette lumière en vue du moment où le Seigneur viendra.

Hélas! « comme l'époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. » Les croyants, aussi bien que les non-croyants ont perdu de vue la pensée du retour de Christ. L'influence endormante de la nuit a produit ses effets sur les uns comme sur les autres, car il faut une énergie constante pour ne pas s'endormir, parce que ce n'est pas naturel d'être éveillé pendant la nuit. Il faut pour cela qu'un objet captive le cœur. Or si cet objet n'est pas Christ, le chrétien s'endort vite; il suit le courant de ce monde, ce qui est naturel à la chair.

« Mais au milieu de la nuit il se fit un cri : Voici l'époux; sortez à sa rencontre. » De nou-

¹ Les lampes antiques se composaient d'un récipient fermé, muni d'une poignée. Le couvercle était percé de deux trous, l'un qui contenait la mèche, l'autre servant à verser l'huile à l'intérieur. Si l'on utilisait ces lampes en plein air ou dans de grandes pièces, on les portait au bout d'une longue tige de bois.

veau il faut sortir, non plus du judaïsme et du paganisme comme au commencement, mais de l'état de sommeil dans lequel la chrétienté tout entière était tombée, faute de vigilance. Un réveil se produisit; c'est ce qui eut lieu dans la première moitié du siècle passé, lorsqu'on retrouva dans la Parole la vérité concernant la venue du Seigneur; toutes les vierges pour ainsi dire se levèrent et apprêtèrent leurs lampes; mais les lampes de celles qui n'avaient pas d'huile avec elles s'éteignirent bientôt, car à quoi bon ranimer une mèche sans huile pour l'alimenter? On a beau vouloir réformer une religion sans vie; elle ne produit pas de lumière pour le Seigneur, l'huile manque. Les fruits d'une nature religieuse ne sont pas les produits du Saint-Esprit et ne peuvent se soutenir. « Les folles dirent aux prudentes : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent. » Les vierges prudentes ne pouvaient qu'envoyer leurs compagnes à la source, « vers ceux qui en vendent. » Le croyant possède la vie et le Saint-Esprit pour lui-même; mais il ne peut les communiquer à d'autres. « Or, comme elles s'en allaient pour en acheter, l'époux vint; et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces. » Elles avaient accompli le service pour lequel elles avaient été appelées; leur place était avec l'époux dans la salle des noces. « Et la porte fut fermée. » Quelle chose terrible que *la porte fermée*, cette porte que personne ne peut ouvrir, et

qui sépare ceux qui sont dans l'allégresse et la lumière de ceux qui sont dans les ténèbres et les pleurs. Cela rappelle cette porte que Dieu lui-même ferma sur un monde impie qui allait être englouti par les eaux. (Genèse 7, 16.) Les autres vierges viennent disant : « Seigneur, Seigneur, ouvre-nous! Mais lui, répondant, dit : En vérité, je vous dis : je ne vous connais pas. » Réponse terrifiante! L'Époux avait besoin de ces vierges pour lui donner de la lumière au moment de son arrivée; elles ne se trouvaient pas là; aussi ne savait-il que faire d'elles dans la salle des noces. « Veillez donc; car vous ne savez ni le jour ni l'heure. »

(*A suivre.*)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de mars.*

1. — Pour qu'on soit continuellement dans l'attente du retour du Seigneur.
2. — Parce qu'ils ne crurent pas Noé.
3. — Que le monde fut détruit par le déluge.
4. — En Palestine.

QUESTIONS

1. — Quelle pensée rend le serviteur vigilant?
2. — Comment avoir l'assurance d'être trouvé fidèle lors du retour de Christ?
3. — Que représentent : a) les vierges sages, b) les vierges folles.
4. — Pourquoi les vierges doivent-elles avoir leurs lampes allumées?

AU MILIEU DES LIONS

(*Suite.*)

CHAPITRE XIV

En prison

Vous vous souvenez, n'est-ce pas? que quelques années avant le moment où nous sommes parvenus dans notre récit, M. Judson avait fait connaissance avec les prisons espagnoles. Il n'y avait été détenu que durant un temps très court, mais assez long cependant pour lui faire apprécier le bienfait de la liberté.

Lorsque M. Judson revint à Ava, il trouva le roi très occupé par les affaires d'Etat; il ne lui accorda qu'une brève entrevue durant laquelle le missionnaire dut reconnaître que le souverain lui témoignait une froideur marquée. Le roi s'appêtait à transférer son domicile dans un nouveau palais d'une richesse inouïe, et tous les princes et les nobles du royaume étaient convoqués pour assister à l'inauguration de l'imposant édifice. La cérémonie fut magnifique. Le cortège avait plusieurs kilomètres de longueur. A sa tête, conduit par une armée de prêtres, marchait l'énorme éléphant blanc, recouvert d'or et de pierres précieuses, dans le corps duquel vivait autrefois, disent les Birmans, l'âme de Bouddha lui-même. Ensuite venaient les princes et les gouverneurs, vêtus de

leurs somptueux habits de cour; leurs chevaux étaient caparaçonnés de drap d'or et de diamants. Une quantité immense de soldats, en uniformes de gala, fermaient la marche.

Le roi et la reine, portant le simple costume national sans aucun ornement, entrèrent dans le palais, la main dans la main. Ayant pris place sur un trône d'ivoire incrusté d'or, ils reçurent l'hommage de leurs sujets. Cependant, même en ce moment de triomphe et de gloire, celui qui aurait scruté le visage de l'orgueilleux monarque, aurait aisément discerné qu'il n'était pas heureux.

Depuis quelque temps des difficultés avaient surgi dans ses rapports avec le gouvernement britannique et la guerre était sur le point d'éclater entre la Birmanie et l'Angleterre.

M. et M^{me} Judson étant, comme vous le savez, des Américains et non des Anglais, n'avaient rien à faire avec la guerre ou avec la politique. Leur seul désir, en venant en Birmanie, avait été de porter l'Évangile à de pauvres païens qui périsaient loin de Dieu.

Mais le roi ignorait ces motifs, ou, du moins, il ne les comprenait pas. Peut-être ne *voulait*-il pas même les comprendre. Il regardait les missionnaires comme des étrangers et, pour lui, « étranger » était devenu synonyme d'« espion. »

Bientôt le D^r Price et M. Judson furent sommés de comparaître devant les magistrats. Ceux-

ci leur demandèrent s'ils n'avaient pas entretenu de correspondance avec des étrangers, les renseignant sur l'état du pays et conseillant une invasion des troupes anglaises.

« Il est vrai, » répondit M. Judson, « que nous avons écrit en anglais à nos amis en Amérique, mais jamais nos lettres n'ont été adressées à aucun employé du gouvernement. Nous avons toujours souhaité la paix et non la guerre. Nous demandons à notre Dieu de répandre ses bénédictions sur les souverains de la Birmanie et sur leur peuple ».

On les questionna ensuite au sujet d'une collecte faite parmi les chrétiens en Amérique pour aider à M. Judson à imprimer le Nouveau Testament; le produit de cette collecte lui était parvenu par l'entremise de deux négociants anglais établis à Rangoon. Après un interrogatoire très long et très fatigant, on leur permit enfin de se retirer. Mais quelques jours plus tard, comme les missionnaires se mettaient à table, la porte de la maison s'ouvrit avec fracas et douze soldats indigènes, conduits par un officier portant un livre noir, se précipitèrent dans la pièce. Ils étaient suivis par un homme au costume étrange et au visage sinistre, que M. Judson reconnut pour le bourreau.

« Où est l'homme qui enseigne? » clamèrent des voix irritées.

« C'est moi, » répondit M. Judson en se levant

tranquillement de table. Il était parfaitement calme, bien que ne se faisant aucune illusion sur la mission des soldats.

« Suivez-nous; le roi vous demande, » fit l'officier. Au même moment deux soldats se jetèrent sur M. Judson, le terrassèrent et le lièrent si étroitement que les cordes lui entraient dans les chairs. M^{me} Judson les supplia de relâcher les liens, mais ils ne firent que rire de ses larmes, resserrant encore les nœuds qu'ils avaient faits.

« Dites-moi du moins où vous conduisez mon mari, » implora la pauvre femme.

« A la prison des condamnés à mort; tel est l'ordre du roi, » fut la cruelle réponse.

M^{me} Judson vivait depuis assez longtemps en Birmanie pour savoir ce que signifiait une telle sentence. Seuls les grands criminels, ceux qui n'avaient qu'une très faible chance de salut, étaient enfermés dans cette prison redoutable.

Un rapide adieu à son mari, un « au revoir, » ironique de la part des soldats qui promettaient que son tour à elle viendrait bientôt, et la malheureuse femme se trouva seule.

En racontant ces événements, M^{me} Judson écrivait à son frère : « Quelle nuit je passai ! Je me retirai dans ma chambre et cherchai consolation et encouragement auprès de Celui qui seul pouvait me venir en aide. Mais ma solitude fut bientôt troublée. Les soldats revinrent pour fouiller la

maison; ils étaient, cette fois, accompagnés par un magistrat. Celui-ci me somma d'avoir à me présenter devant lui, mais avant de le faire je réussis à détruire nos lettres et notre journal: précaution nécessaire puisque nous avions pris l'habitude, depuis notre arrivée en Birmanie, de noter au jour le jour, les événements qui se produisaient. Cela fait, je me rendis devant le magistrat qui me soumit à un interrogatoire des plus sévères, puis il me constitua prisonnière dans ma propre maison, laissant derrière lui dix soldats pour en garder toutes les issues.

Le lendemain matin cependant, je réussis à envoyer un de nos domestiques jusqu'à la prison. Il revint avec de tristes nouvelles. Mon mari et tous les autres Européens étaient enfermés dans la prison intérieure; on les avait chargés de triples fers et chacun se trouvait attaché à une traverse en bois qui le retenait immobile. Quelle angoisse de me sentir impuissante à soulager de pareilles souffrances!

Enfin, n'y tenant plus, le troisième jour, j'envoyai un message au gouverneur de la ville, sollicitant la permission de venir lui apporter un présent. Ce message eut l'effet souhaité. Immédiatement le gouverneur intima aux gardes l'ordre de me laisser sortir de la maison. Il me reçut avec bonté et me demanda ce que je désirais. Je lui exposai la condition des missionnaires, ajoutant,

qu'étant Américains, ils n'avaient rien à faire avec la guerre. Le gouverneur m'aboucha alors avec l'officier qui avait la garde des prisonniers et qui seul avait le droit de diminuer leurs souffrances. Dès que j'eus porté les yeux sur le visage de cet homme, où se reflétaient les vices et les passions les plus ignobles, le cœur me manqua. Cependant, je me dominaï. « Que dois-je faire, demandai-je, pour obtenir une amélioration dans le sort des missionnaires? » « Payez-moi deux cents *ticals* (à peu près fr. 550) et j'ôterai les fers de votre mari. » Je n'étais munie de tout l'argent que nous possédions et je pus accéder à la demande exorbitante du scéléral.

Je me procurai ensuite une autorisation du gouverneur pour pénétrer dans la prison. Je ne chercherai pas à décrire la scène horrible qui m'y attendait. Mon mari, traînant après lui une énorme solive attachée à son cou, rampa jusqu'à la porte qu'il ne m'était pas permis de franchir; à peine avions-nous échangé quelques mots que les gardes nous séparèrent.

« Partez au plus vite, disaient-ils, ou nous vous y forcerons. »

Cependant, le lendemain, mon mari fut délivré de ses fers et transféré dans la cour de la prison. Là, je fus autorisée à lui envoyer une natte, sur laquelle il put se coucher, et aussi quelque nourriture.

(À suivre).

RADA, LA JEUNE HINDOUE.

La jeune fille dont le nom figure en tête de ces lignes habitait l'Inde, ce vaste pays plongé encore en grande partie dans les ténèbres du paganisme. Rada, âgée de onze ans, était une païenne; elle n'avait pas le privilège que vous possédez d'avoir des parents chrétiens et d'être instruite dans les vérités de la Bible, le livre de Dieu; et cependant les dispositions de cette jeune fille seraient honte peut-être à plus d'un d'entre vous. Il y avait dans son cœur un ardent désir de connaître le chemin du ciel. Elle dit un jour à sa mère :

« Maman, dis-moi donc ce qu'il faut faire pour entrer au ciel? »

Evidemment, Dieu travaillait dans le cœur de cette enfant; mais personne dans son entourage ne pouvait donner de réponse satisfaisante à cette importante question. La mère, élevée dans le paganisme, lui dit :

« Ecoute, je vais t'enseigner le chemin du ciel, retiens bien le cantique que je te dirai, tu le réciteras plusieurs fois par jour et tu seras tranquille sur ce qui te préoccupe :

« *Quand j'étais enfant, je jouais avec mes*
[compagnes
Et je l'oubliai, ô Krischna!
Quand je fus grande, je me mariaï
Et je l'oubliai, ô Krischna!

*Quand je devins vieille, je perdis mes forces
Et je l'oubliai, ô Krischna!
C'est pourquoi je vais descendre aux enfers
Où nul des miens ne sera!* »

Et Rada se mit à chanter cette mélodie, triste, toujours plus triste, car rien ne pouvait apaiser ses terreurs.

Au bout de quelques années la jeune fille entendit parler d'un temple célèbre situé au sommet d'une montagne, à l'endroit où l'on avait autrefois brûlé les os d'un prétendu saint homme; tout autour du sanctuaire les roses fleurissaient. La contrée était magnifique, mais ce qu'il y avait de particulier, c'est que l'on croyait que ceux qui se lavaient dans le ruisseau, au pied de la montagne, étaient pour jamais purifiés de leurs souillures.

Rada s'y rendit en compagnie d'autres personnes; or, pour pénétrer dans le temple il fallait payer une certaine somme au prêtre et la pauvre enfant ne possédait rien; pourtant elle put entrer en offrant un sacrifice de sa façon; elle avait pilé une noix de coco, mélangé à cette poudre un peu de camphre et le prêtre l'assura que le parfum de cette offrande lui attirerait les faveurs de Krischna.

Rada revint joyeuse à la maison à la pensée d'avoir obtenu ce qu'elle désirait si fort, mais cette

joie fut de courte durée. A un détour du chemin, elle rencontra quelqu'un qui lui dit :

« As-tu réellement vu la divinité ? »

— Oui, de mes yeux.

— Hélas! pauvre enfant, tu n'as rencontré qu'un morceau de pierre. »

A l'ouïe de ces paroles, Rada fut fort perplexe et c'est pourquoi elle recueillit avec reconnaissance le conseil qu'on lui donna d'aller trouver Tirupati, le dieu tout-puissant.

Elle fut assez heureuse pour recueillir la somme nécessaire et se mit en marche; la pensée lui vint que cet argent ne serait pas suffisant, et qu'elle ferait bien d'offrir quelque chose qui vint d'elle-même; ses cheveux, ses grandes boucles brunes, seraient certainement reçues avec plaisir de la divinité.

Pendant que le coiffeur les lui coupait elle ne cessait de répéter :

*« Mes péchés étaient en grand nombre,
Suspendus à chacun de mes cheveux :
C'est pourquoi je veux m'en débarrasser. »*

En se baignant dans l'étang sacré, Rada y répandit sa chevelure abondante; le sacrifice ne lui paraissait pas suffisant, elle arracha de son poignet le bracelet d'argent, souvenir de sa mère, le vendit pour en donner le prix à l'idole. On le com-

prend; tout cela ne lui donna pas la paix; elle se sentait, au contraire, toujours plus loin du ciel; pour comble de malheur ses parents venoient de mourir en même temps que le mari de sa sœur.

Les deux femmes vécurent ensemble, cultivant leurs champs pour gagner leur pain. Un jour, c'était fête au village; des troupes d'enfants traversaient joyeusement les rues; chacun allait visiter le tombeau des ancêtres et y porter quelque chose.

« Viens, Rada, viens avec nous!

— Non, » répondit la jeune fille, « cette année je ne ferai pas la fête avec vous! Je resterai à la maison pour prier! »

Son cœur était de jour en jour plus angoissé. Et qui la délivrerait de cette peur horrible qu'elle avait de l'enfer?

Comme elle était tout en larmes dans sa chambre solitaire, il lui sembla entendre une voix qui lui cria :

« Lève-toi et va à Radjapalli! »

Effrayée, Rada sortit dans la rue: elle était déserte; qui donc lui a parlé? Mais à Radjapalli, rien ne put la tranquilliser. Pourtant un matin, dans cette localité, la jeune fille chantait ses tristes litanies à Krischna, lorsqu'un étranger vint rendre visite à son oncle, qui habitait la même maison; cette voix monotone et désespérée frappa le visiteur.

« Que chante ta nièce? » lui dit-il.

« Elle chante en l'honneur de Krischna; crois-tu, » dit-il, en se tournant vers Rada, « crois-tu que le dieu l'entende? Celui que tu appelles de tous tes vœux est déjà venu!

— Qui est-il?

— C'est Jésus de Nazareth; viens avec moi dans la maison vis-à-vis, on l'en dira plus long. »

Le lendemain, comme tous ses parents se disposaient à aller au temple de l'idole, Rada refusa de se joindre à eux.

« Je vais chez les chrétiens, de l'autre côté de la rue.

— Prends garde, » lui dit-on, « ils te feront du mal.

— Pourquoi ne chantes-tu plus à Krischna, » lui disait-on aussi?

— Je ne veux plus louer que le vrai Dieu, celui des chrétiens! »

Ses parents reculèrent effrayés.

« Ne l'avions-nous pas dit; misérable! va-t'en hors de la maison, nous ne te voulons plus avec nous. »

Un voisin charitable recueillit la pauvre fugitive. En dépit de ses circonstances pénibles, Rada était heureuse maintenant; elle avait trouvé ce que depuis si longtemps elle cherchait.

Dès lors, la jeune fille sentit le besoin de faire part à ses compatriotes des choses merveilleuses

qu'elle avait appris à connaître; elle les réunissait dans un endroit écarté et tranquille pour leur lire la parole de Dieu.

Savez-vous, jeunes lecteurs, quelle était la voix étrange qui s'était adressée à Rada pour l'envoyer à Radjapalli afin d'y trouver la paix et la joie du cœur?

A n'en pas douter, cette voix vous l'avez entendue déjà mainte fois s'adresser à vous. Mais y avez-vous répondu? Ne l'oubliez pas : « Aujourd'hui, si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas vos cœurs! »

UN ÉPISODE DE LA GUERRE D'AMÉRIQUE (1861-1865)

Depuis plusieurs années la question de l'abolition de l'esclavage agitait violemment les esprits aux Etats-Unis. Un des plus ardents adversaires de l'esclavage était Abraham Lincoln. Or, en 1860, Lincoln ayant été élu président de l'Union, il se fit une profonde scission entre les états du sud, partisans de l'esclavage, et les états du nord, opposés à cette institution inhumaine, cruelle et abominable. Dix états déclarèrent se détacher successivement de l'Union et se constituèrent en Confédération indépendante. Ils élurent un président,

adoptèrent une nouvelle capitale, Richmond, et opposèrent une armée à celle de l'Union.

Pendant quatre ans, les Confédérés livrèrent aux Fédéraux une suite de batailles où les succès et les revers se balancèrent longtemps. Enfin les Fédéraux l'emportèrent : Richmond fut prise et incendiée en avril 1865, et cette terrible catastrophe amena la capitulation des divers corps d'armée confédérés.

Un riche propriétaire du Nord, M. Owen, ardent patriote, crut de son devoir de pousser son fils unique à prendre les armes pour la défense de l'intégrité de l'Union et contre l'esclavage. Ce sacrifice lui coûta de grandes angoisses. Chaque jour il se préparait à la douloureuse nouvelle que son fils eût reçu quelque blessure, ou fût complé au nombre des morts. Mais quelque chose de bien autrement terrible vint le frapper : il reçut la nouvelle que le jeune homme avait été surpris endormi à son poste de sentinelle et qu'il avait été condamné, vu la gravité du cas, à être fusillé dans les vingt-quatre heures...

Consterné, le père était en proie à la plus douloureuse agitation, lorsque sa fille Blanche entra et lui tendit une lettre, disant d'une voix suffoquée : « C'est de lui ! »

C'était, semblait-il, un message venu d'outre-tombe. Le père prit la lettre d'une main tremblante, mais n'ayant pas la force de la lire, la

porta à un ami. Celui-ci l'ouvrit et lut à haute voix ce qui suit :

« Cher père,

Quand ma lettre vous atteindra, je ne serai plus. Cette pensée me parut terrible, mais maintenant toute terreur est passée. On m'a assuré que je ne serai ni lié, ni bandé; je pourrai mourir en homme. J'avais espéré, cher père, que si je devais mourir, ce serait sur le champ de bataille, en combattant pour ma patrie; mais être fusillé comme un malfaiteur, mourir pour avoir manqué à mon devoir, et presque trahi la patrie, ah! mon père, cette pensée me fait horreur! Mais il est nécessaire que tu saches tout, afin que tu ne te sentes pas humilié dans ton cœur; plus tard tu pourras le faire savoir à nos amis et à mes camarades; maintenant je ne puis ni ne dois en parler à aucun autre.

Tu sais que j'avais promis à la mère de Jacques Carr de prendre soin de son fils; ainsi quand il tomba malade, je fis pour lui tout ce que je pus. Il n'avait pas encore repris ses forces quand il reçut l'ordre de reprendre le service. Presque aussitôt après nous dûmes marcher rapidement, et durant toute la journée qui précéda la nuit fatale, je cherchai à le soulager, en portant outre mon bagage tout le sien. Vers le soir on nous fit marcher si rapidement que même les plus forts étaient

abattus par la fatigue; Jacques certainement serait tombé le long de la route s'il ne se fût appuyé sur mon bras. Nous arrivâmes enfin au camp; là je fus atterré d'entendre que Jacques devait monter la garde: je lui dis aussitôt que je pouvais très bien prendre sa place; mais j'étais, paraît-il, moi aussi trop fatigué! Je m'endormis, et je crois que je ne me serais pas réveillé même à un coup de canon. On m'a dit que, vu les circonstances allénuantes, il m'est accordé un délai pour que j'aie le temps de vous écrire. Ne gardez aucun ressentiment à mon colonel, cher père; il est si bon, il eût voulu me sauver, mais la loi militaire me condamne. Et moins encore vous devez accuser Jacques de ma mort: ce cher Jacques est désespéré et ne cesse de me supplier de le laisser mourir à ma place.

Je puis à peine penser à ma mère et à Blanche. Vous les consolerez, mon père, oh! vous les consolerez! Dites-leur que je meurs honnête, et qu'elles n'ont aucun motif d'avoir honte de moi. C'est une dure épreuve. Que Dieu nous aide! Il est près de moi, et sa présence m'est bien précieuse. Je sais qu'il ne veut pas que je périsse; il regarde avec compassion le pauvre pécheur humilié, repentant, qui ne cesse de crier à lui; oui, il m'a donné l'assurance qu'il me prendra auprès de lui pour vivre avec lui, mon Sauveur, dans une vie meilleure.

Ce soir, au crépuscule, je vous verrai par la pen-

sée pour la dernière fois, à l'heure où, selon votre habitude, vous rentrez des champs: je vous vois tous m'attendant, comme il vous arrivait si souvent de le faire, mais je ne reviendrai plus... Que Dieu vous bénisse tous, mes bien-aimés père et mère et sœur, et pardonnez à votre

Benjamin. »

Le même soir, la porte de la maison s'ouvrait tout doucement, sans bruit, et une enfant assez jeune sortait courant en hâte dans le sentier qui conduit à la ville. Il semblait qu'elle volât plutôt que de courir!

Deux heures après elle était à la station du chemin de fer, juste à point pour prendre un train de nuit. Pauvre Blanche! elle allait à Washington implorer pour son frère la grâce du président de la république, Abraham Lincoln. Elle était partie sans que personne s'en doutât, laissant seulement un billet pour expliquer son départ à ses parents. Elle portait avec elle la lettre de Benjamin; il lui paraissait impossible qu'un cœur tel que celui du président pût demeurer insensible s'il en entendait la lecture. A peine arrivée à New-York, le compatissant conducteur du train se chargea de la faire entrer aussitôt dans un express qui partait pour Washington, vu que la vie du frère pouvait dépendre de quelques minutes de retard. Aussi, dans un temps incroyablement bref, Blanche ar-

riva au terme de son voyage, et se trouvait à l'entrée de la maison du président.

Lincoln était occupé à examiner des papiers importants qu'il avait à signer, lorsque la porte s'ouvrit doucement et Blanche se trouva devant lui, les yeux baissés et les mains jointes.

« Eh bien! ma fillette, que désires-tu de si bon matin? » dit-il d'un air bienveillant.

« La vie de Benjamin, monsieur, » baïbutia l'enfant.

« Benjamin! Qui est Benjamin?

— Mon frère, monsieur; ils doivent le fusiller parce qu'il s'est endormi à son poste.

— Ah! je m'en souviens, » dit Lincoln, parcourant du regard quelques-uns des papiers qui étaient sur la table. » Ce fut un sommeil fatal, mon enfant; c'était un moment de grave péril, et des milliers de vies auraient pu périr par cette coupable négligence.

— Mon père le dit aussi, » suggéra timidement Blanche, « mais Benjamin était si fatigué, et Jacques si faible! Il a fait la part de deux. Il combattait à Jacques et non à lui, mais Jacques était trop épuisé, et Benjamin n'a pas pensé que lui aussi l'était...

— Que dis-tu, ma petite? je ne te comprends pas, voyons, approche-toi, » dit l'homme généreux, toujours content lorsqu'il pouvait trouver une excuse valable à une faute commise.

Blanche s'approcha. Lincoln lui prit la main, releva son visage pâle et angoissé, et l'encouragea à parler tranquillement. Alors elle lui raconta la triste histoire, et lui montra la lettre de son frère.

Le président la lut avec soin, puis sonna, écrivit

quelques lignes en hâte et dit à un fonctionnaire :

« Expédiez cette dépêche immédiatement!

Se retournant vers Blanche, il ajouta :

« Retourne à la maison, ma chère enfant, et à ton père, qui eut le courage d'approuver la justice de son pays, alors que cette justice frappait son fils unique, tu diras qu'Abraham Lincoln estime une telle vie trop précieuse pour la laisser perdre. Retourne donc, ou, si tu veux, attends jusqu'à demain : Benjamin aura besoin de quelques jours de congé, et pourra retourner à la maison avec toi.

— Ah! que Dieu vous bénisse! » dit l'enfant toute tremblante d'émotion.

Deux jours plus tard, le frère et la sœur rentraient, comblés de joie, sous le toit paternel. Le père les étreignant sur son cœur s'écria :

« Seigneur! tu es bon et miséricordieux! »

Lecteur, comme cette simple histoire est belle et émouvante! Certainement ton cœur fut ému en la lisant; tes larmes ont coulé sans doute en voyant ce jeune homme gracié. Il l'eût paru bien dur, n'est-il pas vrai? qu'il dût payer de sa vie un tel acte de dévouement envers un compagnon faible, maladif, ayant besoin de son aide. Je pense que Jacques Carr n'aura plus jamais oublié que son ami fut sur le point de perdre la vie par amour pour lui et que, par un effet de la grâce de Dieu, il aura senti croître et se multiplier son amour à son égard.

S'il n'eût pas été reconnaissant pour les bienfaits reçus, il aurait été ingrat et méchant. Et toi, lecteur, n'as-tu jamais pensé que tu as un Ami, qui

t'a aimé d'un amour infini, et a fait pour toi infiniment plus que Benjamin pour Jacques?

Peut-être me demanderas-tu surpris : « Qui est cet ami dévoué? Je ne le connais pas et ne sais de quoi je dois lui être reconnaissant! »

Je te dirai qui il est et ce qu'il a fait pour toi. C'est Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est venu dans ce monde pour souffrir et mourir pour toi : Il est mort sur la croix pour toi, pour moi, pour tous. « Il a été navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités, » peuvent dire tous les pécheurs qui sont venus à lui et ont accepté son sacrifice; par l'efficace du sang du Fils de Dieu qui a coulé sur la croix, ils sont purifiés de tous leurs péchés. Hélas! tous peuvent dire : « Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes tournés chacun vers son propre chemin; mais le Seigneur a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été opprimé et affligé, et il n'a pas ouvert sa bouche, il a été amené comme un agneau à la boucherie, et a été comme une brebis muette devant ceux qui la tondent; et il n'a pas ouvert sa bouche. » (Ésaïe 53, 5-7.)

Lecteur, as-tu accepté Jésus comme ton Sauveur? as-tu été lavé dans son sang? L'aimes-tu parce qu'il t'a aimé le premier? Si tu ne t'es pas encore rencontré avec le don de Dieu, Jésus, le tendre Ami du pécheur, cherche-le tandis qu'on le trouve; invoque-le tandis qu'il est près. Serait-ce donc en vain que Jésus serait mort pour toi? Pourquoi ne serais-tu pas un de ces bienheureux dont la transgression est pardonnée et dont le péché est couvert? un de ceux auxquels il a donné

le droit d'être enfants de Dieu, qui de leur cœur
peuvent chanter :

*« Je la connais cette joie excellente
Que ton Esprit, Jésus, met dans un cœur;
Je suis heureux, oui, mon âme est contente
Puisque je sais qu'en toi j'ai mon Sauveur. »*

A l'occasion d'un anniversaire.

Au cours de toutes ces années
Couronnées par ton amour,
Que de grâces par Toi semées
Sur notre route chaque jour !

Objets de ta grande tendresse,
Bon Père, tes heureux enfants,
Entourés de tes soins sans cesse,
Sont, aujourd'hui, reconnaissants.

Ils te célèbrent pour ta grâce,
Pour tes bienfaits si précieux ;
Et, dans le ciel, devant ta face,
Ils te béniront encor mieux.

Mais ce nouvel anniversaire,
-- Une étape sur le chemin --
De notre terrestre carrière
Nous annonce bientôt la fin.

Que dans la suite du voyage
À travers le sombre désert,
Tu sois de nos cœurs le partage.
Celui qui nous tient à couvert !

Et que nous te soyons fidèles
Pendant le reste de nos jours,
Jusqu'à l'heure où tu nous appelles
Dans ta demeure pour toujours.

Réponses aux questions du mois de mars.

1. — Un écrit scellé avec l'anneau du roi. (Es-ther 8, 8.)
2. — La fête rappelant la délivrance des Juifs; le quatorzième et le quinzième jour du mois d'Adar. (chap. 9, 21 et 25.)
3. — Aux sacrificateurs. (Malachie 1, 6; 2, 1, etc.)
4. — Mon messenger (chap. 3, 1); Elie (chap. 4, 5; Luc 1, 13-17.)
5. — L'Ange de l'Alliance (chap. 3, 1); le Soleil de justice. (chap. 4, 2.)
6. — Il a été attentif et a entendu, et un livre de souvenir a été écrit devant lui. (chap. 3, 16.)

*Questions pour le mois d'avril.**A lire Matthien 1-5.*

1. Combien de prophéties de l'Ancien Testament sont citées dans ces chapitres comme ayant été accomplies?
2. Combien de fois nous y est-il parlé d'anges?
3. Indiquer aussi exactement que possible d'après ces chapitres les lieux où le Seigneur Jésus a été depuis sa naissance jusqu'au moment où commence le discours sur la montagne.
4. Où voyons-nous pour la première fois le Père, le Fils et le Saint-Esprit manifestés en même temps?
5. Indiquer d'après le discours sur la montagne quel est le caractère des enfants du royaume et quelle doit être leur influence.
6. Comment le Père qui est dans les cieux montre-t-il sa bonté envers toutes ses créatures?



Le récit de l'étranger.

Au cours d'un voyage, mon chemin me conduisit près d'un cimetière. Sa belle situation et ses magnifiques allées attirèrent mon attention, de sorte que j'y entrai pour me reposer un moment. Je m'avançais vers un bosquet touffu, lorsque je remarquai près d'une tombe, un homme qui me paraissait plongé dans une profonde méditation. Cet étranger était grand, large d'épaules, au visage cramoisi comme celui d'un habitué de la bouteille; seulement, son sérieux écartait cette supposition. J'eus le désir de faire sa connaissance et m'approchai de lui. « Il est probable que je ne me trompe pas, » lui dis-je, « en admettant

que cette tombe renferme la dépouille d'une personne bien-aimée.

— Vous avez raison, » me répondit-il avec bienveillance; « ici repose un homme avec lequel j'étais intimement lié, un homme bon, oui, même *très* bon. »

Je compris que ce qu'il voulait dire en appuyant sur le mot « *très*, » devait avoir une signification particulière; et je continuai :

« Elles sont bien rares les personnes dont on puisse dire cela; me permettez-vous une question : Votre ami avait-il *de tout temps* été ce que vous affirmez ? »

L'étranger répartit : « Assurément pas. Qui a été toujours bon si ce n'est Dieu ? »

— Vous avez raison, » lui dis-je, « par nature nous sommes tous méchants. Mais quand l'Esprit de Dieu a fait son habitation dans une personne, celle-ci devient une nouvelle création. Est-ce ainsi que je dois comprendre vos paroles ? »

— Certainement, » répondit-il avec sérieux, « nous sommes parfaitement d'accord. Il y eut un temps où mon ami ne pouvait nullement être appelé bon, du moins pas dans le sens dont je parlais. Mais un grand changement s'opéra en lui et dès ce moment-là, il devint un fidèle témoin de la puissante grâce de Dieu en Christ. Désirez-vous que je vous raconte son histoire ? Je le ferai avec plaisir. »

Je ne me le fis pas dire deux fois; nous nous assîmes sur un banc et il commença :

« Mon ami était boulanger et demeurait dans le village que vous voyez là-bas. C'était un homme intelligent, distingué et estimé. Il était le bras droit du maire qui, sans lui, n'organisait ni n'exécutait jamais rien. En dépit de ses qualités appréciables, il était un de ces « sages » d'ici-bas auxquels les choses du royaume de Dieu sont cachées. Fier de ses capacités et de son savoir, il rejetait ouvertement tout ce qu'il ne pouvait comprendre; mais il avait un certain respect pour la Bible, toutefois Jésus n'était pour lui qu'un homme parfait, non pas le Fils de Dieu. Malheureusement le pasteur de notre hameau, quoique très honorable, n'était pas un croyant. L'ordre et les bonnes mœurs se maintenaient, mais la paix de Dieu ne régnait, ni dans les maisons, ni dans les cœurs. Par contre, on s'occupait beaucoup de commerce et de politique, particulièrement à « l'Aigle noir, » le principal hôtel du village, dont le propriétaire était son intime ami. Mais celui-ci s'y rendait plutôt pour avoir de bonnes conversations que pour boire en société. Chaque dimanche après-midi il était à sa place habituelle. L'hôtelier aimait le voir, car beaucoup recherchaient sa compagnie, de sorte que la petite salle d'auberge se remplissait. Ainsi s'écoula un temps assez long.

Le boulanger avait un cousin, étudiant en théo-

logie, qui venait habituellement passer ses vacances chez lui; il s'en réjouissait toujours d'avance, car le jeune homme était très instruit, et il discutait avec lui sur toute espèce de sujets, sans excepter celui de la religion sur lequel ils étaient parfaitement d'accord. Le boulanger avait une estime particulière pour son parent. Mais les choses ne demeurèrent pas longtemps sur ce pied. Dieu allait accomplir son œuvre de grâce dans notre village et, pour commencer, il toucha à salut le cœur de l'étudiant, car il se proposait de l'employer comme un instrument de bénédiction pour un grand nombre d'âmes de cette localité.

A la suite de ce changement, il eut l'ardent désir de faire part à d'autres des bénédictions qu'il avait reçues; son cousin surtout fut l'objet de ses préoccupations. Sitôt qu'il le put, il alla lui faire visite; mais ses paroles sérieuses et persuasives se heurtèrent à une résistance opiniâtre. Ils se trouvaient en désaccord sur tous les points. Pour la première fois de sa vie, le boulanger vit avec satisfaction son cousin quitter sa maison.

Une année s'écoula, et le jeune homme avait terminé ses études. Ses pensées allaient souvent à son parent incrédule; il s'en souvenait devant le trône de la grâce, demandant à Dieu sa conversion. De temps à autre il lui écrivait aussi, mais sans jamais obtenir de réponse. Le temps habituel des vacances arrivé, il fit sa visite de chaque

année. Amicalement reçu comme auparavant, il ne tarda pas à remarquer que les dispositions de ses hôtes n'avaient pas changé depuis la dernière fois. De Dieu il ne fallait pas parler, cela avait pour effet de fâcher le boulanger; et son excitation était telle qu'il se mettait parfois hors de lui-même.

Un jour, à la suite d'une conversation dans laquelle l'empportement l'avait gagné, il répondit à sa femme qui lui faisait des reproches : « Tu as raison, je devrais me contenir; mais comment rester tranquille en présence d'un homme qui tient de tels propos? Si d'autres le peuvent, je les admire, pour moi, c'est impossible. Il n'y a pourtant rien de plus logique, de plus compréhensible et de plus juste que le fait que chacun sera jugé selon ses œuvres; c'est pourquoi par les œuvres aussi nous serons justifiés et non par la grâce, comme il l'affirme. Eh bien! lorsque je lui dis cela, il me demande en vertu de quelle œuvre le brigand sur la croix fut justifié. Il me comparait à cet homme; c'est alors que je me fâchai; et mon cousin osa encore me dire qu'il n'était pas qualifié pour examiner dans quelle mesure je suis bon ou mauvais; mais que ce qu'il me souhaitait de tout son cœur, c'est que je fusse un jour où se trouve maintenant le brigand; et que pour y arriver il n'existait pas d'autre chemin que celui qu'il avait pris lui-même.

— Mais, » répondit sa femme, « ce souhait est excellent. Pour moi...

— Alors, tu ne comprends pas, » répondit le mari. « qu'il me place sur le même pied que le plus grand bandit de la terre; aussi je suis parti, ne pouvant plus l'entendre. »

De cette façon, le pauvre homme se répandait en plaintes amères auprès de sa femme; et le cousin constatait toujours mieux qu'il fallait garder le silence pour le moment. Il raccourcit sa visite et s'en alla; mais son cœur faisait monter à Dieu d'incessantes prières en faveur de ce pécheur aveuglé.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXV (suite).

Chers jeunes lecteurs, il ne faut pas jouer avec le temps. Nous connaissons celui qui est derrière nous, mais non pas celui qui est devant. Ce temps de la grâce est limité; nous touchons à son terme. Le cri : « Voici l'époux » s'est fait entendre il y a soixante-dix ans déjà, lorsque la vérité relative au retour de Christ fut retrouvée et proclamée dans toute la chrétienté. Ce cri ne précède que d'un

instant l'arrivée de l'Époux. On alléguera que ce retour n'est pas imminent. Mais, au contraire, il s'est rapproché de nous de soixante-dix années. Du reste, n'oublions pas « qu'un jour est devant le Seigneur comme mille ans, et mille ans comme un jour. » (2 Pierre 3, 8.) Il ne nous appartient pas de discuter sur le temps avec Dieu, car le temps appartient à lui seul. Le Seigneur appelle *insensé* celui qui décidait du temps pendant lequel il pourrait faire bonne chère et se réjouir. (Luc 12, 19.) On frémit à la pensée que tant de personnes, et même des enfants de chrétiens, pourront se trouver dans le cortège des vierges folles, puisqu'elles n'auront ni la vie, ni le Saint-Esprit, et ne manifesteront aucune lumière pour le prochain retour de Christ. C'est pour cela que nous répétons qu'il faut posséder ces choses aujourd'hui pour être sûr de les avoir plus tard. Si vous croyez qu'il y a encore du temps jusque là, puisqu'il s'en est déjà tant écoulé, rejetez cette pensée qui en a entraîné un si grand nombre dans l'abîme. Puisque ce jour peut être aujourd'hui, c'est aujourd'hui qu'il faut accepter le salut, car demain vous pourriez bien crier, avec vos compagnons d'infortune, derrière la porte fermée : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous, » et recevoir pour toute réponse cette parole solennelle : « Je ne vous connais point. » Le Seigneur pourrait vous dire aussi : « Je vous ai appelé tant et tant de fois; je vous ai fait dire que le

temps était court, que j'allais venir; vous avez laissé écouler ce temps précieux, préférant jouir du monde et des choses qui sont dans le monde, maintenant il est *trop tard, trop tard.* » Même si quelqu'un connaissait le jour de sa mort, ou le jour de la venue du Seigneur, nul n'oserait garantir qu'il en profiterait pour se convertir. Vous connaissez peut-être l'histoire d'un jeune homme averti dans un songe que, dans un an et un jour, il descendrait en enfer. Un avertissement pareil aurait dû le décider pour Christ et produisit en lui, sur le moment, une profonde impression. Mais le monde reprit le dessus et, un an et un jour après son rêve, il disparaissait dans l'abîme, chargé de tous ses péchés :

« Hâte-toi, le temps passe
Et ne reviendra plus.
Aujourd'hui, jour de grâce,
Viens à Jésus. »

« Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure. » C'est ainsi que le Seigneur lui-même termine cette solennelle parabole des dix vierges. Dieu veuille qu'elle ne soit présentée en vain à aucun de nos lecteurs!

Parabole des talents.

(v. 14-30.) — « Car c'est comme un homme qui, s'en allant hors du pays, appela ses propres esclaves

ves et leur remit ses biens. » Cet homme, c'est Christ venu dans ce monde, chez les siens; il ne fut pas reçu, et dut s'en aller pour un temps. Nous savons où il se trouve maintenant. « Ses biens » sont ceux qui dépendent de sa venue ici-bas et de son œuvre à la croix. Il les confie à chacun selon sa sagesse pour qu'on les fasse valoir pendant son absence et qu'il en retire le profit à son retour. Nous avons donc ici un autre côté de la conduite et de la responsabilité de ceux qui attendent le Seigneur. Au chapitre 24, nous voyons le service de l'esclave qui a pour tâche de nourrir ceux qui habitent la maison avec lui. La parabole des vierges parle de la lumière de la vie divine qui doit briller en vue du retour de Christ. Ici ce sont les biens que la grâce nous a apportés et qu'il faut mettre en valeur dans ce monde pour le compte du Seigneur.

A l'un il donne cinq talents, à un autre deux, et à un troisième un. A son retour, longtemps après, comme les esclaves avaient eu le temps de trafiquer, le maître régla compte avec eux. Les deux premiers avaient doublé les sommes qui leur avaient été confiées. Aussi le maître dit à chacun d'eux : « Bien, bon et fidèle esclave; tu as été fidèle en peu de chose, je t'établirai sur beaucoup : entre dans la joie de ton maître. » Avec Dieu, les récompenses dépassent infiniment les services rendus. Dieu agit toujours en grâce, quoiqu'il récom-

pense le travail fait pour Lui. « Je t'établirai sur beaucoup, » c'est une participation bien précieuse à la domination du Seigneur, ainsi qu'à sa joie. Ces esclaves avaient joui de son amour, de sa communion dans le temps du labeur; la connaissance de sa personne leur avait fourni l'énergie nécessaire pour le servir fidèlement, en sorte que leur part heureuse n'est pas seulement d'être établis sur beaucoup, mais d'entrer dans la joie de Celui qui jouira aussi, d'une manière infinie, du fruit du travail de son âme.

Quelle différence lorsque le maître en vient à celui qui n'avait reçu qu'un talent. Il n'en avait rien fait; il l'avait caché dans la terre; il s'était montré paresseux parce qu'il ne connaissait pas le caractère de son maître, quoiqu'il dît : « Je te connaissais, que tu es un homme dur, moissonnant où tu n'as pas semé et recueillant où tu n'as pas répandu; et, craignant, je m'en suis allé et j'ai caché ton talent dans la terre; voici, tu as ce qui est à toi. » On ne saurait trouver une appréciation plus opposée à la vérité quant au caractère du Seigneur, ce maître qui a vécu dans la pauvreté afin de nous enrichir (2 Corinthiens 8, 9), celui duquel « nous tous nous avons reçu, et grâce sur grâce » (Jean 1, 16), le Fils de l'homme qui « n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs » (Matthieu 20, 28), le Fils du Père, « débonnaire et

humble de cœur. » (Matthieu 11, 29.) S'il avait vraiment cru avoir à faire avec un maître tel qu'il prétendait le connaître, il aurait dû travailler énergiquement pour le satisfaire. Seule la connaissance de la grâce dont le Seigneur Jésus a été l'expression ici-bas, peut donner l'énergie de travailler avec zèle et intelligence au service du maître. Malgré tous ces biens que le Seigneur a laissés dans ce monde pour son service, personne ne peut les employer pour Lui, s'il ne possède une connaissance vitale de Lui-même. Sans cela le talent est caché dans la terre. Si l'on connaît Christ, son amour remplit le cœur; il donne le zèle et l'intelligence nécessaires pour travailler pour Lui; si cet amour manque, rien ne se peut réaliser, et l'on se fait de Dieu une fausse idée, car on ne peut connaître Dieu que par Christ; lui seul l'a révélé dans son amour infini. Sans cette connaissance, on ne peut avoir, vis-à-vis de Dieu, que la méfiance introduite par Satan dans le cœur de l'homme à la chute, lorsqu'il lui fit croire que Dieu ne lui avait pas donné tout le bonheur possible, puisqu'il le privait du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal. L'homme crut Satan et il eut dès lors une fausse idée de Dieu; puis sa conscience lui reprochant ses fautes, au lieu de l'amener à s'humilier devant Dieu, le fait accuser Dieu d'être la cause de son malheur. Dans son amour infini, Dieu a voulu montrer à l'homme qu'il était au

contraire la seule cause de son bonheur. Il est venu ici-bas dans la personne de son Fils unique apporter le pardon et la paix. Mais pour le connaître ainsi, il faut accepter Christ; car, si Christ est rejeté, Dieu l'est aussi, et l'homme reste dans son état de péché pour l'éternité.

Le maître dit de l'esclave paresseux : « Otez-lui donc le talent, et donnez-le à celui qui a les dix talents; car à chacun qui a il sera donné, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, cela même qu'il a lui sera ôté. Et jetez l'esclave inutile dans les ténèbres de dehors : là seront les pleurs et les grincements de dents. » C'est comme « inutile » que l'esclave paresseux est condamné. Il n'y a de vraie utilité dans ce monde que dans ce qui est fait pour Christ. De toute l'activité humaine, si belle et si productive qu'elle puisse être ou paraître ici-bas, rien ne subsistera dans l'éternité que ce qui aura été fait pour Christ et dans la connaissance vitale de sa personne; car on ne peut avoir Christ pour objet que si on a Christ pour sa vie.

Le fait que le talent a été ôté à cet homme et donné à celui qui en avait déjà dix, place devant nous ce principe que celui qui est fidèle reçoit toujours davantage. Plus on grandit en connaissance et en obéissance à Dieu, plus on reçoit de bénédiction, et cette bénédiction est une part éternelle dans la présence du Seigneur. Tous les bienfaits du christianisme dont le monde religieux

s'est paré et se vante, en contraste avec les nations encore plongées dans l'idolâtrie, lui seront ôtés un jour, lorsque ceux qui auront connu et servi le Seigneur seront entrés dans sa joie et auront reçu une abondante et éternelle bénédiction.

Puissions-nous tous, jeunes et vieux, connaître toujours mieux Christ, afin d'acquiescer, par cette connaissance, la capacité d'accomplir pour Lui un service dont les résultats seront éternels. Choisissons, comme Marie, la bonne part qui ne peut être ôtée, ni ici-bas, ni dans l'éternité!

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois d'avril.*

1. — Celle du retour de Christ.
2. — En l'étant chaque jour.
3. — a) Ceux qui ont la vie; b) Ceux qui ne l'ont pas.
4. — En vue de l'arrivée de l'Époux.

QUESTIONS

1. — Pourquoi l'esclave qui n'avait reçu qu'un talent ne travailla-t-il pas?
 2. — Comment avoir la vraie connaissance de Dieu en grâce?
 3. — Comment être utile au Seigneur?
-

Les catacombes de Rome.

(Suite.)

Les catacombes, avons-nous vu, servaient de cimetière. Les tombes occupent des niches pratiquées le long des couloirs; il y en a, en moyenne, cinq placées, de chaque côté, les unes au-dessus des autres. A supposer que ce nombre demeure constant partout, on arriverait à un total de quatre millions de tombes. Si incroyable que paraisse ce chiffre, il n'a rien que de plausible, car nous savons que tous les chrétiens furent enterrés dans les catacombes pendant au moins trois cents ans. Pendant ce laps de temps leur nombre s'était accru très considérablement. Il ne faut pas oublier non plus combien parmi eux tombèrent victimes des persécutions.

Pendant ces périodes sanglantes les réunions même se tenaient dans les catacombes. On y a retrouvé un escalier dont les marches sont brusquement interrompues; depuis la dernière, on ne pouvait arriver dans les galeries intérieures qu'au moyen d'une échelle placée à un signal convenu et que l'on retirait quand tous les assistants étaient arrivés. Mais ces précautions minutieuses ne parvinrent pas à sauver toujours les chrétiens; il y avait parmi eux des espions et des traîtres qui avertissaient la police. « Vous connaissez le jour de nos réunions, » disait Tertullien aux magis-

trats, « vous avez l'œil sur nous jusque dans nos assemblées les plus secrètes; aussi venez-vous souvent nous surprendre et nous accabler. » Les soldats de l'empereur pénétrèrent plus d'une fois dans les catacombes, interrompant les réunions et frappant sans pitié tous ceux qu'ils pouvaient saisir. Des inscriptions, dont quelques fragments nous sont parvenus, conservaient la mémoire de ces exécutions sanglantes. Peut-être retrouvera-t-on quelque jour cette chambre où furent enfermés et murés des malheureux qu'on avait surpris célébrant leur culte et qu'on laissa mourir de faim.

C'est ainsi que, dans cette nécropole immense et silencieuse, nous avons « une grande nuée de témoins qui nous entoure » (Hébreux 12, 1), les corps de « ceux qui avaient été égorgés pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils avaient rendu. » (Apocalypse 6, 9.) De la plupart, les noms sont effacés, oubliés sur la terre, mais le Seigneur les connaît tous, car « un livre de souvenir a été écrit devant lui pour ceux qui craignent l'Éternel, et pour ceux qui pensent à son nom. » (Malachie 4, 16) C'est ainsi qu'ils attendent le jour de la résurrection où, semés en corruption, ils ressusciteront en incorruptibilité; où, semés en déshonneur, ils ressusciteront en gloire; où, semés en faiblesse, ils ressusciteront en puissance. (1 Corinthiens 15, 42-43.)

Comme on le sait, c'est au début du IV^me siècle de notre ère, en 311, que les persécutions prirent fin, grâce à l'édit de tolérance promulgué par l'empereur Galérius. Dès lors les chrétiens purent pratiquer leur culte au grand jour, et il ne leur fut plus nécessaire d'enterrer leurs morts en secret. Cependant quelques-uns continuèrent pendant longtemps à les déposer dans les catacombes : ils aimaient à les sentir couchés auprès des martyrs. Puis, hélas ! la corruption se glissa bientôt dans la foi primitive si pure ; des superstitions grossières s'y introduisirent et l'on finit par visiter les catacombes dans le but d'y prier auprès des sépulcres de ceux qui étaient morts pour le Seigneur, comme si les prières offertes dans ce lieu devaient avoir une valeur particulière. Les inscriptions retrouvées de nos jours dénotent, avec une évidence indéniable, ce triste déclin.

Il ne saurait être question, dans les courtes limites de cet article, et étant donné le jeune âge de la plupart des lecteurs, d'entreprendre une étude même sommaire des inscriptions des catacombes. Contentons-nous d'en dégager, le mieux possible, les grands traits. On en a déposé un certain nombre au Musée du Vatican, sur un des murs d'un long corridor, tandis que le mur opposé est couvert d'inscriptions païennes.

« J'ai passé, » écrit un savant, « bien des journées entières dans ce sanctuaire de l'antiquité, où

se voient face à face les monuments profanes et les monuments religieux, comme aux jours où le paganisme et le christianisme déployaient tous leurs efforts pour triompher dans la lutte à outrance où ils se trouvaient engagés. N'était-ce même que pour le trésor d'impressions que nous ressentons à la lecture de cette immense collection d'épithaphes chrétiennes, fixées maintenant sur les murs du Vatican, cela suffirait à nous constituer un trésor inépuisable de jouissances — et, ajoutons-le, de bénédictions — pour notre vie entière. »

En effet, ces épithaphes sont en général beaucoup plus simples que celles qui figurent sur les pierres funéraires de nos cimetières. Souvent les parents du défunt gravaient eux-mêmes l'inscription : on le reconnaît sans peine aux entailles grossières, au style familier, à la langue qui n'a rien de classique, aux lourdes bévues orthographiques. En revanche, que de saveur toute naturelle dans ces épanchements de l'affection ! Un mot en dit plus long que de grandes phrases. Et — détail particulièrement important pour nous — la foi de ces premiers chrétiens s'affirme là avec une netteté frappante. « Les pierres même crient, » et, tout en nous disant que parmi ces anciens témoins du Seigneur, il n'y avait « pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles » (1 Corinthiens 1, 26), elles nous parlent de leur foi et de leur espérance.

Les inscriptions sont gravées sur des dalles de pierre ou de marbre. Dans les tombes on retrouve tantôt le squelette à peu près entier, tantôt simplement un petit amas de poussière rappelant le passage bien connu de Genèse 3, 19 : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

Si l'on compare les épitaphes chrétiennes et les épitaphes païennes, une différence essentielle s'impose à la simple lecture. Ce ne sont pas seulement les divergences extérieures dans le ton général, le style, les allusions; on constate aussi, et très nettement, un écart des plus marqués, un abîme, entre les sentiments qui remplissent le cœur des survivants. D'un côté c'est le désespoir ou l'indifférence, de l'autre la foi, l'espérance certaine, la consolation. Pour le païen, comme pour des milliers et des milliers de personnes aujourd'hui, la vie est le souverain bien. Perdre la vie, il n'y a pas de malheur plus grand qui puisse atteindre l'homme, et cette catastrophe le porte à maudire son Créateur ou bien à exhaler ses regrets sur un ton de profonde amertume. Pour le chrétien, au delà de la tombe, règne la paix, la joie, l'assurance; un vrai triomphe l'attend. On l'a dit avec raison : « Qu'on se tourne où que l'on veuille dans le cimetière chrétien des catacombes : partout on y trouvera paix et encore paix. »

Deux exemples appuieront cette assertion :

Epitaphe païenne

Moi, Procope, j'élève mes mains contre Dieu qui m'a ravi malgré mon innocence.

Epitaphe chrétienne (fragmentaire)

... qui a donné et qui a repris... Béni du Seigneur... A vécu... années... en paix.

Quel contraste entre ces deux textes! Dans l'un le murmure, la révolte contre Dieu, le blasphème, dans l'autre la voix de l'espérance. Comme une parole venant de la tombe, au milieu de sanglots entrecoupés, nous percevons, de la façon la plus distincte ces mots : « L'Eternel a donné, et l'Eternel a pris; que le nom de l'Eternel soit béni. » (Job 1, 21.)

Epitaphe païenne

Caius Julius Maximus, âgé d' onze ans et cinq mois. Sort impitoyable qui aimes la mort cruelle, pourquoi m'as-tu ravi si subitement Maximus qui, jadis, reposait heureusement sur mon sein? Cette pierre désigne l'emplacement de sa tombe. Voici sa mère.

Epitaphe chrétienne

Pétronia, femme d'un diacre, un modèle de modestie. Ci-gisent mes ossements. Cessez de pleurer, mon cher mari et mes chères filles, car on ne saurait pleurer celui qui vit dans le Seigneur.

La première inscription fait entendre la voix de l'amertume et du désespoir; la mère gémit sur

son enfant, « refusant d'être consolée au sujet de son fils, parce qu'il n'est pas. » (Jérémie 31, 15.) Dans l'épithaphe chrétienne, le mari et les filles sont consolés par l'assurance que « Pétronia vit dans le Seigneur » et ils peuvent se rappeler ce beau passage de 1 Thessaloniens 4, 13, 14 : « Or nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres *qui n'ont pas d'espérance*. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont *endormis par Jésus*. »

Transcrivons encore l'épithaphe d'un martyr, mis à mort sous l'empereur Antonin, aux environs de l'an 160 de notre ère. L'inscription est ornée du monogramme du Christ et d'une branche d'olivier; on y voit aussi figurer un vase contenant du feu, allusion possible au supplice infligé à ce témoin du Seigneur :

Alexandre est mort; « il n'est plus; » mais il vit au delà des astres et son corps repose dans cette tombe. Il termina sa vie sous l'empereur Antonin qui, prévoyant que les mérites d'Alexandre seraient fort appréciés, rendit le mal pour le bien. Car, comme Alexandre était à genoux et rendait culte au vrai Dieu, on l'emmena au supplice. O tristes temps, pendant lesquels même les cavernes ne constituent pas des asiles sûrs pour y prier Dieu

et lui rendre culte! Quelle existence pourrait être plus triste que celle-ci? Et cette mort? Même leurs parents et leurs amis n'osent pas enterrer les martyrs. Mais ils brillent au ciel. Il vit à peine celui qui vit dans le christianisme.

Cette épitaphe rappelle à la mémoire bien des passages connus de la parole de Dieu, ceux-ci entre autres : « Comme morts, et voici nous vivons. » (1 Corinthiens 6, 9.) « Notre Sauveur Jésus-Christ, qui a annulé la mort et a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Évangile. » (2 Timothée 1, 10.) Parmi les nombreux sujets d'instruction que l'on peut retirer de l'étude de ces inscriptions, celui-ci offre un intérêt tout particulier : ces premiers chrétiens connaissaient admirablement la parole de Dieu; ils s'en nourrissaient; elle imprégnait leur vie tout entière; elle remplissait leurs pensées si bien qu'on en retrouve l'influence non seulement dans leurs actes et leurs paroles, mais jusque dans ces témoignages, muets en apparence, mais qui parlent quand même — et avec quelle éloquence — sur la froide pierre de leurs tombeaux et dans les sombres galeries des catacombes. Chose curieuse, on ne trouve que très rarement des citations textuelles de la Parole; cela tient probablement au fait que la connaissance de la lecture étant assez exceptionnelle alors, on devait s'en remettre à sa mémoire pour se rappeler telle portion de l'Écriture. Dans ces conditions,

une citation textuelle offrait des difficultés sérieuses et, plutôt que de commettre des erreurs, on préférerait s'en abstenir. En outre, la Bible n'étant pas encore divisée en chapitres et en versets, on ne pouvait pas facilement indiquer la provenance du passage cité.

(A suivre.)



La brebis perdue.

(Luc 15, 1-7.)

Nous apprenons que les publicains et les pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'entendre. Ils étaient attirés par la grâce manifestée par le Sauveur; mais cela déplaisait fort aux chefs religieux des Juifs, aussi murmuraient-ils, disant : « Celui-ci reçoit les pécheurs, et mange avec eux. »

C'est en réponse à ces paroles que fut prononcée la parabole qui nous occupe. Vous l'avez entendue mainte fois, sans doute; mais avez-vous recueilli les enseignements qu'elle nous donne? Avez-vous vraiment répondu à la voix du bon Berger?

Nous pouvons diviser cette parabole en trois parties; chacune d'elle nous présente une condition particulière de la brebis du Seigneur : son

passé, son présent et son avenir. La première pourrait s'intituler :

la brebis perdue.

La parabole commence ainsi : « Quel est l'homme d'entre vous, qui, ayant cent brebis et en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf au désert, et ne s'en aille après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée? » Les pharisiens et les scribes trouvaient à redire au Seigneur de *recevoir* les pécheurs et de manger avec eux. En effet, c'est ce que nous apprend la parabole du fils prodigue; le père reçoit à bras ouverts le fils repentant et le fait asseoir à sa table; mais le Seigneur nous donne à connaître que, tout d'abord, il *cherche* les pécheurs. Car nous savons, par le témoignage de la parole de Dieu, qu'« il n'y a personne qui recherche Dieu. » (Romains 3, 11.) L'homme laissé à lui-même demeurerait indéfiniment dans l'état où le péché l'a plongé, dans les ténèbres et l'éloignement de Dieu. Nous pouvons admirer la perfection de la Parole dans l'image employée pour dépeindre cet état.

La brebis est le seul animal qui, une fois perdu, est incapable de retrouver le chemin de sa demeure. Le cheval et la vache reviennent à l'étable après une longue absence; le chien sait retrouver sa niche, le pigeon, le colombier où il a été élevé, et l'abeille sa ruche; mais la brebis est privée de

cet instinct. Si personne ne se met à sa recherche, elle ne reviendra jamais, et encore faut-il user de précautions particulières pour s'en approcher.

Dans sa jeunesse, un de mes amis faisait paître en automne le bétail de ses parents; avec les vaches se trouvait une petite brebis à laquelle on tenait beaucoup. Un jour donc que le troupeau était aux champs, il survint un violent orage qui le dispersa; peu après on parvint à le rassembler pour le conduire à l'étable; il ne manquait que la brebis qui s'était réfugiée dans la forêt voisine. La pauvre solitaire dut y passer la nuit, en dépit de toutes les tentatives faites pour la ramener. Le lendemain matin, de bonne heure, on se remit à sa poursuite; mais sans résultat, car la pauvre bête, affolée par la vue d'un être humain, s'enfuyait à toutes jambes; elle ne reconnaissait plus ses maîtres. Enfin quelqu'un donna ce bon conseil : « Prenez une brebis au village et amenez-la ici au moyen d'une corde; faites en sorte que celle qui est perdue la voie; dès qu'elle l'apercevra, elle ne tardera pas à accourir auprès de vous. » Cela arriva exactement comme on l'avait dit : la petite brebis confiante rejoignit sa compagne et fut emmenée à la maison. Cela ne vous dit-il rien, lecteur encore éloigné du bon Berger? Si vous ne cherchez pas le Seigneur, Lui vous cherche en ce moment encore. Quelle activité ne déploie-t-il pas à cet effet? Il y a une brebis perdue et, à cause d'elle, le

berger laisse les autres pour s'en occuper. De quelle valeur une seule âme n'est-elle pas pour Lui? Ne l'oublie pas, si tu es encore étranger au salut, cette brebis c'est précisément toi. Ne veux-tu pas réjouir le cœur du Sauveur en te laissant maintenant trouver par Lui? Il a quitté la gloire pour venir dans ce monde chercher et sauver ce qui était perdu. « Venez à moi, dit-il, et je vous donnerai du repos. » Il est le même dans sa grâce encore aujourd'hui; et sa parole est aussi actuelle en ce moment que lorsqu'elle sortit de sa bouche. As-tu répondu à son appel?

Un vénéré serviteur de Dieu l'a traduit ainsi :

*Partout je réclame
Ma brebis perdue,
Sa plainte entendue
Déchire mon âme,
Ma brebis, pourquoi
Ne réponds-tu pas?
Je t'ouvre mes bras
Viens à moi!*

*Souffrante, harassée,
Viens que je l'apaise,
Ta douleur me pèse,
O brebis lassée!
Ma brebis, pourquoi
Ne réponds-tu pas?
Je t'ouvre mes bras
Viens à moi!*

*Du fond de la plaine
 Ton salut s'approche;
 Accours,... nul reproche
 N'aigrira la peine;
 Cesse tes sanglots,
 Je t'ouvre mes bras;
 Viens, tu trouveras
 Le repos!*

Encore une fois : Ne répondras-tu pas à ce tendre et pressant appel? Ne reste pas davantage dans l'éloignement et malheureux. Repens-toi et crois au Seigneur Jésus pour être sauvé.

(A suivre.)

Une leçon.

*Paré de vie et de jeunesse,
 Le printemps sourit à nos yeux;
 Loin de nous la morne tristesse!
 Les cœurs sont maintenant joyeux.*

*Le chantre ailé prend sa revanche,
 Modulant son air le plus beau;
 Perché sur une frêle branche,
 Il célèbre le renouveau.*

*Dans le ciel pur son chant s'élance
 Pour louer le Dieu créateur;
 Il lui dit sa reconnaissance
 A sa façon, avec ardeur.*

*Et voici que la froide haleine
De l'aiglon a, de nouveau,
Sur la montagne et dans la plaine,
De l'hiver jeté le manteau.*

*Mais l'oiseau, rompant le silence,
Continue son refrain joyeux,
Qui nous charme par sa constance
Et ses accents mélodieux.*

*Avec une calme assurance,
Il redit sa douce chanson;
N'a-t-il pas encor l'espérance
De revoir la belle saison?*

*Ainsi, chrétien, dans la détresse
Sache aussi regarder ailleurs;
Car notre Dieu, dans sa tendresse,
Réserve aux siens des temps meilleurs.*



Réponses aux questions du mois d'avril.

1. — Matthieu 1, 23; 2, 6, 15, 18, 23; 3, 3; 4, 16.
Sept prophéties.

2. — 1^o Un ange parle à Joseph (chap. 1, 20);
2^o chap. 2, 13; 3^o v. 19; 4^o les anges servent le
Seigneur Jésus. (chap. 4, 11.)

3. — A Bethléem (chap. 2, 1); en Egypte (v. 13); à Nazareth (v. 23); au Jourdain (chap. 3, 13); dans le désert (chap. 4, 1); à Capernaüm (v. 12); par toute la Galilée. (v. 23.)

4. — Matthieu 3, 16-17.

5. — Le caractère des enfants du royaume (chap. 5, 3-10); leur influence. (v. 13-16.)

6. — Matthieu 5, 45.

Questions pour le mois de mai.

A lire Matthieu 6 à 10.

1. — A quoi reconnaît-on les hypocrites?

2. — A quoi reconnaît-on un bon arbre?

3. — Quel est l'homme qui douta de l'amour du Seigneur Jésus, tout en reconnaissant sa puissance pour guérir?

4. — Qui a été le premier croyant d'entre les nations?

5. — Quand le Seigneur Jésus se montre-t-il pour la première fois comme le Sauveur des pécheurs?

6. — Quelle sera la part de celui qui confesse le Seigneur Jésus devant les hommes?



Adieu ! Je vais à Jésus.

Si Dieu se complait dans l'exaucement des prières des parents chrétiens qui lui demandent la conversion de leurs enfants, il prend plaisir encore, et parfois d'une façon remarquable, à se servir de petits enfants pour conduire à la connaissance du Sauveur des membres de leur famille ou même des personnes de leur entourage.

Il y a quelques années, une enfant de sept à huit ans se mourait dans une mansarde misérable. Un sourire céleste animait ce doux visage; de sa main amaigrie elle étreignait une petite Bible.

Son père était assis près d'elle; autrefois ignorant et fanatique, maintenant chrétien humble et fidèle, grâce aux prières et aux instructions de cette petite messagère de Christ. La mère aussi était là, répétant à la petite mourante les paroles de foi, d'espérance et de consolation que celle-ci lui avait enseignées. — Mais où l'enfant avait-elle appris elle-même à connaître le Seigneur Jésus? A l'école du dimanche. Et comment y alla-t-elle? Un jour, c'était en hiver, ses parents n'ayant rien à lui donner à déjeuner, l'enfant se rendit dans une école, parce qu'elle avait entendu dire qu'on y distribuait du pain à tous les élèves. Heureuse et confiante enfant! De fait, il lui fut donné le pain du corps, mais, ce à quoi elle ne s'était pas attendue, le pain du ciel, qui donne la vie au monde.

Au moment où nous la trouvons, elle est tout près d'entrer au port; là, elle ne connaîtra plus ni la faim, ni la soif; Dieu essuiera toute larme de ses yeux et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées.

Enfants, écoutez l'Évangile et venez à Jésus. Pères et mères chrétiens, conduisez vos enfants à Jésus, et ne négligez rien pour cela. Je connais des enfants qui ne vont jamais à l'école du dimanche pour des raisons qui ne sont pas sérieuses : parce qu'ils n'ont pas d'habits, ou qu'ils sont trop éloignés, ou que la mère ne réussit pas à les

préparer pour l'heure de l'école, vu qu'il y a trop à faire à la maison le dimanche matin, d'autant plus que, ce jour-là, nul n'a hâte de se lever. Parents chrétiens, vous pensez qu'il est suffisant de prendre avec vous vos enfants au culte! Sans doute que leur place est là, mais à l'école du dimanche l'enseignement est plus à leur portée, et le Seigneur se plaît à les y bénir.

Un homme vivait dans une ville située au bord d'un beau lac. Il était employé au débarcadère des bateaux à vapeur. Querelleur, criard, gros, robuste, vigoureux, chacun le redoutait. Cet homme tomba gravement malade de l'hydropisie. Un chrétien, compagnon d'enfance du malade, eût fort désiré lui faire une visite. Mais comment rencontrer un tel homme? En demandant à le voir, ne l'exposerait-il peut-être pas à blasphémer le nom de Dieu? Enfin, voyant son chemin d'aller le voir, il s'y rendit. A son grand étonnement, le malade l'accueillit avec satisfaction; mais quel ne fut pas son ébahissement lorsque celui-ci lui dit :

« Tu peux me parler du Sauveur, je crois en Lui.

— Comment, toi, tu crois en Jésus?

— Certainement, par la grâce de Dieu.

— Dis-moi donc comment cela t'est arrivé.

— Dans mon enfance, j'ai suivi une école du dimanche. Rappelez-vous, mes enfants, nous dit un dimanche M^{me} X., si jamais vous êtes dans

la détresse et que la mort et la crainte du jugement qui vient après la mort vous épouvantent. rappelez-vous *que le sang de Jésus-Christ, le fils de Dieu, purifie de tout péché*, et que *le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu*. Ces paroles me frappèrent vivement. Pendant toute ma vie, elles sont demeurées en moi, comme une semence sous la motte de terre jusqu'à ce que la pluie et la chaleur la fassent germer. Les terreurs de la mort et du jugement m'ont atteint dans ma maladie, et les paroles de la fidèle monitrice de l'école du dimanche me revinrent, comme au jour où elles furent prononcées, et Dieu, dans sa merveilleuse et souveraine grâce, m'a conduit à Jésus, son fils bien-aimé, mon Sauveur. Aujourd'hui, en dépit de mes souffrances, qui sont grandes, je suis bienheureux, me reposant absolument sur le témoignage de Dieu : « le sang de Jésus-Christ, le fils de Dieu, purifie de *tout péché* » et « le Fils de l'homme est venu chercher et sauver *ce qui était perdu* » ; et encore : « C'est une chose certaine et digne de toute acception que le Christ Jésus est venu dans le monde *pour sauver les pécheurs*. »

Un homme riche avait un fils unique qui faisait sa joie. Un jour, tandis que cet enfant était à jouer à la rue, un char lui passa sur le corps; on le transporta à la maison moribond. Les parents étaient désespérés; ils suppliaient le docteur de

leur conserver leur enfant; mais lui, secouant la tête, répondit :

« Je n'y puis rien, il va mourir! »

L'enfant comprit :

« Je dois mourir? » murmura-t-il, tournant la tête vers son père; « père, prie pour moi!... Je vais mourir... je suis perdu!... Oh! ne me laissez pas mourir!... priez pour moi! »

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

CHAPITRE XXV (suite).

Le trône du Fils de l'homme.

(v. 31 à 41.) — Lorsque le Fils de l'homme sera venu pour délivrer le résidu juif des terribles persécutions mentionnés au chap. 24, il s'assiéra sur son trône pour juger les nations auxquelles l'Évangile du royaume a été proclamé. (Voir 24, 14.) Cet Évangile invitera les hommes à craindre Dieu et à lui donner gloire (Apocalypse 14, 6-7), en leur annonçant que le roi qu'il faut reconnaître est le Seigneur qui viendra du ciel, et non les souverains impies et puissants qui s'élèveront alors sur la terre grâce à la puissance de Satan.

« Or, quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, alors il s'assiéra sur le trône de sa gloire, et toutes les nations seront rassemblées devant lui. » C'est de ce fait probablement que parle Joël 3, 2 et 12. Outre les nations rassemblées devant lui, une autre classe de personnes se présente aussi, ceux que le Seigneur appelle « les petits, qui sont mes frères » (v. 40 et 45), à savoir les messagers qui ont annoncé l'Évangile du royaume aux nations qui n'auront pas entendu l'évangile de la grâce dans l'économie actuelle.

Le Fils de l'homme est comparé à un berger qui sépare les brebis d'avec les chèvres. Il met les brebis à sa droite et les chèvres à sa gauche. Il connaît ses brebis; elles ont pris ce caractère parce qu'elles ont écouté et reçu les messagers que le roi leur a envoyés. Elles se distinguent des chèvres en ce qu'elles ont accueilli ceux qui, au travers de beaucoup de privations, de douleurs et de persécutions, leur ont apporté l'Évangile du royaume, service que le Seigneur considère comme ayant été rendu à lui-même, comme il le dit aux douze, lorsqu'il les envoie annoncer ce même Évangile. (10, 40, 42.) « Celui qui vous reçoit, me reçoit; et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé... Et quiconque aura donné à boire, seulement une coupe d'eau froide à l'un de ces petits, en qualité de disciple, en vérité, je vous dis, il ne perdra

point sa récompense. » Le Seigneur tient compte de tout ce qui est fait à un des siens, en bien ou en mal, comme si c'était fait à lui-même. C'est pourquoi il dit à Saul, lorsqu'il l'arrêta sur le chemin de Damas : « Pourquoi *me* persécutes-tu ? » Saul ne savait pas qu'il persécutait le Seigneur dans la gloire, en persécutant ceux qui croyaient en lui. Il en est toujours de même aujourd'hui à cause de l'union qui existe entre Christ et les croyants, puisque chaque croyant est membre du corps de Christ. Nous devons donc porter à chacun d'eux la bienveillance, le respect, la considération, l'amour qui sont dus au Seigneur; car nous aussi, nous devons paraître devant lui, mais pas en même temps que les nations. Voir 2 Corinthiens 5, 9-10 : « C'est pourquoi aussi, que nous soyons présents ou que nous soyons absents, nous nous appliquons avec ardeur à lui être agréables; car il faut que nous soyons tous manifestés devant le tribunal du Christ, afin que chacun reçoive les choses accomplies dans le corps, selon ce qu'il aura fait, soit bien, soit mal. »

A ceux qui sont à sa droite, le roi dira : « Venez, les bénis de mon Père, héritez du royaume qui vous est préparé dès la fondation du monde, » bénédiction précieuse, faveur qui accorde la jouissance du royaume du Fils de l'homme; ils y trouveront un bonheur parfait sur cette terre, où régneront la justice et la paix après tant de souff-

frances. Mais ces privilèges font ressortir la supériorité de ceux que possèdent déjà, par la foi, les croyants d'aujourd'hui, faisant partie de l'Eglise, qui participera à ce beau règne comme épouse du Roi, et non comme sujette de ce royaume. Les croyants actuels non seulement sont bénis du Père, mais sont enfants de Dieu. Le Seigneur Jésus les a identifiés avec lui dans la position qu'il occupe actuellement comme homme ressuscité et glorifié, ainsi qu'il l'annonce aux disciples le jour de sa résurrection en Jean 20, 17. Actuellement nos bénédictions sont spirituelles et célestes en Christ, préparées *avant* la fondation du monde (Ephésiens 1, 3-4), tandis que le royaume qui sera la part du peuple béni sur la terre est préparé *dès* la fondation du monde, et il prendra fin lorsque les mille ans seront accomplis. (Apocalypse 20, 6-7.) Cependant tous les croyants qui participeront au règne de Christ sur la terre se trouveront aussi sur la nouvelle terre que nous attendons tous, et cela pour l'éternité, lorsque la terre et les cieux actuels auront passé. (2 Pierre 3, 13; Apocalypse 21, 1.)

Le Roi énumère à ceux qui sont à sa droite ce qu'ils ont fait pour lui : « Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger, et vous m'avez recueilli; j'étais nu, et vous m'avez vêtu; j'étais infirme, et vous m'avez visité; j'étais en

prison, et vous êtes venus auprès de moi. » Tout ceci fait comprendre par quelles circonstances pénibles ces envoyés du Seigneur auront à passer pour porter l'Évangile aux nations, dans un temps de ténèbres où tous seront ligués pour s'opposer au règne de Christ. Mais, du haut de sa demeure glorieuse, le Seigneur veillera sur eux et appréciera tout ce qui est fait à chacun de ceux qu'il appelle « ses frères » : et dans son jour les conséquences de la conduite de chacun seront manifestées : les justes entrent dans la bénédiction qui leur avait été annoncée.

Aucun des justes ne croit avoir rendu de tels services au Roi. Ils ne l'avaient pas fait en vue d'une récompense; ils n'avaient pas pensé à la portée de leurs actes envers les frères du Roi. Mais le Seigneur, dans sa bonté, tient compte de tout ce qui est fait pour lui, accompli souvent sans éclat devant le monde, dans l'obscurité, service méprisé par les hommes, mais apprécié par Dieu qui discerne les motifs qui font agir et sont le fruit de l'amour pour lui, sans que celui qui agit s'en rende compte. Au jour où tout sera manifesté, il montrera ce qui a eu de la valeur pour son cœur. Nos services qui auront eu le plus de valeur pour Christ seront, sans doute, ceux dont la valeur nous aura le moins préoccupés, mais qui auront été le fruit naturel de l'attachement à Christ, réalisé dans toute notre vie, dans les plus petits détails,

comme aussi par les soins prodigués aux enfants de Dieu dans les circonstances difficiles que tous ont à traverser ici-bas, en un mot : tout ce qui aura été fait pour son nom.

A ceux qui sont à sa gauche, le Roi dira : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges; car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire; j'étais étranger, et vous ne m'avez pas recueilli; nu, et vous ne m'avez pas vêtu; infirme et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » Eux non plus ne savent pas quand ils auraient eu l'occasion de faire toutes ces choses au Roi. Cette occasion, ils l'ont perdue pour toujours; en méprisant les envoyés du Roi, ils l'ont méprisé lui-même.

Aujourd'hui, comme alors, il n'y a rien d'attrayant pour le cœur naturel dans la présentation de l'Évangile. Le monde et ses avantages présents font mettre de côté la bonne nouvelle du salut et ceux qui l'annoncent. Mais le jour du Seigneur s'approche où tout sera manifesté dans la lumière, et alors, nombreux seront ceux qui voudraient avoir agi autrement; car, dans ce jour-là, que donneront les plaisirs et les avantages mondains? Quelle sera la valeur des raisonnements de l'esprit humain qui auront paru plus sages que la parole de Dieu? Il sera trop tard pour revenir en arrière; le temps sera passé; on aura beau

n'être plus incrédule, constater que toute sa sagesse était folie : le repentir est inutile au jour du jugement. Pour tous, comme pour ceux qui seront à la gauche du roi, il sera dit : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, dans le feu éternel qui est préparé pour le diable et ses anges. Toute protestation sera inutile; il fallait profiter de l'occasion en son temps; elle avait été fournie par la prédication de l'Évangile. Que ce soit l'évangile de la grâce, comme aujourd'hui, ou l'évangile du royaume, comme alors, il faut le recevoir lorsqu'il est présenté. « Aujourd'hui, si vous entendez ma voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » (Hébreux 3, 7.) Cette scène de jugement se termine par ces mots : « Et ceux-ci s'en iront, dans les tourments éternels, et les justes, dans la vie éternelle. » Déclaration solennelle pour les condamnés, et réponse simple et claire à ceux qui nient les peines éternelles, tout en admettant qu'il y a un bonheur éternel pour ceux qui croient; car si l'expression « éternelle » s'applique à la vie, elle s'applique nécessairement aussi aux peines. Nier l'une, c'est nier l'autre!

Remarquez aussi, cher lecteur, combien la bonté de Dieu est grande et merveilleuse. Dieu a préparé pour l'homme un royaume de gloire et de félicité sur cette terre, malgré la connaissance qu'il avait de son état de péché et de révolte contre lui, comme il avait préparé une éternité de bonheur

pour tout croyant, tandis qu'il n'a réservé aucun lieu de malheur pour l'homme. Le feu éternel a été destiné au diable et à ses anges. Ceux qui écoutent la voix du Seigneur, qui offre le salut, vont avec lui dans la gloire éternelle; mais ceux qui écoutent la voix de Satan iront avec lui dans les tourments éternels. Qui pourra accuser Dieu d'être la cause de son malheur, comme, hélas! nous l'entendons souvent dire à des hommes insensés? Tous, nous avons mérité le malheur éternel par nos péchés. Mais Dieu a préparé un lieu de bonheur dans la gloire de sa présence, et il fait connaître à tous les hommes qu'ils peuvent y avoir accès par la foi. De son côté, le diable, meurtrier et père du mensonge, trompe les âmes en les détournant de Dieu et de sa Parole, en vue de les plonger dans le malheur éternel, de sorte que chacun sera dans l'éternité avec celui qu'il aura écouté. Où serez-vous, lecteur?

En terminant ce sujet, remarquons que cette séance de jugement n'est nullement celle du jugement dernier, comme on l'enseigne assez fréquemment. Celui-ci est décrit dans le chapitre 20 de l'Apocalypse, v. 11-15. Il a lieu lorsque le ciel et la terre se sont enfuis; c'est le jugement des morts. Celui que nous voyons dans notre chapitre est un jugement des vivants¹. Devant le grand

¹ Il y a aussi un jugement guerrier qui fait partie du jugement des vivants. (Apocalypse 19, 11-21).

trône blanc ne comparaissent que ceux qui sont morts dans leur état de péché; ils ont été ressuscités pour paraître devant Dieu et être jugés selon leurs œuvres. Aucun de ceux dont les noms sont écrits dans le livre de vie ne paraît là, car tous ceux qui sont morts en Christ ont été ressuscités avant le règne de mille ans, tandis que la séance de jugement, où les nations sont rassemblées devant le Fils de l'homme, a lieu avant le règne, et seulement pour les nations qui seront alors sur la terre, dans le but d'en ôter de la terre ceux qui n'ont aucun droit à jouir du règne de Christ, puisqu'ils ont refusé de recevoir le message qui leur en offrait l'entrée. (A suivre.)



Réponses aux questions bibliques du mois de mai.

1. — Parce qu'il ne connaissait pas le caractère de son maître.
2. — En connaissant Jésus.
3. — En faisant toutes choses pour lui.

QUESTIONS

1. — Qui sont les frères du Roi?
2. — Qui représentent : a) les brebis, b) les chèvres?
3. — Pour qui Dieu a-t-il préparé un lieu de bonheur?
4. — Pour qui est préparé le feu éternel?

AU MILIEU DES LIONS

*(Suite.)**Chapitre XV**Une visiteuse dans la prison*

La prison dans laquelle M. Judson était enfermé ressemblait quelque peu à un hangar. Ses murs et son toit étaient en planches à peine équarries et grossièrement liées entre elles. Il n'y avait pas de fenêtre; ni air, ni lumière ne pouvaient pénétrer dans ce réduit excepté par les fentes de la toiture. Les prisonniers, chargés de lourdes chaînes, étaient entassés si près les uns des autres que tout mouvement leur était impossible. Ils ne recevaient de la nourriture qu'à intervalles très irréguliers, de manière que beaucoup d'entre eux moururent, emportés soit par la faim, soit par la terrible fièvre de la prison; et cependant celle-ci paraissait toujours remplie. On avait choisi pour geôliers des hommes dénués de toute compassion et qui, par leurs mauvais traitements, ajoutaient encore aux tortures endurées par les infortunés captifs. Ces geôliers, que l'on appelait « les enfants de la prison », s'étaient presque tous rendus coupables de quelque crime abominable; ils for-

maient la classe la plus dégradée de la société et leurs concitoyens les regardaient avec dégoût et mépris.

Aucun rayon de soleil ne venait illuminer l'asile de souffrance que je viens d'essayer de vous décrire, et cependant quelqu'un ne craignait pas de visiter cette horrible prison et d'y introduire un peu d'espérance et de consolation.

Depuis quelque temps M^{me} Judson avait adopté le costume des femmes birmanes. La jaquette de soie rouge ou jaune, la longue jupe aux lignes onduoyantes et gracieuses seyaient fort bien à sa taille élancée. Elle se rendait à la prison chaque fois qu'elle en recevait l'autorisation et son mari n'était pas le seul auquel elle apportât de la nourriture ou de l'eau fraîche.

Un jour le gouverneur, auquel elle avait envoyé de l'argent, la fit chercher. Il semblait furieux et l'interpella d'un ton irrité :

« Qu'avez-vous donc fait? Pourquoi avoir dit à l'officier du roi que vous m'aviez payé pour ménager votre mari? »

M^{me} Judson répondit :

« Je regrette vivement de vous avoir causé du déplaisir. Mais l'officier m'a demandé si je vous avais donné quelque chose; que pouvais-je répondre? »

— Répondre? mais naturellement vous deviez tout nier.

— Cela aurait été un mensonge et je ne puis mentir. La religion chrétienne est différente de la vôtre. Le Dieu des chrétiens est saint et ses enfants doivent toujours s'en tenir à la vérité. »

Le gouverneur, toujours furieux, continua :

« J'aurais pu adoucir le sort de votre mari; j'aurais même pu faire enlever ses chaînes, mais maintenant j'ai grande envie de le renvoyer, lui et ses amis, dans la prison intérieure. »

Les yeux de M^{mo} Judson se remplirent de larmes, mais sa confiance en Dieu la soutint.

« Si vous aviez été à mes côtés, prêt à me transpercer d'un poignard, lorsque l'officier m'a interrogée, je n'aurais pu répondre comme vous le désirez.

— Elle a raison, mille fois raison! » interrompit alors la femme du gouverneur qui assistait à l'entrevue. « Je l'aime parce qu'elle est honnête. Il doit y avoir quelque chose dans cette religion de Jésus, si elle donne un tel courage à ceux qui la pratiquent. Ne te fâche pas ainsi contre cette femme. »

Et dès ce moment-là, M^{mo} Judson compta une fidèle amie de plus.

Cependant la courageuse femme ne pouvait pénétrer en tout temps dans la prison. Quelquefois elle devait attendre pendant de longues heures, debout dans la cour, exposée aux rayons brûlants du soleil tropical, dans l'espoir de voir son mari

pour deux ou trois minutes seulement. Enfin elle fut terrassée par la fièvre et dut garder le lit; elle essaya alors d'envoyer un billet à M. Judson par l'entremise d'un fidèle serviteur. Mais sa tentative fut découverte et le messenger fut roué de coups.

Un cadeau comprenant une pièce de drap écarlate et un couteau de poche décida le geôlier en chef à accorder à M. et M^{me} Judson le privilège d'une entrevue dans la cour de la prison. À voix basse les deux époux s'entretenaient du sort de leur plus précieux trésor — le manuscrit du Nouveau Testament en langue indigène — qui avait coûté tant de travail à M. Judson. Sa femme avait réussi à enterrer le document dans son jardin avant que la maison n'eût été saccagée. Tout avait bien été jusqu'alors, mais la saison des pluies approchait; l'humidité endommagerait le livre s'il restait dans la terre; où trouver cependant une cachette sûre?

M^{me} Judson décida de coudre le manuscrit dans un oreiller d'aspect si dur et si peu avenant que même les geôliers ne l'envieraient pas et d'apporter cet oreiller à son mari. Ce stratagème réussit et quelques années après le missionnaire disait à un ami :

« Depuis si longtemps j'étais chargé de chaînes et contraint à coucher sur la terre nue, qu'un oreiller, pour dur qu'il fût, était le bienvenu!

De nouveau M^{me} Judson fut alitée et lorsque,

trois semaines plus tard, elle se présenta à la porte de la prison, elle portait dans ses bras un tout petit bébé, pâle et souffreteux. Maria, c'était son nom, était le troisième enfant de M. et M^{me} Judson. Ses deux petits frères étaient auprès du Seigneur et la vue de sa fillette, née pendant l'emprisonnement de son père, devait causer autant de peine que de joie au cœur aimant du missionnaire.

Sept longs mois s'étaient écoulés, lorsqu'une nuit une troupe de soldats entrèrent brutalement dans la prison, chargèrent les captifs de nouvelles chaînes et les jetèrent dans le cachot intérieur. On venait d'apprendre à Ava que les troupes anglaises avaient battu celles de l'empereur et tous les prisonniers blancs devaient être mis à mort le lendemain.

La première pensée de M. Judson fut :

« Puis-je partir ainsi? sans prendre congé de ma femme, sans donner un dernier baiser à ma fille? »

Mais bientôt une paix ineffable envahit son âme. Il réalisa que lui et celles qui lui étaient chères reposaient entre les bras d'un tendre Père et il put dire :

« Tout est bien; quelques heures d'angoisse seront épargnées à ma femme puisqu'elle n'apprendra ma condamnation que lorsque je serai pour toujours auprès du Seigneur. »

Et il serra tout près de lui le précieux oreiller

qu'il n'avait pas lâché un instant, suppliant Dieu que la bonne nouvelle qui s'y trouvait cachée fût un jour connue par toute la Birmanie.

Le silence de la mort planait sur la terrible prison, un silence que troublait seule la voix de M. Judson priant non point pour lui-même, mais pour ses bien-aimés.

Cependant la sentence de mort ne fut pas exécutée. Le Maître avait besoin de son serviteur et de longues années de travail devaient encore lui être accordées pour la gloire de Dieu et le salut d'un grand nombre de pauvres pécheurs.

(*A suivre.*)

La brebis perdue.

(*Luc 15, 1-7.*)

(*Suite.*)

Mais peut-être mon jeune lecteur n'est plus dans cet état. Il a répondu à l'appel du Sauveur; il est maintenant près de Lui, comme la brebis,

sur les épaules du berger.

Le triste et humiliant passé du croyant a pris fin pour toujours; une ère nouvelle a commencé pour lui. Il est en parfaite sécurité dans les bras de Jésus. Quelle place heureuse que celle-là! Jeune chrétien, puisses-tu l'apprécier toujours davantage et jouir des bénédictions qui s'y trouvent. Je

demandais une fois à un jeune garçon, maintenant converti, si la brebis sur les épaules du berger avait à craindre encore d'être dévorée par le loup : « Oh! non, » répondit-il, « il faudrait que le loup mangeât d'abord le berger. » En effet, la vie du croyant n'est-elle pas indissolublement liée à celle de Christ, son Sauveur?

Non seulement il est en parfaite *sécurité*, mais encore il se trouve dans une *intimité* particulière avec Lui, de manière à jouir de ses communications secrètes. Voyez l'apôtre Jean au souper de la dernière Pâque, la tête penchée sur le sein de la Jésus; c'est à lui que Pierre fait signe afin qu'il demande quel est celui dont le Seigneur parle. Telle est la brebis sur les épaules du berger. Là se trouve *le repos*, repos de la conscience et repos du cœur, pour le racheté, et là aussi est le siège de la *force* pour lui, et de toute bénédiction pendant son pèlerinage ici-bas.

Jeune croyant, tu as le désert de ce monde à traverser, des dangers et des pièges divers s'y trouvent, de même que l'ennemi de nos âmes. Tu as besoin de grâce, de force, de direction, en un mot de tout, car tu n'as absolument rien sur quoi tu puisses compter; mais en Jésus se trouve complètement ce dont tu as besoin. Reste auprès de Lui, là où il t'a placé, en réalisant jour après jour ce qu'il est pour nous dans son tendre amour. Quel bonheur pour le Sauveur de tenir sa brebis

sur ses épaules! La parabole parle non de la joie de la brebis retrouvée, mais de la joie du berger lui-même qui a trouvé l'objet de ses incessantes recherches. Et cette joie, il veut la partager avec toi, jeune croyant, pendant tout le cours de ton pèlerinage ici-bas. Et quel bienheureux avenir n'as-tu pas en perspective! Si le berger introduit sa brebis

dans la maison,

le croyant sera introduit par son Sauveur dans la maison du Père pour l'éternité, afin que, là où il est, nous soyons aussi. La brebis retrouvée ne rentre pas dans le bercail, où elle était auparavant: mais le berger la dépose tout joyeux dans la maison. Le pécheur sauvé, amené à Dieu, n'est pas seulement une créature rachetée, mais un enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ; et s'il a perdu la terre par sa désobéissance, le ciel lui a été ouvert et c'est là que sera sa demeure pour toujours. Quelle joie pour le racheté que de se trouver là! Quelle joie surtout pour le cœur de Christ de voir le fruit du travail de son âme : la bienheureuse phalange des rachetés! Le ciel tout entier s'en réjouira. Le berger dit à ses amis et ses voisins :

« Réjouissez-vous avec moi, car j'ai trouvé ma brebis perdue. » Ainsi il y aura de la joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, plus que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas

besoin de repentance. Jeune lecteur, le Seigneur veuille que ce soit à ton sujet!

Je me trouvais un jour dans une maison de campagne habitée par deux personnes, le frère et la sœur. Le frère était malade depuis quelques jours, mais pas gravement, semblait-il. Avant de prendre congé de lui, je lus la parabole dont nous venons de nous occuper, j'ajoutai quelques réflexions à ce sujet et laissai sur la conscience des deux auditeurs cette importante question : « *Où êtes-vous? — sur les épaules du bon Berger ou encore dans l'éloignement de lui?* »

C'était pour le frère malade, plus que temps d'y donner réponse, car le lendemain, à notre grande surprise, il avait quitté cette vie.

Et maintenant, jeune lecteur, permets-moi de te la poser cette même et si importante question : « *Où es-tu?* » Ne te donne aucun repos : cela presse. Puisses-tu dire en vérité :

« Sur les épaules du bon Berger, en chemin pour la maison du Père! »

Le récit de l'étranger.

(suite)

Alors notre jeune ami lui envoya, par la poste, des publications destinées à l'éclairer; mais toutes, elles furent refusées. Pendant quelque temps, il perdit l'espoir de pouvoir jamais lui être en béné-

diction pour l'amener à la connaissance de la vérité. Mais peu après, un traité de quelques pages qui expliquait brièvement, mais très clairement, les vérités fondamentales du salut lui tomba sous la main et il l'adressa encore à celui auquel il s'intéressait si fort. Lorsque le facteur l'apporta, le boulanger était absent; sa femme le reçut et se mit aussitôt à le lire dans la chambre contiguë au magasin. Un client étant entré, elle laissa le livre ouvert. Sur ces entrefaites, le mari revint, et, fatigué de sa course, il s'assit près de la table. Depuis un certain temps, il s'était opéré un changement chez lui; les paroles de son cousin lui revenaient continuellement à l'esprit, et il se demandait si peut-être il avait raison. « Que faire, » se disait-il, « si je me trouvais sur le chemin de la perdition? »

Pendant qu'il réfléchissait à cela, ses yeux remarquèrent la brochure. Il la prit et la lut jusqu'au bout. Le soir, sa femme fut surprise de ne pas le voir prendre le chemin de l'« Aigle noir »; et il restait muet. Lui ayant demandé s'il était indisposé, elle eut pour toute réponse : « Non! »

Au milieu de la nuit, le mari se leva et se mit à arpenter la chambre. Réveillée par le bruit, sa femme anxieuse lui demanda ce que cela signifiait.

« Je ne peux dormir, » répondit-il. « Lève-toi et parle-moi, je t'en prie.

— Mais, mon cher, de quoi parler? » demanda

sa compagne avec une inquiétude croissante, croyant son mari gravement malade et délirant.

« Raconte-moi ce que tu sais de Jésus, » répondit-il d'une voix trahissant l'émotion; « je suis malheureux, un pauvre homme! Dis-moi quelles étaient les dernières paroles de mon cousin lorsqu'il nous enseignait le chemin du salut. »

La bonne femme fut bien embarrassée; car jamais son mari n'avait tenu de tels propos. Se remémorant quelque peu les conversations, elle raconta de son mieux ce qu'elle savait; et le mari était tout oreilles pour écouter. Tout à coup, il s'écria, avec l'accent de la plus profonde conviction : « C'est cela!... c'est la vérité!... quel misérable je suis!... j'étais vraiment un insensé! »

Il demanda à sa femme de s'agenouiller avec lui pour prier. Celle-ci le fit immédiatement et, en paroles incohérentes, il implora la grâce et la miséricorde de Dieu envers lui. C'était la première fois de sa vie qu'il priait.

Dès lors, un certain temps s'écoula. Le cousin était en pleine activité comme prédicateur de l'Évangile, et le moment de sa visite annuelle approchait. Que fera-t-il? Retournera-t-il chez son parent, comme auparavant? Il en était à se le demander, lorsqu'il s'y décida enfin.

« Sois le bienvenu, cher cousin, » lui dit le boulanger; « nous t'avons attendu et espérons que ta visite sera de longue durée. »

Sa femme lui fit le même accueil, et le jeune homme ne savait qu'en penser. Après s'être informé des circonstances de la famille, le prédicateur en vint bientôt à l'ancien sujet qui avait alors provoqué tant d'animosité. Il ne tarda pas à s'apercevoir du changement que Dieu avait opéré dans les cœurs. Sur tous les points ils étaient maintenant d'accord. Se levant d'un bond, il s'écria :

« Est-ce possible! Le salut est-il donc venu à cette maison? »

— Oui, Dieu soit béni! » répondit le boulanger; « j'ai trouvé Jésus, je suis sauvé pour toujours. J'étais aveugle, complètement aveugle! Mais Dieu, dans sa merveilleuse grâce, m'a ouvert les yeux! Ma femme aussi est heureuse dans le Seigneur. »

Tous deux rayonnaient de bonheur. Le mari raconta comment Dieu lui avait parlé et béni aussi la brochure qui lui fut adressée en l'amenant à trouver la paix dont son âme avait besoin.

Ici l'étranger interrompit un instant son récit, puis il me dit : « Quel effet pensez-vous que fit cette conversion sur les gens du village? Notre Seigneur Jésus-Christ a dit à ses disciples : « Je ne suis pas venu mettre la paix sur la terre, mais l'épée. » (Matthieu 10, 34.) La vérité de ces paroles fut démontrée à cette occasion. Mais, par la grâce de Dieu, le boulanger rendit un témoignage

clair et puissant dans son entourage. Deux camps ne tardèrent pas à se former; c'était comme si une épée eût partagé la foule. Il y avait déjà quelques croyants dans le village. Lorsque ceux-ci furent témoins de la conversion remarquable du boulanger, ils se joignirent à lui; et d'autres encore suivirent leur exemple. En voyant cela, la plupart des habitants branlaient la tête et se retirèrent de celui qui jusqu'ici avait été si estimé; ils devinrent même ses ennemis déclarés. Au nombre de ces derniers était le propriétaire de « l'Aigle noir. » Il n'y avait rien là de bien surprenant, car il venait non seulement de perdre un client, mais il s'apercevait encore avec chagrin que son auberge se vidait insensiblement.

Le boulanger commença à tenir chez lui une école du dimanche, et le soir une réunion d'étude biblique. De temps à autres son cousin venait tenir des réunions d'évangélisation; alors l'auberge de « l'Aigle noir » était à peu près déserte.

(A suivre.)



Le Poirier.

*Paré de sa blanche couronne,
Le poirier récréé nos yeux :
C'est le doux gage que l'automne
Mûrira ses fruits précieux.*

*Mais il se pourrait qu'un orage,
Aux jours torrides de l'été,
Que la grêle d'un noir nuage,
Détruisît soudain sa beauté.*

*Ah! que deviendrait la promesse
Qui vient d'égayer notre cœur?
— En un instant, plus de richesse,
Et, parlant, encor la douleur!*

*Ainsi des choses de la terre :
Leur beauté ne dure qu'un jour;
Heureux celui qui près du Père
Jouit du Fils de son amour!*

*L'orage gronde sur sa tête
Et dans son ciel brille l'éclair;
Mais dans le calme ou la tempête
Son Sauveur le tient à couvert.*

*Jeune ami placé sous sa garde,
Marche sans cesse par la foi;
A chaque instant, à Lui regarde;
Car ses yeux sont toujours sur toi.*

*Porte du fruit toute ta vie,
Vivant de Lui durant son cours,
En attendant qu'il te convie
Dans sa demeure pour toujours!*



Réponses aux questions du mois de mai.

1. — Ils cherchent à se faire remarquer : 1^o quand ils font l'aumône (chap. 6, 3); 2^o quand ils prient (v. 5); 3^o quand ils jeûnent. (v. 16.)
2. — A ses fruits. (7, 17.)
3. — Le lépreux. (8, 2-3.)
4. — Le centurion romain. (8, 13.)
5. — Quand il parle au paralytique. (9, 1-3.)
6. — Le Seigneur le confessera devant son Père. (10, 32.)

Questions pour le mois de juin.

A lire Matthieu 9-14.

1. — Quels miracles de guérison relevez-vous dans votre lecture?
2. — Combien de fois nous y est-il parlé de Jean-Baptiste? Pourquoi ne venait-il pas lui-même auprès de Jésus?
3. — Combien d'allusions Jésus y fait-il à des épisodes connus de l'Ancien Testament?
4. — En quelles occasions voyons-nous les pharisiens ou les scribes s'opposer à Jésus?
5. — Où furent prononcées les sept paraboles du chapitre 13 et à qui étaient-elles adressées?
6. — Dans ces chapitres est rapporté le seul miracle dont nous ayons le récit dans les quatre évangiles. Duquel s'agit-il?



AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XVI

Dans la cage du fauve captif.

Un jour, un étrange captif fut introduit dans la cour de la prison. Un favori de l'empereur avait encouru la disgrâce de son royal maître et se voyait condamné à une mort lente et cruelle.

« De qui s'agit-il donc? » demandez-vous.

Vous ne devinez pas? Ecoutez bien et je vous expliquerai l'histoire depuis le commencement. Quelques mois avant l'emprisonnement de M.

Judson, l'empereur avait reçu de ses sujets du Bengale, un superbe jeune lion qui devint bientôt le favori, non seulement du souverain, mais encore de tous ses courtisans. Bien que l'animal fut de très grande taille et d'une force peu commune, même pour un fauve, il venait lécher la main de l'empereur et se couchait à ses pieds comme un chien.

Vous savez peut-être, mes jeunes amis, que l'étendard de la Grande-Bretagne porte un lion, avec d'autres attributs encore.

Vous vous souvenez aussi qu'une guerre avait éclaté entre la Birmanie et l'Angleterre et que les troupes anglaises avaient déjà remporté plusieurs victoires. On assurait même qu'elles menaçaient Ava. Comme tous les païens, les Birmans étaient fort superstitieux. Ils croyaient à la magie et aux sortilèges. On commença à dire tout bas parmi les courtisans que peut-être le lion de l'empereur favorisait les envahisseurs; sa mort pourrait sauver le pays.

Aussi un matin le favori royal, enfermé dans une forte cage de fer, fut envoyé dans la prison des condamnés à mort; défense fut faite de lui donner aucune nourriture. Il devait périr de faim et de soif. Mais parfois une femme, touchée par la vue des souffrances de la pauvre bête s'approchait assez de la cage pour y jeter un morceau de viande, ou un des gardiens se laissait attendrir

jusqu'à lancer un seau d'eau fraîche sur la tête du prisonnier.

Enfin, un jour les tortures du monarque captif prirent fin. Il fut trouvé mort dans sa cage, et le corps fut enterré dans la cour de la prison.

Pendant ce temps, M. Judson était terrassé par une nouvelle crise de fièvre; il se trouvait si étroitement enchaîné qu'il ne pouvait ni se tourner, ni même bouger sans souffrir cruellement. Quel bienfait ce serait, pensait-il, si ses geôliers lui accordaient la permission d'être transféré dans la cage vide du lion. Il pourrait s'y étendre tout de son long et y respirer un air relativement pur. Tout d'abord sa requête fut repoussée, mais après quelque temps les prières de Mme Judson fléchirent le gouverneur. Le missionnaire fut transporté dans la cage et, comme les épais barreaux de celle-ci présentaient toutes les garanties de sécurité, ses chaînes lui furent enlevées. Dès ce moment, Judson se sentit renaître à la vie. Son sort, du reste, semblait s'améliorer, car sa femme reçut l'autorisation de venir le voir chaque jour.

Un matin que M^{me} Judson était assise près de la cage, faisant la lecture à son mari, un message lui fut apporté de la part du gouverneur.

« Vous devez vous rendre tout de suite au palais, » disait l'envoyé, « le gouverneur a une communication de la plus haute importance à vous faire. »

M^{me} Judson se rendit en hâte au palais; le gouverneur la fit attendre assez longtemps, puis finit par lui dire qu'il l'avait appelée afin qu'elle lui remontât sa montre! La pauvre femme comprit alors qu'on avait simplement cherché à l'éloigner de la prison sous un prétexte quelconque.

Comme elle sortait du palais, un des serviteurs lui glissa à l'oreille que tous les prisonniers avaient été emmenés, il ne savait où M^{me} Judson se précipita vers la prison, pour trouver que la nouvelle n'était que trop vraie.

Personne ne pouvait ni ne voulait lui dire ce qui s'était passé. Elle retourna auprès du gouverneur.

« Je savais ce matin, » lui dit-il, « que les prisonniers devaient être emmenés, mais je ne voulais pas que vous l'appriessiez. Je n'en sais pas beaucoup plus long que vous maintenant. Toutefois, j'enverrai quelqu'un aux informations. Quant à vous, vous ne pouvez plus rien faire pour votre mari. Reposez-vous! »

Dans l'après-midi, M^{me} Judson apprit que les Européens avaient été transférés à quelques kilomètres de la ville, en remontant le fleuve. Elle voulut les rejoindre immédiatement, mais le gouverneur ne lui permit pas de partir seule; il promit, une fois la nuit venue, de la faire accompagner par un serviteur de confiance. Elle consentit à attendre et se rendit chez elle pour y prendre quelques effets. En route, elle rencontra un ou

deux chrétiens indigènes qui lui remirent, ô joie! l'oreiller qui contenait le manuscrit du Nouveau Testament. Les geôliers l'avaient enlevé à M. Judson, mais ensuite avaient consenti à s'en défaire en échange d'autres objets qu'ils considéraient comme infiniment plus précieux.

Quelle consolation pour la pauvre femme de rentrer en possession de ce qui ne semblait qu'une loque d'indienne souillée et déchirée! Sa foi triomphait une fois de plus. L'Évangile deviendrait encore la lumière de la Birmanie!

Et qu'en était-il des prisonniers? Attachés deux à deux, chargés de chaînes, ils avaient été traînés par des chemins pierreux ou dans des sables brûlants sous l'ardent soleil de midi. Leurs pieds nus saignaient. M. Judson, encore affaibli par la maladie, se soutenait à peine. Mais il fallait marcher, marcher toujours sans un arrêt, sans une seconde de répit.

Le soir arriva enfin. Les malheureux furent parqués dans un hangar où on ne leur donna ni nourriture, ni boisson. Une femme cependant leur apporta un peu de fruit.

Le lendemain on leur distribua un plat de riz, puis des chars les transportèrent dans la prison délabrée d'un village voisin. Ils y étaient depuis deux heures à peine, lorsqu'arriva M^{me} Judson, portant son bébé. Elle était très pâle et paraissait à bout de forces.

« Pourquoi m'avoir suivi? » demanda son mari.
« Tu ne peux vivre ici; ce n'est pas un endroit pour toi. »

Mais rien ne pouvait décourager cette épouse héroïque. Elle supplia le geôlier de lui permettre d'élever une petite hutte de branchages dans la cour de la prison, comme elle l'avait fait à Ava. Il refusa. Alors, elle se réfugia dans une cabane voisine, bâtie au bord d'un marais. Le geôlier lui donna un peu d'eau, et, se couchant sur la terre humide, elle s'endormit de fatigue.

Deux jours plus tard, elle tombait malade de la petite vérole. Sa pauvre petite fille serait morte faute de soins, si M. Judson, encore chargé de chaînes, n'avait obtenu la permission de porter l'enfant chaque jour au village voisin, où une femme indigène, prise de pitié pour le chétif et pâle bébé, consentit à le nourrir avec son propre poupon.

Cependant, une fois de plus, Dieu intervint dans sa fidèle bonté, en faveur de ses serviteurs si durement éprouvés. Contre toute attente, M^{me} Judson se remit et, au bout de six mois, l'empereur, ayant besoin d'un interprète, se souvint de M. Judson et le fit mander à Ava.

M^{me} Judson y suivit son mari et enfin, après dix-neuf longs mois de captivité, l'ordre fut donné de remettre le missionnaire en liberté.

(A suivre.)

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite).

CHAPITRE XXVI

(v. 1-2.) — « Et il arriva, lorsque Jésus eut achevé tous ces discours, qu'il dit à ses disciples : Vous savez que la Pâque est dans deux jours, et le Fils de l'homme est livré pour être crucifié. »

Les discours du Seigneur en public sont terminés; il avait « annoncé la justice dans la grande congrégation, — la congrégation d'Israël — il n'avait point retenu ses lèvres. » (Psaume 40, 9-10.) Il avait accompli son travail d'une manière parfaite et, s'il n'avait pas dit, comme le serviteur hébreu qui lui servait de type (Exode 21, 5) : « J'aime mon maître, ma femme et mes enfants; je ne veux pas sortir libre, » il aurait pu monter au ciel sans passer par la mort; car le péché, dont la mort est le salaire, ne s'était pas trouvé en lui. Il pouvait se présenter devant Dieu tel qu'il était, dans une perfection absolue. Mais Jésus voulait glorifier Dieu dans sa mort, afin de sauver son épouse et les croyants de tous les âges, aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de la volonté du Père, qui voulait sauver le pécheur au moyen

des souffrances expiatoires de son Fils unique. Un avec Dieu dans ses conseils et dans son amour, il s'offre maintenant comme victime pour que ces conseils de grâce puissent avoir leur accomplissement. Il va se livrer, pour être crucifié, entre les mains d'hommes sans cœur et sans conscience, comme un agneau que l'on mène à la boucherie sans qu'il ouvre la bouche. (Esaïe 53, 7.)

Jésus annonce à ses disciples, avec un calme digne de lui, ce qui va avoir lieu, car, s'il était la victime volontaire, il avait la divine connaissance de toutes choses.

Premier conseil chez Caïphe.

(v. 3-5.) — Les sacrificateurs et les anciens du peuple, réunis chez Caïphe, le souverain sacrificateur, tinrent conseil pour se saisir de Jésus, par ruse, pour le faire mourir, non pas pourlant pendant la fête, car ils craignaient les foules que la fête de Pâques attirait à Jérusalem et qui, témoins de la bonté et de la puissance de Jésus en leur faveur durant son ministère, si elles ne croyaient pas en Lui comme au Christ, le tenaient, au moins pour un prophète. (Chapitre 21, 46.) Ces malheureux chefs voulaient accomplir leur horrible forfait sans être incommodés par l'opposition de ceux qui avaient profité de tous les bienfaits de leur victime. Mais, indépendamment

de leur volonté, il était dans les pensées de Dieu que l'antitype¹ de l'agneau pascal fût sacrifié à la fête même de la Pâque, fête qui dès lors, n'avait plus sa raison d'être. Comme nous le verrons plus loin, leur prudence ne leur servit à rien; les événements se précipitèrent, Jésus fut livré, et hélas! personne ne fit d'opposition en sa faveur.

Jésus chez Simon le lépreux.

(v. 6-13.) — Jésus était à Béthanie. où, depuis plusieurs jours, il se rendait de Jérusalem pour la nuit. (Jean 12, 1; Matthieu 21, 17; Marc 11, 11, 12, 19, 20 et 27.) Son cœur trouvait là un paisible refuge où il jouissait de l'affection de Lazare et de ses sœurs; on voit qu'il y rencontrait aussi un Simon appelé « le lépreux, » qu'il avait, sans doute, nettoyé de sa lèpre. Combien cette affection lui était chère, dans ce moment où la haine des hommes contre lui gagnait tous les cœurs et où l'on complotait, pour le faire mourir, dans la ville même qui aurait dû l'acclamer comme roi. Ce cher Sauveur, sachant tout ce qui se passait, sentait douloureusement la haine à son égard; aussi ressentait-il d'autant plus vivement l'affection qu'on lui témoignait; son cœur humain avait besoin de sympathie et l'appréciait selon les perfections de sa nature.

¹ *Antitype* : ce que représentait le type. L'Agneau de la Pâque était le type de Christ, et Christ en est l'antitype.

Dans la maison de Simon où se trouvait Jésus, — nous savons par le récit de Jean qu'on lui avait fait un souper où Marthe servait; Lazare était un des convives (Jean 12, 2) — une femme, Marie, sœur de Marthe, apporta un vase d'albâtre plein d'un parfum de grand prix, et le répandit sur la tête de Jésus pendant qu'il était à table. Quel contraste offre cette scène avec celle qui se passait à Jérusalem, chez Caïphe, où l'on prenait les mesures nécessaires pour mettre à mort Celui à qui, chez Simon, on témoignait tant d'affection et le plus grand honneur! On aime à penser à ce que le Seigneur éprouvait dans cette circonstance, où il trouvait la sympathie et l'affection de quelques personnes, influencées par la grâce qu'il avait déployée lui-même envers eux tous. Parmi les cœurs qui savaient un peu jouir de sa personne, celui de Marie brûlait pour lui d'un amour sans pareil dans ce moment-là, amour qui la conduisit à accomplir un acte dont la portée dépassait son intelligence, mais que le Seigneur seul savait comprendre et apprécier. Les disciples même, étrangers aux motifs qui la faisaient agir, ne comprenaient pas ce qui la conduisait à répandre sur leur Maître ce parfum de grand prix. Indignés, ils disent : « A quoi bon cette perte? Car ce parfum aurait pu être vendu trois cents deniers et être donné aux pauvres. » Pauvres disciples! à quelle distance ils se trouvaient de la communion qui

existait entre Jésus et Marie et qui formait les pensées de cette pieuse femme! Pour eux, cet honneur rendu au Seigneur est une perte, un sacrifice inutile; à leurs yeux les pauvres avaient plus de valeur que Jésus. Combien il est vrai que l'amour pour Christ est le vrai chemin de l'intelligence spirituelle! Quelle blessure cette appréciation charnelle n'a-t-elle pas pu produire dans le cœur de Jésus, ainsi que dans celui de Marie? Aussi, Jésus leur dit : « Pourquoi donnez-vous du déplaisir à cette femme? car elle a fait une bonne œuvre envers moi; car vous avez toujours les pauvres avec vous, mais moi, vous ne m'avez pas toujours; car cette femme, en répandant ce parfum sur mon corps, l'a fait pour ma sépulture. » La haine des Juifs pour Jésus, qui augmentait à chaque heure, pesait sur le cœur de Marie, et faisait en proportion brûler son amour pour lui. Le mépris qui atteignait le Seigneur et qui allait arriver à son comble, l'engageait d'autant plus à lui manifester l'honneur qu'elle lui portait; aussi c'est sur sa tête que Matthieu dit que le parfum a été répandu. Marie sait que celui qu'on va mettre à mort est son roi. Les Juifs le couronneront d'épines, mais elle oint de parfum cette tête royale, et, si la royauté de Christ ne peut s'établir sans passer par la mort, Christ accepte ce parfum pour sa sépulture. Marie seule put faire quelque chose pour l'embaumement du Seigneur; car, lorsque

les autres femmes vinrent au sépulcre avec les aromates qu'elles avaient préparés en vue de ce service. Jésus était déjà ressuscité. (Luc 21, 1.)

L'acte de Marie était unique dans la merveilleuse histoire de Jésus ici-bas, vu le moment où elle l'accomplit et l'amour dont il provenait; le Seigneur le considère comme si important qu'il dit : « En vérité, je vous dis : en quelque lieu que cet évangile soit prêché dans le monde entier, on parlera aussi de ce que cette femme a fait, en mémoire d'elle. » Ce fait se lie tellement à la mort de Christ, mort qui sert de base à l'évangile prêché au monde entier, que partout, en l'annonçant, on parlerait de l'acte de Marie. « Ceux qui m'honorent, je les honorerai, » avait dit l'Éternel. (1 Samuel 2, 30.)

Aujourd'hui encore, nous avons l'occasion de témoigner au Seigneur que nous l'aimons; car nous vivons dans un monde où grandissent chaque jour la haine et le mépris pour lui. Pussions-nous tous, petits et grands, ne pas craindre d'affirmer notre attachement à la glorieuse personne de Celui qui s'est livré à la mort pour nous sauver, en Lui rendant témoignage et en faisant connaître à tous le prix qu'il a pour notre cœur! Pour le faire, il faut que nos cœurs soient remplis de son amour; pour qu'ils le soient, soyons occupés de lui; apprenons à ses pieds, là où Marie a fait une connaissance si intime de lui-même, où son amour

s'est développé d'une manière qui l'a rendue capable d'honorer Jésus dans une occasion unique, qui eut un si grand prix pour son cœur, alors que les disciples ne pouvaient comprendre ce que cette femme faisait.

Judas vend son Maître.

(v. 14-16.) — Judas assistait à cette scène touchante chez Simon; mais son cœur, endurci par l'amour de l'argent, malgré sa prétendue pitié pour les pauvres, l'avait rendu absolument étranger à ce qui se passait. Si Jésus avait tant de prix pour Marie, Judas ne voyait en lui qu'un moyen de se procurer de l'argent, chose terrible à constater, qui nous montre où l'on peut arriver en tolérant chez soi de mauvais penchants, au lieu de les juger afin d'en être délivrés. Si l'on nourrit des convoitises mauvaises, le mal se fortifie dans le cœur, quoique, pendant un temps, on puisse en être maître; mais le moment arrive où, dominé par le péché, on devient « esclave de celui par qui l'on est vaincu » (2 Pierre 2, 19), et apte à être le jouet de Satan qui prend alors entière possession de celui qu'il a fasciné par les charmes de la convoitise. C'est ce qui eut lieu pour Judas : « Et Satan entra en Judas, surnommé Iscariote. » (Luc 22, 3.) Après lui avoir mis au cœur de faire la chose (Jean 13, 2), il entra en lui afin qu'il pût

l'accomplir. C'est ainsi que Satan procède aujourd'hui avec tous les criminels; sans crainte de Dieu, sans l'éducation chrétienne et morale dont nos jeunes lecteurs jouissent, ces malheureux ne cherchent pas à réprimer leurs dispositions naturelles au mal et Satan, le meurtrier, les conduit à ces crimes si souvent répétés de nos jours. Le dernier criminel qui termina sa vie sur l'échafaud dans notre pays, trouvait son plaisir, dans son enfance, à faire souffrir les animaux; n'ayant pas lutté contre cet endurcissement à la vue de la souffrance, il fut conduit au crime. Il importe de lutter contre les mauvaises dispositions de nos cœurs naturels, dès qu'elles se manifestent, afin de ne pas devenir le jouet de Satan lorsqu'il trouvera l'occasion favorable pour faire tomber et pour perdre, si possible, celui qui l'aura écouté. Une fois arrivé là, le diable a terminé son œuvre : Ni lui, ni ceux dont il aura pu se servir pour accomplir ses desseins, n'auront la moindre compassion de leur victime, quand ils verront son désespoir, ainsi que nous le constaterons pour Judas. (Chap. 27, 3-6.)

Sous l'empire de Satan, Judas quitte Jésus et les disciples et va auprès des sacrificateurs s'enquérir du prix qui lui sera payé, s'il leur livre Jésus. Sur le champ, ils lui comptèrent trente pièces d'argent, le prix d'un esclave. (Exode 21, 32.) Pour les chefs, Jésus ne valait pas plus : c'est là

« ce prix magnifique auquel j'ai été estimé par eux, » est-il dit en Zacharie 11, 12-13. « Dès lors il cherchait une bonne occasion pour le leur livrer. » Son aveuglement est complet jusqu'au moment où, son forfait consommé, ses yeux furent ouverts sur son crime, mais trop tard, éternellement trop tard!

(A suivre.)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de juillet.*

1. — Ceux qui ont annoncé l'Évangile du royaume.
2. — a) Ceux qui ont reçu les frères du roi;
b) ceux qui ne les ont pas reçus.
3. — Pour les hommes.
4. — Pour le diable et ses anges.

Questions.

1. — Pourquoi Jésus devait-il mourir pendant la fête de la Pâque?
2. — Qu'est-ce qui conduisit Marie à oindre Jésus?
3. — Pourquoi le fit-elle à ce moment-là?
4. — Comment éviter les séductions de Satan?

Adieu ! Je vais à Jésus.

(Suite et fin.)

Le père n'avait certes pas élevé son enfant en vue de ce moment suprême, mais bien plutôt dans la pensée de le voir briller un jour dans le monde. Jamais il n'avait prié avec son fils. Hélas ! il ne savait pas prier ; son âme était étrangère à toute relation avec Dieu ; la malheureuse mère était aussi indifférente que son mari quant à Dieu, quant à ses péchés, la mort et le jugement de Dieu ; le docteur était lui-même, si c'était possible, encore plus éloigné de Dieu. Cette pauvre âme entra dans l'éternité sans qu'un serviteur de Christ pût arriver pour répondre à ses besoins.

Chers parents chrétiens, ne négligez pas le salut éternel de vos enfants. Sous un vain prétexte, vous manquez fréquemment les occasions de vous occuper de leurs âmes. « Elève le jeune garçon à l'entrée de sa voie ; même quand il vieillira, il ne s'en écartera pas. » (Proverbes 22, 6.)

Qu'ils sont nombreux ceux qui, comme le père et la mère de l'enfant dont nous avons parlé, ne s'occupent pas de leurs âmes, ni de la mort, ni du jugement qui la suit. Et cependant l'Écriture dit « qu'il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela le jugement » (Hébreux 9, 27) : s'il y a un *temps de naître*, il y a aussi un *temps de mourir* (Ecclésiaste 3, 2) ; et, « il n'y a per-

sonne qui ait de la puissance sur le jour de mort, et il n'y a point de dispense dans une telle guerre, et la méchancelé ne délivrera pas ceux qui la pratiquent »... « Parce que la sentence contre les mauvaises œuvres ne s'exécute pas immédiatement, à cause de cela, le cœur des fils des hommes est au dedans d'eux-mêmes plein d'envie de faire le mal. Bien que le pécheur fasse le mal cent fois et prolonge ses jours, je sais cependant que tout ira bien pour ceux qui craignent Dieu, parce qu'ils craignent sa face; mais il n'y aura pas de bonheur pour le méchant, et il ne prolongera pas ses jours, comme l'ombre, parce qu'il ne craint pas la face de Dieu. » (Ecclésiaste 8, 8, 11, 12, 13.) Lorsque ce qui faisait la confiance du méchant lui est arraché, et qu'il est forcé de marcher vers « le roi des terreurs, » alors on peut voir se réaliser combien est grande l'épouvante qui le saisit, ainsi que ceux qui le touchent de près. Les ordres du docteur sont exécutés ponctuellement, les traitements les plus violents supportés avec patience, les remèdes les plus répugnants avalés sans hésitation, et tout cela dans l'espoir d'échapper à la mort. Mais si la maladie fait des progrès, si les craintes du docteur augmentent, quelle anxiété, quelle agitation chez tous ceux qui prodiguent leurs soins à ce pauvre être qui se cramponne à l'existence, comme s'il pouvait la retenir par ses propres forces!

Ah! combien est tranquille et heureux celui qui possède la vie éternelle comme l'enfant dont nous avons parlé en commençant, qui put dire aux siens : « Ne pleurez pas! Adieu, je vais à Jésus!... » et trouver encore des paroles de consolation à leur adresser. Les parents étaient affligés sans doute, mais soumis, soutenus, consolés même par la pensée que l'être chéri qui les laissait s'en allait auprès du Seigneur, où il attendrait, dans le paradis, ce qu'eux-mêmes continuaient à attendre ici-bas, savoir la venue du Seigneur et leur réunion auprès de Lui, dans la perfection, dans le repos, la félicité, la gloire de Dieu pour l'éternité! Oui, « la piété est utile à toutes choses, ayant la promesse de la vie présente et de la vie qui est à venir. » (1 Timothée 4, 8.)



Le récit de l'étranger.

(Suite et fin.)

Pour mettre fin à cet enthousiasme et arriver à son but, l'aubergiste ourdit un plan qu'il ne tarda pas de mettre à exécution.

Le boulanger avait un excellent ouvrier nommé Frédéric, garçon intelligent, laborieux et de bon caractère, sur lequel il fondait de grandes espérances, car il n'avait pas de fils. Il serait peut-être,

avec le temps, son associé ou son successeur. Frédéric demeurait chez sa mère, dans la maison voisine; la mère était veuve; on la connaissait comme une personne avare et jalouse du bien d'autrui. La maison était la propriété de l'aubergiste.

Un jour que ce dernier lui rendit visite, soi-disant pour examiner l'état d'entretien de l'immeuble, il lui fit une proposition. Après avoir parcouru l'appartement, il dit à la veuve qu'il avait l'intention d'installer une boulangerie dans la maison et désirait avoir son fils comme gérant.

« S'il ne veut pas accepter, » dit-il, « j'ai déjà quelqu'un d'autre en vue. Réfléchissez à la chose. »

Le soir venu, la mère raconta tout à Frédéric. Celui-ci ne voulut pas entendre parler de cette affaire; mais la mère, qui demeurait là depuis déjà trente ans, craignant d'avoir à quitter la maison et séduite par la perspective de voir son fils établi et en voie de faire fortune, insista tellement auprès de lui que, finalement, il se rendit à ses vœux, quoique bien à contre cœur, par égard pour son maître qu'il affectionnait.

Le lendemain matin, il alla trouver le propriétaire qui lui offrit les capitaux nécessaires et l'affaire fut arrangée; l'installation se fit sans tarder, de sorte que, quelques semaines plus tard, Frédéric quittait son patron et devenait son concurrent.

Pour ce dernier, un temps d'épreuve allait commencer.

Cette nouvelle boulangerie n'était nullement nécessaire. Mais Frédéric, soutenu par l'aubergiste, prit petit à petit le dessus sur son ancien maître; sa clientèle augmentait de sorte que ce dernier dut abandonner son magasin et se résigner à prendre du service, comme domestique, chez son fournisseur, le meunier du village.

L'ennemi paraissait triompher; les souhaits de l'aubergiste se réalisaient. Dans la nouvelle demeure du boulanger la place manquait pour y tenir des réunions et les habitués de l'«Aigle noir» devenaient plus nombreux.

* * *

Mais l'amour est ingénieux. Quand c'était soir de réunion, le boulanger sortait ses meubles d'une chambre et les entassaient dans une autre. Il mit à la place des bancs étroits, rustiques, et ainsi les assemblées continuèrent. Les enfants reprirent le chemin de l'école du dimanche, et les adultes celui du nouveau local; et tous écoutaient avec une attention soutenue la lecture et la méditation de la parole de Dieu.

Un certain temps s'écoula de cette façon. Mais Dieu, le Tout-Puissant, au fait de tout ce qui avait eu lieu, intervint en châtement; une grave épidé-

mie sévit au village et dans les environs. Le nombre des malades était énorme, avec cela, il y eut aussi beaucoup de décès. « L'Aigle noir » était à peu près désert.

Frédéric et son ouvrier furent atteints tous deux. La jeune femme du boulanger et sa mère allaient être contraintes de fermer la boulangerie.

Un soir quelqu'un entra qui bouleversa toute la famille, c'était l'ancien maître de Frédéric qui venait s'informer de l'état des malades et offrir ses services en attendant leur rétablissement.

« Comment! » s'écria la mère âgée, « vous êtes aussi bon que cela! » et des larmes se mirent à couler sur ses joues ridées. « De quelle manière avons-nous mérité le moindre service de votre part? Mais nous sommes bien misérables, presque tous malades et oubliés de chacun.

— Oh! non, » répondit le boulanger; « Dieu ne vous a pas oubliés, il m'a même envoyé au bon moment. Puis-je faire visite à vos malades? »

On le conduisit dans la chambre voisine. Frédéric, quoique très faible, avait tout entendu et il ne savait comment exprimer sa reconnaissance.

« Dieu vous récompensera, » disait-il; « faites ici comme si vous étiez chez vous.

— C'est très bien, » répondit le boulanger, « demain, ma femme, ma fille et moi nous nous occuperons de votre boulangerie. »

Le meunier était d'accord, car de cette façon

sa clientèle se maintenait. Le pain se vendit comme d'habitude, et des jours et des semaines se passèrent. Les livres de comptes étaient bien tenus et la caisse aussi. Quand Frédéric put reprendre son travail, il demanda à son ancien maître ce qu'il lui devait pour toutes ses peines et son dévouement.

« Rien, » dit-il, « tu verras dans le livre de caisse que j'ai prélevé le salaire que j'aurais eu chez le meunier. En outre, c'est avec plaisir que je t'ai rendu ce service. Que Dieu te bénisse, ainsi que ta famille et vous préserve d'autres tribulations! »

Frédéric était tellement touché qu'il ne put dire un mot, et lorsqu'il essaya de parler, son ancien maître était déjà sorti.

*

* *

Le lendemain, Frédéric alla trouver son propriétaire pour lui raconter ce qui s'était passé. Celui-ci n'en fut pas peu étonné

« C'est un noble cœur, » dit-il enfin.

« En effet, » dit le jeune homme, « et c'est lui que nous avons tellement maltraité. Si j'étais mort au cours de ma maladie, je serais perdu pour toujours. Mais Dieu a eu pitié de moi, il m'a donné le temps de me convertir et me fournira aussi les

moyens de réhabiliter mon ancien maître envers lequel je me suis conduit si indignement. »

Le souvenir du passé étreignait à tel point le cœur du pauvre homme qu'il tomba comme épuisé sur une chaise; il se couvrit le visage de ses mains et pleura amèrement.

L'aubergiste restait muet, ne sachant que penser. Après un long silence il répondit :

« Avait-il besoin de mettre tout le village sens dessus dessous, par ses chants et ses prières? Autrefois nous étions bons amis.

— Oui, » dit le jeune boulanger, « tant que votre auberge se remplissait, devez-vous ajouter. Mais il n'était pas trop tôt qu'un réveil se produisit dans notre village. Si nous avions été attentifs, Dieu nous aurait peut-être épargné le châtement. Nous aurions dû mettre nos fronts dans la poussière; mais vous aviez peur pour votre bourse. »

L'hôtelier se mordait les lèvres de rage et répondit d'un ton menaçant :

« Frédéric, sais-tu à qui tu parles?

— Je le sais, » dit l'autre, « mais je peux faire face à tout et je tiens à être de nouveau son ouvrier comme autrefois.

— Quoi!... » cria l'aubergiste hors de lui, mais il ne put rien dire de plus; un grand combat se livrait en lui; sa conscience était atteinte.

Quelques jours plus tard on aurait pu voir dans l'obscurité, derrière la porte de l'humble local des

réunions, deux hommes qui au premier abord ne se reconnurent pas l'un l'autre, tant ils étaient captivés par la prédication de l'Évangile qu'ils entendaient. C'étaient l'aubergiste et le jeune boulanger. Au bout d'un moment, ils entrèrent ensemble et, ce soir même, il y eut de la joie dans le ciel pour deux pécheurs qui vinrent à repentance.

Peu de temps après l'hôtelier ferma son auberge, vendit sa maison et bâtit à l'extrémité du village un beau local pour des réunions.

Il y a de cela plusieurs années. Le boulanger fut toujours un fidèle serviteur de Dieu. Il est entré dans la joie de son Seigneur. »

C'est ainsi que l'étranger termina son récit, et il ajouta :

« Vous comprenez maintenant pourquoi je disais : « un homme bon, oui, même *très* bon. » On peut bien dire que : « La mémoire du juste est en bénédiction. » (Proverbes 10, 7.)

Nous nous levâmes ensemble et marchâmes vers la sortie du cimetière. Lorsqu'il fut sur le point de me quitter, je lui demandai son nom. En me serrant vivement la main, il me dit : « Mon nom est Gaspard S., mais je suis connu davantage sous la dénomination de « l'aubergiste de l'Aigle noir. » Avant que j'eusse pu exprimer mon étonnement, il m'avait tourné le dos et s'acheminait du côté du village...

Je le suivis du regard en me disant : « Lui aussi

est du nombre des « bons. » Nous nous retrouverons au ciel. »

Une question en terminant: « En est-il de même de vous, mon lecteur? »

L'arbre du voyageur.

Un missionnaire avait entrepris un long voyage dans l'intérieur de l'île de Madagascar. Un jour, accablé par la soif, il se plaignait amèrement à son serviteur indigène.

« Eau, » répondit celui-ci dans son langage entrecoupé, « eau, assez eau cachée pour le voyageur. »

Et, en disant ces mots, il se dirigea vers un taillis où se trouvaient deux arbrisseaux surmontés d'un dôme de feuillage verdoyant. Le missionnaire cherchait en vain le breuvage qu'il souhaitait. Alors le nègre fendit, d'un coup de poignard, une des grandes feuilles qu'il avait devant lui en disant à son maître :

« Tiens la coupe dessous. »

Et en effet un ruisseau d'eau fraîche se mit à couler de la plante. Tel est « l'arbre du voyageur », comme l'appellent les Malgaches. La rosée du matin s'accumule dans l'extrémité pointue de la

feuille et cela même dans les saisons les plus sèches de l'année.

Belle image du rafraîchissement que le Seigneur tient en réserve pour les siens tout le long du chemin. Pour nous aussi la source est toujours prête et cela surtout au moment où l'ardeur du soleil semble tout dessécher autour de nous.



Sa bonté dure à toujours.



*C'est du sein de notre poussière,
Mais les objets de ton amour,
Que nous célébrons, notre Père,
Ta bonté qui dure à toujours.*

*Elle resplendit dans la face
Du Christ au terrestre séjour;
Car il mourut à notre place...
Et ta bonté dure à toujours.*

*Pendant notre pèlerinage,
Tu demeures notre recours,
De nos faibles cœurs le partage,
Car ta bonté dure à toujours.*

*Oui, dans l'épreuve, la détresse,
Nous jouissons de ton secours;
N'es-tu pas le Même sans cesse?
Car ta bonté dure à toujours.*

*Là-haut, dans ton beau sanctuaire,
Heureux objets de ton amour,
Nous louerons mieux, notre Père,
Ta bonté qui dure à toujours.*



Réponses aux questions du mois de juin.

1. — Le paralytique (Matthieu 9, 1-8); la fille du chef de synagogue et la femme qui avait une perte de sang (18-26); les aveugles (27-31); le démoniaque muet (32-34); l'homme à la main sèche (12, 9-13); le démoniaque aveugle et muet. (22-23.)

2. — Trois fois. Il était en prison. (9, 14; 11, 2-19; 14, 1-12.)

3. — Sodome (11, 23); David (12, 3); Jonas (12, 40-41); Salomon et la reine de Shéba. (v. 42.)

4. — Au sujet du paralytique, du festin chez Matthieu, de la guérison du muet (chap. 9); au sujet du sabbat à deux reprises (chap. 12, 1-14); de l'aveugle muet (22-25); au sujet d'un signe. (v. 38.)

5. — Les quatre premières, adressées aux foules, sont prononcées depuis une barque (13, 2 et 34), les trois dernières sont adressées aux disciples dans la maison. (v. 36.)

6. — La multiplication des pains. (chap. 14, 13-20; Marc 6, 34-43; Luc 9, 10-17; Jean 6, 1-15.)

Questions pour le mois de juillet.

A lire Matthieu 15 à 21.

1. — Citez deux mères et un père qui parlent au Seigneur de leurs enfants.

2. — Quelle est la première mention qui soit faite de l'Eglise ou l'Assemblée?

3. — Combien de fois dans ces chapitres le Seigneur Jésus fait-il allusion à sa mort?

4. — Dans quelles occasions le Seigneur nous enseigne-t-il : 1^o l'obéissance que nous devons aux lois établies; 2^o le pardon des injures; 3^o le danger de l'avarice?

5. — Combien de fois le voyons-nous « ému de compassion » ?

6. — Deux raisons pour lesquelles le « Fils de l'homme est venu. » Que fera-t-il quand il « viendra » ?



AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XVII

Le travail d'un missionnaire en Birmanie.

Quelques semaines après sa mise en liberté, M. Judson reçut la permission de retourner à Rangoon. Je ne saurais vous dire combien il lui tardait de se retrouver au milieu du petit troupeau de chrétiens, dont la foi avait été mise à une si rude épreuve par l'absence de leur maître bien-aimé. Il espérait aussi que le changement d'air ferait du bien à M^{me} Judson. Elle restait faible et pâle, bien que son courage et sa sérénité demeuraient toujours les mêmes.

Le repos pour elle serait bientôt atteint, mais ce devait être le repos glorieux de la maison du Père. Son travail était presque achevé ; le long voyage arrivait à son terme. Pour elle, il ne devait plus y avoir de longues heures d'attente à la porte de la prison, plus d'angoisse et plus de larmes. « Avec Christ, ce qui est de beaucoup meilleur, » allait devenir une réalité pour elle.

Quelques semaines après leur retour à Rangoon, M. Judson quitta sa femme pour entreprendre un voyage missionnaire. Il se sentait rassuré sur son compte, car elle semblait plus forte qu'il ne l'avait vue de longtemps. La durée du voyage était incertaine et les correspondances peu sûres ; aucun service postal régulier ne fonctionnait dans les parties reculées de l'empire où l'appelait son œuvre.

Il était parti depuis peu de temps, lorsque, une fois de plus, M^{me} Judson tomba malade de la fièvre. Tout de suite, elle comprit qu'elle ne se rétablirait pas ; en effet, bien qu'elle fût entourée de tous les soins que l'affection pouvait lui prodiguer, elle s'affaiblit de plus en plus et après une semaine de grandes souffrances, cette femme héroïque s'endormit paisiblement en Jésus, le 24 octobre 1826.

Sept semaines plus tard, M. Judson se trouvait auprès de la tombe de sa compagne bien-aimée. Son cœur était déchiré par la douleur, mais il n'en reprit pas moins avec courage son travail pour

son Maître. Pour la première fois depuis deux ans et demi, il put rassembler les chrétiens indigènes pour la prière et la lecture de la parole de Dieu. Après la réunion, Moung Ing resta en arrière ; il voulait parler au missionnaire de quelque chose « qui brûlait dans son cœur comme un feu. »

Dès le jour où Moung Ing avait confessé publiquement Jésus comme son Sauveur, sa marche et sa conduite avaient grandement réjoui ses amis chrétiens. Sa requête ce soir-là était la suivante : « Je désire m'en aller vers mes compatriotes et leur dire que j'ai trouvé les vrais biens. Je veux prêcher l'Évangile. O maître ! ne m'en empêchez pas ! »

Quinze jours plus tard, une réunion de prières fut de nouveau convoquée et le petit troupeau de chrétiens recommanda Moung Ing à Dieu et à la Parole de sa grâce. (Actes 20.) Leurs voix tremblaient et les larmes inondaient leurs visages, mais ils étaient heureux de voir leur frère se consacrer ainsi à la cause de l'Évangile. Le lendemain, il prit congé de ses amis et fit voile pour la province lointaine de Tavoy.

Dans une lettre adressée à M. Judson à quelque temps de là, il écrit :

« Dans la rue, dans les magasins, sur la place du marché, partout, j'annonce l'Évangile. Les uns déclarent que ce sont des mensonges, d'autres se moquent de moi ; mais quelques-uns prêtent l'o-

reille et me disent : « Vos paroles sont bonnes ; nous reviendrons pour en entendre davantage.

Un jour une femme birmane, qui avait épousé un négociant français à Rangoon, vint voir M. Judson et lui demanda de la baptiser comme chrétienne. Après quelques minutes de conversation, le missionnaire se rendit compte qu'elle ne connaissait pas vraiment la voie du salut ; il lui démontra alors la nécessité de la nouvelle naissance et l'efficace parfaite du sang de Christ. La femme l'écouta avec attention et lui posa plusieurs questions. Et bientôt elle aussi put se réjouir en son Sauveur et chanter en vérité :

*Tel que je suis... Ton grand amour
A tout expié sans retour.
Je puis être à toi dès ce jour,
Agneau de Dieu, — je viens !*

D'autres visiteurs affluaient encore au *zayat* ; le temps de M. Judson se trouvait ainsi très rempli par ses prédications, sa traduction de la Bible et ses conversations avec les indigènes. Mais l'ombre de la mort devait une fois de plus se projeter sur le sentier de ce dévoué serviteur de Dieu.

Vous vous souvenez de la petite Maria qui était venue au monde pendant l'emprisonnement de son père. Lorsque sa mère mourut, elle avait à peu près deux ans. Très petite pour son âge, elle était frêle et délicate. Mais sa fragilité même la rendait

plus chère encore à son père dans sa grande solitude. La petite était caressante et affectueuse et son doux sourire était comme un baume pour le cœur ulcéré du missionnaire. Quelquefois, quand la tête lui faisait mal et que ses yeux fatigués ne pouvaient presque plus déchiffrer les caractères étranges qu'il devait tracer, une toute petite main venait se poser sur ses genoux et une voix enfantine l'engageait à « sortir avec Bébé. » Alors il prenait la mignonne dans ses bras et ensemble ils faisaient le tour du jardin ; le pauvre père se sentait alors moins seul et reprenait son travail avec un nouveau courage.

Mais le Sauveur qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent, » rappela auprès de lui le petit enfant sans mère. Elle mourut de la fièvre à l'âge de trois ans. Son père mit un dernier baiser sur ses lèvres glacées, ferma ses yeux bleus et croisa ses mains mignonnes sur sa poitrine. Le lendemain matin on déposait le corps dans une toute petite tombe à côté de celle de sa mère et M. Judson écrivait :

« Je suis maintenant seul dans le vaste monde. Ma femme et mes trois petits enfants sont auprès du Seigneur et mon seul désir est de les suivre. »

Quelques semaines s'écoulèrent ; puis le missionnaire fut appelé auprès du lit de mort d'une chrétienne indigène. Cette femme se trouvait à la

dernière extrémité, mais son visage respirait le calme et la paix. Elle dit :

« J'en ai fini avec ce qui est de la terre ; je sais que mon nom est écrit dans les cieux. Je serai bientôt là-haut. »

Elle parla de M^{me} Judson et de la petite Maria.

« Je les reverrai, mais tout d'abord, je verrai mon Sauveur. Je tomberai à ses pieds et le remercierai pour le grand amour dont il a fait preuve en nous envoyant ses messagers pour nous parler de lui et nous enseigner le chemin du ciel. »

Peu après, elle s'endormit en Jésus et M. Judson remercia Dieu et reprit courage.

Mais d'autres champs blanchissaient pour la moisson, et le Seigneur, dans sa grâce, préparait de nouveaux ouvriers pour son travail.

Retournons en Amérique. Un soir de l'année 1827, quelques chrétiens étaient rassemblés dans une salle d'école dans l'état du Maine, pour prendre congé de deux jeunes missionnaires, M. et M^{me} Boardman, qui devaient s'embarquer le lendemain pour la Birmanie. Tous deux connaissaient le Seigneur dès leur enfance et tous deux désiraient porter aux païens le message de l'amour du Sauveur qui s'était donné lui-même pour eux ; aussi quittaient-ils joyeusement parents et amis pour se vouer exclusivement au service de Christ.

Nous pouvons facilement nous figurer quelle cordiale bienvenue leur réservait M. Judson. Les

jeunes époux passèrent un certain temps chez lui afin de se familiariser avec la langue du pays, puis ils s'installèrent au bord du fleuve, dans une jolie maison de bambous, couverte de feuilles de palmier. Derrière l'habitation s'étendait la jungle (forêt indienne) d'où leur parvenait, une fois la nuit tombée, le rugissement du tigre et le lugubre ricanement de la hyène. C'était un lieu étrange et solitaire pour y habiter. Et cependant M. et M^{me} Boardman ne ressentaient aucune frayeur. Savez-vous pourquoi? C'est qu'ils étaient très sûrs que Dieu pouvait prendre soin d'eux.

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite).

CHAPITRE XXVI

Lu dernière Pâque.

(v. 17-25.) — Le moment de célébrer la Pâque étant arrivé, les disciples demandèrent à Jésus où il voulait qu'ils préparassent ce qu'il fallait pour la manger. Il leur dit : « Allez à la ville, auprès d'un tel, et dites-lui : Le Maître dit : Mon temps est proche ; je ferai la pâque chez toi avec mes disciples. Et les disciples firent comme Jésus leur

avait ordonné, et ils apprêtèrent la pâque. » Celui qui va se présenter comme le véritable Agneau de pâque, l'Agneau de Dieu, dispose de sa toute science divine et de son autorité de Maître pour faire trouver à ses disciples le lieu où il prendra, avec eux, son dernier repas. Pénétré du moment qui s'approche, il fait dire au maître du logis : « Mon temps est proche. » Que de pensées se pressaient dans ce cœur humain capable de tout sonder divinement : la mort, la trahison, le reniement de Pierre, la haine d'un peuple aimé qu'il aurait voulu rassembler et bénir, et tant d'autres choses pénibles; mais quel amour dans ce cœur parfait! Amour divin qui a tout surmonté dans ce chemin de douleur afin de glorifier Dieu en rendant possible le salut des pécheurs. « Le soir étant venu, il se mit à table avec les douze. Et comme ils mangeaient, il dit : En vérité je vous dis que l'un d'entre vous me livrera. » Jésus savait que c'était Judas ; mais il voulait sonder le cœur et la conscience de chacun des disciples, et leur faire sentir ce qu'il y avait de pénible pour lui à la pensée que *l'un d'eux* le trahirait. Un de ceux avec lesquels il avait accompli son ministère d'amour et de puissance; et auquel le même amour avait été manifesté, « un d'entre vous, » ces paroles devaient transpercer leur cœur. « Etant fort attristés, ils commencèrent, chacun d'eux, à lui dire : Seigneur, est-ce moi? » Les disciples, sauf Judas,

étaient si éloignés de penser qu'une telle chose pût avoir lieu, qu'ils s'en remettaient à la connaissance du Seigneur pour savoir lequel c'était. Jésus répondit : « Celui qui aura trempé la main avec moi dans le plat, celui-là me livrera. Le Fils de l'homme s'en va, selon qu'il est écrit de lui; mais malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est livré! Il eût été bon pour cet homme-là qu'il ne fût pas né. » D'un côté, les conseils de Dieu devaient avoir leur accomplissement; mais de l'autre, ceux qui sont les instruments de la méchanceté du cœur de l'homme contre Dieu sont responsables de leurs actes et en porteront les conséquences. Pour Judas, et, hélas! pour tant d'autres, mieux eût valu qu'ils ne naquissent pas. Judas dit aussi : « Est-ce moi, Rabbi? Il lui dit : Tu l'as dit. » Ni cette affirmation, ni le fait de manger le morceau trempé dans le plat, qui était donné à un convive comme gage d'affection, n'ébranla le traître; Satan était en lui. Dans l'évangile de Jean, nous apprenons qu'après cela Judas sortit et alla chercher ceux qui devaient se saisir de Jésus.

Institution de la cène.

(v. 26-30.) — Pendant qu'ils étaient à table, Jésus, préoccupé des siens, institua le mémorial de sa mort. La dernière pâque était accomplie. Instituée en souvenir de la délivrance du jugement

des premiers-nés en Egypte, elle était le type du sacrifice de l'Agneau de Dieu, « Agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps pour vous. » (1 Pierre 1, 19-20.) La pâque n'avait plus sa raison d'être. Au lieu d'un acte parlant d'un sacrifice à accomplir dans un temps futur, Jésus laisse aux siens un souvenir de Lui-même, mort pour accomplir leur délivrance du jugement éternel. « Et comme ils mangeaient, Jésus ayant pris le pain et ayant béni, le rompit et le donna aux disciples, et dit : Prenez, mangez ; ceci est mon corps. Et, ayant pris la coupe et ayant rendu grâces, il la leur donna, disant : Buvez-en tous. » Le corps, représenté par le pain rompu, et le sang, représenté par le vin, figurent la mort, car le sang séparé du corps, c'est la mort. Les croyants se souviennent donc d'un Christ mort jusqu'à ce qu'il revienne.

Que de souvenirs le pain et le vin évoquent chez ceux qui ont le privilège d'y participer ! Leur cœur se reporte à ce moment suprême où leur Seigneur et Sauveur passait par la mort ignominieuse de la croix, souffrant de la main des hommes, et subissant de la part de Dieu le jugement qui aurait pesé sur eux durant l'éternité. En présence des signes parlant de Jésus mort, tout son amour, manifesté dans cet acte, revient à la pensée. Ce mémorial rappelle aussi le fait que le Sei-

gneur n'a trouvé ici-bas que le mépris, les souffrances et la mort de la part de ses créatures. Lui, le Fils de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, le Juge des vivants et des morts. C'est donc en reconnaissant toutes ses gloires et tous ses droits, au milieu d'un monde qui le rejette toujours, que ses rachetés se souviennent de Lui en attendant qu'il revienne pour les prendre auprès de Lui, et avec la pensée que bientôt il reparaitra en gloire avec eux tous, pour établir son règne et recevoir l'honneur qui lui est dû par son peuple et toutes ses créatures.

En présentant la coupe, le Seigneur ajoute : « Car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs en rémission de péchés. » Dieu avait fait avec Israël en Sinaï une alliance par laquelle le peuple s'engageait à faire tout ce que l'Éternel lui avait commandé (Exode 19, 5-8), et que confirmait le sang des taureaux. (Exode 24, 8 et Hébreux 9, 20.) Mais le peuple, par sa désobéissance, manqua à sa parole : « Ils ont transgressé mon alliance et ils ont été rebelles à ma loi » (Osée 8, 1), et toutes les bénédictions découlant de leur fidélité ont disparu. En outre, lorsque le Messie leur est présenté, ils le mettent à mort. C'est pourquoi le peuple d'Israël — et par conséquent, tout homme — sur le pied de sa responsabilité, n'a plus droit à rien de la part de Dieu, si ce n'est en jugement. Mais selon la

grâce infinie de Dieu, Christ ayant satisfait la justice divine, par sa mort, il a établi la base sur laquelle Dieu peut sauver le pécheur et donner à Israël les bénédictions impossibles à obtenir sous l'ancienne alliance. « Voici, des jours viennent, dit le Seigneur, et je conclurai, pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda, une nouvelle alliance, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les tirer du pays d'Égypte : car ils n'ont pas persévéré dans mon alliance et moi je les ai délaissés, dit le Seigneur. Car c'est ici l'alliance que j'établirai pour la maison d'Israël après ces jours-là, dit le Seigneur : En mettant mes lois dans leur entendement, je les écrirai aussi sur leurs cœurs, et je leur serai pour Dieu, et ils me seront pour peuple... et je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. » (Hébreux 8, 8-13 et Jérémie 31, 31-34.) Si Dieu peut dire de telles choses à l'égard de son peuple terrestre, c'est en vertu de la mort de son Fils, dont le sang a pleinement satisfait la justice. C'est pourquoi, en présentant la coupe aux disciples, le Seigneur dit : « C'est ici mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » Ainsi les disciples avaient dans la coupe la garantie de l'accomplissement des bénédictions d'Israël, en attendant qu'elles se réalisassent. Mais ce sang n'avait pas été versé seulement pour Israël. Le Seigneur dit en effet : « qui est versé pour *plusieurs*

en rémission de péchés, » c'est-à-dire pour tous ceux qui, en tous lieux, se placeront par la foi, au bénéfice de ce sang. L'alliance est faite avec Israël, et non avec les chrétiens, mais c'est le même sang qui donne aux uns et aux autres la rémission des péchés. Lorsque quelqu'un participe à la cène, il le fait parce que ses péchés sont pardonnés, en se souvenant du Seigneur mort à sa place ; c'est pourquoi celui qui ne possède pas le pardon de ses péchés ne doit pas prendre la cène, comme aussi ceux qui sont sauvés ne doivent pas se priver de ce privilège, qui, en même temps, répond au désir exprimé par le Seigneur, la nuit qu'il fut livré.

Jésus ajoute encore : « Mais je vous dis que désormais je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Le fruit de la vigne, le vin, emblème de la joie de Dieu et des siens, n'a pu se boire avec Israël selon la chair ; il n'a procuré aucune joie au cœur de Dieu, mais cette joie sera accomplie dans le millénium. Le Seigneur, en parlant du « fruit de la vigne, » fait allusion à la coupe qui se prenait avec la pâque et qui symbolisait la joie (voir Luc 22, 17-18), ce qui n'est pas le cas pour la coupe de la cène, figure du sang du Seigneur. Le Seigneur dit : « Je n'en boirai plus, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon

Père. » Jésus réalisera cette joie avec ses disciples, au ciel, dans le royaume de son Père, *d'une manière nouvelle*, et non sur cette terre comme les disciples pouvaient s'y attendre, ce qui sera le cas pour ceux qui jouiront du règne de Christ ici-bas.

« Ayant chanté une hymne, ils sortirent et s'en allèrent à la montagne des Oliviers. »

Avertissement donné aux disciples.

(v. 31-35.) — Pour se rendre au mont des Oliviers il fallait sortir de la ville, descendre jusqu'au torrent du Cédron et remonter la colline en face de Jérusalem. Au lieu de se laisser accabler par le poids de tout ce qui l'attendait, Jésus met à profit le temps pendant lequel il marche vers Gethsémané, pour avertir les disciples de ce qui se passerait.

La prophétie de Zacharie allait s'accomplir : « Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées. » (Zacharie 13, 7.) Lui, le bon berger, avait pris soin de ses brebis, il les avait appelées par leur nom, en allant devant elles ; mais afin qu'elles eussent la vie, il devait mourir pour elles, être frappé à leur place. Lorsque ces pauvres brebis, faibles, ignorantes et craintives, verraient le berger frappé, elles se disperseraient, comme un troupeau effrayé abandonne son conducteur. Mais Lui, le bon Berger qui met sa vie pour ses bre-

bis, pense à elles et leur donne un centre de ralliement à retrouver une fois la mort traversée et vaincue, lorsqu'il serait ressuscité. Il iraît devant eux en Galilée, comme nous le verrons au chapitre 28.

Quoique très attaché au Seigneur, Pierre s'appuyait sur l'amour qu'il avait pour lui, au lieu de se défier de lui-même, afin de regarder à Dieu pour réaliser ce que son amour lui suggérerait. Il répond donc à Jésus : « Si tous étaient scandalisés en toi, moi, je ne serai jamais scandalisé en toi. » Pauvre Pierre, il ne savait que son moi sur lequel il comptait pour manifester à Jésus son grand attachement, allait l'engager dans le chemin de la défaite. Jésus lui dit : « En vérité, je te dis, que cette nuit-ci, avant que le coq ait chanté, tu me renieras trois fois. Pierre lui dit : Quand même il me faudrait mourir avec toi, je ne te renierai point. Et tous les disciples dirent la même chose. » Pierre, tout particulièrement, avait à apprendre, comme chacun de nous, que si nous avons le désir d'être fidèles et dévoués au Seigneur, nous ne pouvons compter sur nos propres forces. La force ne se trouve pas dans les désirs de la nouvelle nature. Il faut, dans le sentiment de notre faiblesse, la chercher en Celui qui produit le vouloir et le faire selon son bon plaisir. (Philippiens 2, 13.) Si nous ne nous défions pas de nous-mêmes, Dieu peut permettre, comme pour Pierre, que nous

lombions, afin d'apprendre, par expérience, ce que sa Parole nous dit quant à nos propres capacités. Si Pierre avait écouté les avertissements du Seigneur, il aurait été effrayé de ce dont il était capable et aurait cherché le secours en Dieu. Au lieu de cela, il affirme qu'il ira jusqu'à la mort, et tombe à la première attaque. Dieu veuille que cette leçon, si humiliante et douloureuse pour Pierre, nous soit utile aussi !

(A suivre.)

*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de juillet.*

1. — Parce qu'il était le vrai Agneau de Dieu, dont l'agneau de Pâque était le type.
2. — Son amour pour Lui.
3. — Parce qu'elle sentait le moment de sa mort approcher.
4. — En réprimant de bonne heure les mauvaises dispositions du cœur naturel.

Questions.

1. — Que rappelle la fête de la Pâque? De quoi est-elle le type?
2. — Que rappelle la Cène?
3. — A qui appartient le privilège de prendre la Cène?
4. — Que manquait-il à Pierre?

Histoire d'un matelot.

Dans un village du nord de l'Angleterre vivait, il y a quelques années, une veuve avec ses six enfants. Leur père, officier de marine, était mort, laissant la charge de sa nombreuse famille retomber tout entière sur sa femme. Mais elle connaissait le Seigneur, et aurait été heureuse si la mauvaise conduite de son fils aîné qui refusait de lui obéir, n'eût été pour elle une cruelle épreuve. Il avait choisi pour compagnons les plus mauvais sujets du village et, malgré toutes les exhortations, allait de mal en pis. C'était pour la pauvre mère un grand sujet de larmes et de prières.

Voyant à la fin qu'elle n'avait plus sur lui aucune influence et qu'elle ne pouvait le détourner de sa mauvaise voie, elle se décida à l'envoyer sur mer dans l'espoir que la discipline sévère du bord lui serait salutaire. En préparant sa malle, la pieuse mère glissa parmi ses effets une Bible de poche, demandant à Dieu d'en bénir la lecture pour le salut de l'âme de son fils.

Loin de chez lui, le pauvre jeune homme se plongea de plus en plus dans le mal. Il écrivait très rarement aux siens et ne revint jamais à la maison. Mais les prières de sa mère pour lui montaient toujours avec instance vers Dieu, mêlées

avec beaucoup de larmes. Un jour elle apprit que, dans une tempête, le vaisseau sur lequel était son fils avait sombré.

De quelle douleur son cœur fut rempli ! Son fils avait-il reconnu ses péchés, s'était-il tourné vers Dieu avec repentance, avait-il cherché et trouvé auprès de Jésus le pardon ? oh ! quelle consolation si elle avait pu le savoir !

Un certain temps après, un soir d'hiver où elle et ses enfants étaient réunis devant un bon feu qui flambait dans la cheminée, on frappa à la porte. C'était un vieux matelot qui leur demanda un peu de nourriture et un abri pour la nuit. La mère l'invita à entrer, car depuis que son fils s'était embarqué, elle aimait à être utile et à faire du bien aux matelots qui se trouvaient dans quelque difficulté. Elle usait envers eux de la bonté qu'elle aurait désiré qu'on témoignât à son fils, s'il se fût trouvé dans la même situation.

Pendant qu'il se reposait et se réchauffait auprès du feu en attendant le repas qu'on lui préparait, la mère et les enfants l'interrogèrent sur ses voyages, sur les pays qu'il avait visités et les navires sur lesquels il avait navigué. Il répondit volontiers à leurs questions et leur raconta tous les dangers et les souffrances auxquelles un marin est exposé. Il s'arrêta particulièrement sur un naufrage qu'il avait essuyé et le leur raconta en ces termes :

« Surpris par une violente tempête, notre vaisseau fut poussé par le vent sur des rochers où il se brisa. Tout l'équipage périt sauf moi et un autre matelot. Nous parvînmes à gagner le rivage, mais blessé et épuisé, mon camarade ne tarda pas à succomber. Il avait été autrefois la terreur de l'équipage par son langage profane et son impiété; depuis un certain temps un changement extraordinaire s'était opéré en lui. Il lisait assidûment la Bible ; il priaît et était devenu pour tous un exemple de piété et de bonne conduite.

« Quelques moments avant sa mort, il tira de son sein une petite Bible qu'il pressa sur ses lèvres. Il me la tendit en me disant : « Bob, ce Livre a été pour le meilleur ami. Tu sais quel changement s'est opéré en moi depuis que j'ai commencé à le lire. Ce changement, je le dois à ce Livre. Je le trouvai un jour parmi mes effets. En l'ouvrant je vis mon nom que ma mère y avait écrit. Cela me rappela sa tendre affection, ses ardentes prières pour moi et la maison paternelle que j'avais quittée. Je résolus de le lire. Il me montra quel grand pécheur j'étais, mais il me fit aussi connaître Jésus. Je trouvai en Lui un Sauveur parfait à cause de qui Dieu me pardonnait mes péchés. Maintenant je vais à Lui. Je n'aurai plus besoin de ce Livre, et je te le donne. Lis-le attentivement, Bob; Dieu en bénira la lecture pour toi, comme Il l'a fait pour moi, et tu trouveras le salut de ton âme.

« Peu après avoir prononcé ces paroles, il rendit le dernier soupir. »

« Avez-vous cette Bible sur vous? » demanda la mère d'une voix tremblante.

« Oh! oui, madame; elle ne m'a plus quitté, » répondit le marin en sortant le Livre de sa poche et en le lui tendant.

Eile l'ouvrit, et quelle ne fut pas son émotion en voyant sur la première page le nom de son fils qu'elle-même y avait tracé! Oui, c'était la sienne, celle de son fils bien-aimé. « Sauvé! » s'écria-t-elle; « Dieu en soit loué! » et des larmes de joie et de reconnaissance coulèrent de ses yeux. Dieu avait entendu et exaucé ses prières. Et cette Bible, la Parole vivante et pénétrante de Dieu, avait atteint et pénétré le cœur et la conscience de ce fils perdu, et l'avait amené à Jésus, sauvé pour l'éternité.

QUATRE CHOSES

QUI ONT UNE BELLE DÉMARCHE

(Aux jeunes croyants)

XII.

« Il y a trois choses qui ont une belle allure, et quatre qui ont une belle démarche : le lion, le fort parmi les bêtes, et qui ne se détourne devant qui que ce soit; le coursier qui a les reins ceints; ou le

bouc; et le roi contre qui personne ne peut se lever. » (Proverbes 30, 29-31.)

Pour celui qui est né de Dieu et dont les pensées sont celles de l'Écriture, chaque objet prend sa place respective et le cœur s'attache à ce qui demeure. Alors seulement il est à même de comprendre en quoi consiste la vraie beauté, celle qui ne se flétrit jamais. Le passage cité en tête de ces lignes nous la fait connaître et nous en présente, pour ainsi dire, quatre caractères.

Le premier caractère de la beauté dans la marche est exprimée par :

le lion,

le fort parmi les bêtes, et qui ne se détourne devant qui que ce soit. Noble est le maintien du lion, le roi des animaux, excessive sa force; aussi ne redoute-t-il aucun de ses ennemis. Cela nous fait penser à un passage du saint Livre et qui s'adresse aux jeunes gens de la famille de Dieu : « Je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole de Dieu demeure en vous, et que vous avez vaincu le méchant. » (Jean 2, 14.) Si la Parole demeure en nous, nécessairement nous la mettrons en pratique; et quelle force l'âme acquiert dans l'obéissance à la volonté de Dieu! Rien, ni personne ne peut l'arrêter dans ce chemin, et que d'exemples nous en avons, tel ce

jeune croyant qui marcha résolument dans le chemin de la foi, en dépit de l'opposition particulière qu'il rencontra.

Il se nommait William Hunter et demeurait, il y a fort longtemps, en Angleterre. William craignait Dieu et aimait sa Parole. C'était au temps des persécutions sous le règne de Marie la sanglante. En apprentissage à Londres, il fut congédié par son patron à cause de sa foi et retourna auprès de ses parents à Brentwood. Après six semaines de séjour chez eux, désireux de lire la Bible, il se glissa dans l'église; mais on le découvrit, et on le traduisit devant les magistrats qui le firent mettre aux fers pendant quatre heures, comme cela eut lieu autrefois à Philippes pour Paul et Silas. (Actes 16.)

Amené devant l'évêque pour être interrogé au sujet de sa foi, William lui répondit d'après les Ecritures et non selon les doctrines de l'église romaine. Menacé du bûcher, il resta inébranlable.

En prison, on lui infligea divers supplices; voyant qu'ils restaient sans effet, l'évêque eut recours à la douceur pour le détourner de sa foi, mais le jeune croyant repoussa sans hésiter ses offres mondaines. Comme ni promesses, ni menaces ne pouvaient l'ébranler, on le renvoya à Brentwood. Ses parents le visitèrent dans sa prison et l'encouragèrent. Il dit à sa mère :

« Ma mère, les souffrances que j'aurai à endu-

rer seront bientôt passées. Christ m'a promis une couronne de gloire. »

Enfin le jour qui devait terminer la vie terrestre du jeune chrétien arriva. Des soldats conduisirent le pieux martyr au supplice. William se mit à genoux et lut le Psaume 51. A ce moment, on lui apporta une lettre de la reine avec ces mots : « Si tu veux renoncer à la foi, tu vivras; sinon, tu seras brûlé. » Le jeune homme ne vacilla nullement à l'ouïe de cette promesse, et Dieu lui fit la grâce de tenir ferme. Il répondit : « Dieu m'aidant, je ne renierai pas ma foi. »

Puis il marcha droit au bûcher et se tint debout.

La reine, les évêques, les magistrats, les prêtres étaient réunis contre ce simple jeune chrétien; mais le Seigneur le soutint. Fidèle à Christ en dépit de tous, il acheva avec joie sa course. Ne fut-il pas un noble témoin du Seigneur?

Il était *fort* de la force du Seigneur et *ne se détourna devant personne*.

Le coursier

qui a les reins ceints nous présente un second caractère de la beauté dans la marche. Quelle remarquable description nous trouvons, dans le livre de Job, du cheval, la plus belle conquête que l'homme ait faite. (Job 39, 22-28.) L'Arabe et son coursier semblent identifiés, tellement est intime

l'union qui existe entre le cavalier et sa monture. Le cheval paraît être absolument au service de son maître; il se laisse diriger par lui pour accomplir sa volonté, en dépit de la longueur du chemin et des obstacles qu'il peut rencontrer. Il se hâte dans sa course afin d'arriver au terme le plus tôt possible. Tel devrait être le chrétien.

(A suivre.)

Les voies du Seigneur envers Emma T.

Nous désirons placer devant nos jeunes lecteurs quelques traits de la courte carrière d'une jeune fille du nom d'Emma T. Puissent-ils retirer, de ce simple récit, de salutaires instructions et, comme celle qui en fait l'objet, apprendre, de bonne heure, à connaître, à aimer et à suivre le Seigneur Jésus!

Notre vie n'est qu'une vapeur qui passe, et cependant de quelle importance n'est-elle pas, si nous la considérons en rapport avec l'éternité au-devant de laquelle nous marchons! Combien il est urgent de nous souvenir de cette parole de l'Écriture : « Le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement. » (1 Jean 2, 17.) Précieuse sera la part de ceux qui ont « reçu le témoignage de Dieu qu'il a

rendu au sujet de son Fils. » (1 Jean 5, 10-12.)
Ils possèdent, maintenant déjà, la vie éternelle et le pardon de leurs péchés ; et, servant le Seigneur avec joie, ils attendent son retour du ciel.

Emma, la fille de parents chrétiens, était une aimable enfant, au caractère ouvert et affectueux. Elle avait besoin néanmoins de naître de nouveau et de posséder un Sauveur. Comme elle le confessait plus tard, elle avait fait l'expérience de la méchanceté de son cœur. Aussi ce fut un bonheur bien grand pour elle quand Dieu lui fit la grâce de connaître la béatitude dont parle David, de l'homme à qui Dieu compte la justice sans œuvres, disant : « Bienheureux ceux dont les iniquités ont été pardonnées et dont les péchés ont été couverts. » (Romains 4, 7.)

A l'âge de treize ans, elle fut envoyée en Angleterre chez des amis chrétiens, chargés de compléter son éducation. Dans l'isolement où elle se trouvait sur cette terre étrangère, elle entendit la voix douce et puissante du Seigneur Jésus, parlant de consolation et de paix à son âme. Voici dans quels termes simples et touchants elle annonçait cette bonne nouvelle à ses parents :

« Mes très chers parents!

« J'ai reçu Jésus dans mon cœur, comme mon Sauveur. J'ai la foi en Jésus, qui est mon précieux Sauveur. Quel amour Dieu a eu pour nous! Il a donné son Fils unique, afin que quiconque

croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

Ecrivant à son frère inconverti, quelque temps après, elle lui adresse de pressants appels :

« O mon cher frère! mon grand désir à ton égard est que tu sois converti au Seigneur Jésus, que tu viennes à Lui sans tarder; car, ici, il te fait encore un appel. Viens, sans tarder; n'attends pas plus longtemps, car, voilà déjà quinze ans que tu as passés sans Lui, bien que tu aies eu sa Parole, que tu aies été maintes et maintes fois averti. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. »

« Lis ces beaux passages de la parole de Dieu, ainsi que beaucoup d'autres. Prends plaisir à lire la parole de Dieu; ne cherche pas à lire de mauvais livres, comme je sais que tu le faisais quand j'étais auprès de vous. Ne tarde pas, cher frère, de venir à Jésus; car d'un moment à l'autre, il peut l'enlever de cette terre; alors où iras-tu?

« Mais ceux qui ont Dieu pour leur Père céleste, et Jésus pour leur Sauveur, voient arriver leur fin avec joie. Ce n'est que leur départ de cette terre pour aller dans la maison de leur Père céleste, et auprès de Jésus, leur précieux Sauveur, où il n'y a que joie et bonheur.

(A suivre.)



Un appel.

*Dans les jours de ta jeunesse,
Prête l'oreille au Sauveur
Qui t'invite, en sa tendresse,
À jouir de sa faveur.
N'a-t-il pas donné sa vie
Sur la croix pour ta rançon?
Maintenant, il te convie
À recevoir le pardon.*

*Pourquoi donc tarder encore?...
Du salut, le temps s'enfuit;
Et du jour qui vient d'éclorre,
Dis-moi, verras-tu la nuit?
Voudrais-tu, loin de sa face,
Demeurer dans le malheur?
Ah! viens jouir de sa grâce
Pour goûter le vrai bonheur!*

Réponses aux questions du mois de juillet.

1. — La femme cananéenne (Matthieu 15, 22); l'homme dont le fils était possédé (chap. 17, 14); la mère des fils de Zéhédée. (chap. 20, 20.)

2. — Matthieu 16, 18.

3. — 1^o Matthieu 16, 21; 2^o chap. 17, 12; 3^o v. 22-23; 4^o chap. 20, 17-19.

4. — L'obéissance (chap. 17, 24-27). Le pardon des injures. (chap. 18, 21-35.) Le danger de l'avarice. (chap. 19, 16-26.)

5. — Vis-à-vis des foules en Galilée. (chap. 15, 32.) Avec les aveugles de Jéricho. (chap. 20, 34.)

6. — Il est venu pour sauver ce qui était perdu (chap. 18, 11); il est venu pour servir et pour donner sa vie en rançon pour plusieurs. (chap. 20, 28.) Il viendra pour rendre à chacun selon sa conduite. (chap. 16, 27.)

Questions pour le mois d'août.

A lire Matthieu 21 à 25.

1. — Montrer des cas où le Seigneur Jésus se révèle comme a) appartenant à la semence royale; b) comme le Seigneur du temple; c) comme ayant toute autorité sur la création.

2. — Relever, en les désignant, les paraboles contenues dans votre lecture.

3. — a) Laquelle de ces paraboles parle de la venue du Seigneur Jésus comme homme ici-bas? b) laquelle enseigne la nécessité d'être prêt pour sa seconde venue? c) lesquelles enseignent comment nous devons employer le temps de son absence? d) laquelle parle de la grâce de Dieu pour les pécheurs?

4. — Quel effet la venue du Fils de l'homme produira-t-elle sur les tribus de la terre? Trouver le parallèle en Apocalypse 1.

5. — Quel esclave est bienheureux?

6. — Combien de fois trouvez-vous dans votre lecture l'assurance que le Seigneur Jésus vient?

Les catacombes de Rome

(Suite)

C'est du reste un fait bien connu que les premiers chrétiens se recrutaient surtout dans les classes inférieures de la société. Esclaves, pauvres, opprimés, malheureux de toutes les catégories trouvaient, dès le moment de leur conversion, d'abondantes consolations dans le Seigneur et oubliaient ainsi les maux sans nombre qui, dans la société d'alors, accablaient tous les déshérités. Chez les privilégiés de la naissance et de la fortune, on ne rencontrait aucune commisération à l'égard de ceux qui étaient moins favorisés. Combien donc ces derniers devaient se sentir réjouis et encouragés en entendant les précieuses promesses de la Parole à l'égard de la « bienheureuse espérance » qui attend quiconque a cru au Seigneur Jésus!

Seulement, il va de soi, la plupart de ces chrétiens ne savaient pas lire, chose qui, à cette époque, n'était nullement considérée comme humiliante. Ils devaient donc employer différents moyens pour leur permettre de se rappeler soit l'emplacement des tombes des membres de leur famille, soit les circonstances spéciales à la vie du défunt. Voilà pourquoi ils recouraient fréquemment aux symboles de tout genre, dont voici quelques échantillons.

Le plus répandu dans les catacombes est le *poisson* qui rappelait les noms et titres du Seigneur Jésus. Le mot grec pour *poisson* est *i-ch-th-y-s*; or ces cinq lettres sont les initiales des cinq mots suivants :

Iesus, Jésus,
Christos, Christ,
Theou, de Dieu,
Yios, Fils.
Sôter, Sauveur.

Tantôt on dessinait un poisson, tantôt on inscrivait le mot même *ichthys*, comme dans l'épithèque dont voici une reproduction :



Traduction : *En Christ* (symbole du poisson).
Au bon et innocent fils de Pastorius qui vécut dix ans et quatre mois.

Quant au *monogramme*, il se composait, à l'origine, de deux lettres grecques : X (en français *ch*) et P (en français *r*), initiales du mot grec « *Christ*. » Souvent on les voit accompagnées des deux autres lettres *alpha* et *oméga* (Apocalypse 1, 8, 11; 21, 6; 22, 13), également des symboles expliqués dans

les passages qu'on vient de rappeler. On trouve cette combinaison dans l'inscription ci-après :



Traduction : *Tasaris, en Christ* (traduction du monogramme qui se voit à droite), *le premier et le dernier.*

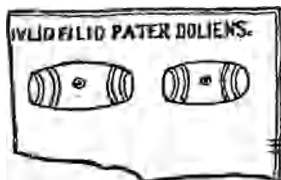
Les *signes* sont de vrais rébus et renferment des allusions directes à la personnalité du défunt. Ainsi :



Traduction : *Ici dort en paix Porcella; elle vécut trois ans, dix mois, treize jours.* L'inscription est accompagnée d'un dessin représentant un petit porc, mot qui se rend en latin par *porcella*. Remarquons en passant que ces mots : *en paix* suffisent à caractériser l'inscription comme chrétienne. Jamais des païens n'auraient employé une

expression pareille. Seuls ceux qui connaissent le Seigneur jouissent de « cette paix qui surpasse toute intelligence » et garde leurs cœurs dans le Christ Jésus; seuls aussi ils ont pleine assurance, non seulement pour cette vie, mais aussi pour l'éternité.

Voici, sous l'épithaphe du fils de Doliens, deux tonneaux. En effet le mot *tonneau* se rend en latin par *dolium*, d'où l'allusion :



Traduction : *Doliens, le père, à Julius, son fils.*
L'épithaphe de Navira est plus longue :



Traduction : *Navira, en paix. Une douce âme qui vécut seize ans et cinq mois, une âme douce*

comme le miel. Cette épitaphe a été faite par ses parents. Signe : un navire. Le mot latin *navis* signifie le navire et ce signe paraissait tout indiqué pour rappeler le nom de Navira. Remarquons que cette famille doit avoir été tout particulièrement illettrée, car l'inscription présente plusieurs fautes grossières.

Ailleurs une scie, un ciseau et une équerre désignent la tombe d'un charpentier, deux marteaux et une sorte de ciseau, celle d'un tailleur de pierres, un grand peigne, celle d'un cardeur de laine, un boisseau plein, celle d'un marchand de blé, deux semelles, celle d'un cordonnier.

On a également retrouvé des tombes de Juifs convertis au christianisme. L'une d'elles offre un intérêt particulier. L'épitaphe, écrite en hébreu, en grec et en latin signifie : *Ci-gît Faustina*; au-dessous on a grossièrement tracé en caractères hébraïques le mot : *shalom* (paix). Au centre de la dalle on voit un chandelier, caractéristique des sépultures juives; d'un côté un vase à huile et de l'autre une palme. On pense que la femme juive enterrée à cette place prit, lors de sa conversion, le nom de Faustina et que, à sa mort, ses amis désirèrent rappeler à la fois son origine et sa conversion.

(A suivre.)



LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite).

CHAPITRE XXVI

Gethsémané.

(v. 36-46.) — Arrivé à Gethsémané avec ses disciples, Jésus leur dit : « Asseyez-vous ici, jusqu'à ce que m'en étant allé, j'aie prié là. » Jésus éprouve le besoin de se retirer pour épancher son cœur devant son Père à cette heure solennelle; cependant il prend avec lui les trois disciples favorisés qui avaient assisté à la scène de la transfiguration : Pierre, Jean et Jacques, pour chercher auprès d'eux quelque sympathie. Mais, rempli de tristesse et d'angoisse, il leur dit : « Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi. » Ce cher Sauveur, dans sa parfaite humanité, était accablé par la pensée de la mort qui s'avavançait dans toute son horreur et projetait, sur son âme pure et sainte, son ombre terrifiante. Mais si douloureuse était l'étreinte des ombres d'une mort telle que celle qui l'attendait qu'il laissa ses trois compagnons et s'en alla plus avant pour présenter à son Père la prière à laquelle nul ne pouvait se joindre, car qui pouvait comprendre les affres d'un tel moment? Il tomba sur sa face en

disant : « Mon Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi; toutefois non pas comme moi je veux, mais comme toi tu veux. » Il s'agissait, dans ce moment suprême, d'accepter la coupe de la colère divine que nous avons méritée, la mort, jugement de Dieu. Satan faisait peser sur l'âme de notre adorable Sauveur toutes les conséquences terrifiantes de son obéissance jusqu'à la mort; son âme juste et sainte ne pouvait que souhaiter que l'heure terrible de la mort passât loin de lui, et d'un autre côté ses perfections ne pouvaient que lui faire accepter d'aller jusqu'au bout dans l'accomplissement de la volonté de son Père. Après avoir prié, Jésus revient vers ses disciples et les trouve endormis. Dans sa divine bonté, il dit à Pierre : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une heure avec moi? » parole qui aurait dû toucher son cœur et le rendre vigilant. Puis il ajoute : « Veillez et priez, afin que vous n'entriez pas en tentation; l'esprit est prompt, mais la chair est faible. » Il ne leur demande pas de veiller avec lui, mais de veiller pour leur propre compte, afin que, conscients de leur faiblesse, ils ne s'exposent pas à une épreuve qu'ils ne pourront supporter. Le Seigneur soutenait à lui seul la lutte dans laquelle Satan ne ménageait rien pour le faire reculer devant l'œuvre par laquelle lui, la « Semence de la femme, » devait lui briser la tête. Jésus s'éloigne de nouveau et dit à son Père pour la seconde fois : « Mon Père, s'il

n'est pas possible que ceci passe loin de moi, sans que je le boive, que la volonté soit faite. » Puis il revient vers les disciples et les trouve rendormis. Cette fois, il ne leur dit rien; il n'attend plus rien d'eux. Ainsi s'accomplit ce qui est dit au Psaume 69, 29 : « J'ai attendu que quelqu'un eût compassion de moi, mais il n'y a eu personne,... et des consolateurs, mais je n'en n'ai pas trouvé. »

« Et les laissant, il s'en alla de nouveau, et pria une troisième fois, disant les mêmes paroles. » C'est dans ces moments où Jésus était accablé par cette tristesse mortelle, que se passait ce qui est dit en Hébreux 5, 7 : « Qui, durant les jours de sa chair, ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort. » Qui saura, cher lecteur, les angoisses et les douleurs de ce cher Sauveur, mis, par Satan, en présence des horreurs de la mort pour le détourner de l'œuvre qu'il avait entreprise, et il ne pouvait ni désirer la mort ni se soustraire à la volonté de son Père? Là, comme lors de la tentation, au début de son ministère, l'obéissance lui a fait trouver la victoire. Jésus prend la coupe, non de la main de Satan, mais comme il le dit en Jean 18, 11, de la main de son Père. Aussi, dans un calme parfait, il revient vers ses disciples et leur dit : « Dormez dorénavant et reposez-vous; voici, l'heure s'est approchée, et le fils de l'homme est livré entre les mains des pé-

cheurs. Levez-vous, allons; voici, celui qui me livre s'est approché. » Ils pourront se reposer! quelles paroles de grâce, qui nous concernent aussi. Désormais les coupables pourraient jouir du repos, parce que le juste, l'innocent allait endurer la mort qu'ils avaient méritée!

Nous voyons donc dans cette scène de Gethsémané, tout ce que Jésus a souffert en présence de la mort que Satan lui présentait avec toutes ses terreurs, comme jugement de Dieu. Grâce soient rendues à Dieu et gloire au Seigneur Jésus! Il a obéi; son amour a été plus fort que la mort, amour que beaucoup d'eux ne peuvent éteindre (Cantique 8, 7), pas même celles de l'angoisse de la mort, car, si c'était arrivé, dans ce moment où notre salut était, pour ainsi dire, en jeu, nous aurions tous été perdus.

Maintenant cette mort restait à traverser dans sa terrible réalité pour un être aussi saint et parfait que le Fils de Dieu, le fils de l'homme. Il marche à cette heure; celui qui le livrait était proche.

Arrestation de Jésus.

(v. 47-56.) — Quel contraste entre la scène où la gloire de Jésus brille au milieu des nuages de l'ombre de la mort, où ses perfections triomphent dans l'obéissance, et celle que ces versets nous présentent, où nous voyons Judas, l'homme sous le pouvoir de Satan, accomplissant le plus infâme

des forfaits pour trente pièces d'argent! Comme Jésus parlait encore à ses disciples qu'il avait dû lui-même réveiller, Judas arrive, « et avec lui une grande foule avec des épées et des bâtons, de la part des principaux sacrificateurs et des anciens du peuple. » Précautions bien inutiles que ces armes, pour prendre celui qui s'offrait lui-même à Dieu, qui était comme « un agneau conduit à la boucherie. » Mais aucun d'eux ne le connaissait comme tel, car, s'ils l'eussent connu, « ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire. » (1 Corinthiens 2, 8.) Accomplissant son œuvre de traître, Judas s'approche de Jésus et lui dit : « Je te salue, Rabbi, » et lui donne avec empressement le baiser de trahison qui devait le désigner à cette bande inique. Avec toute sa dignité, Jésus lui dit : « Ami, pourquoi es-tu venu? » nouvelle parole propre à sonder Judas. Alors ceux qui le suivaient se saisirent de Jésus. Un de ses disciples, nous savons que c'est Pierre (Jean 18, 10), tira son épée, en frappa l'esclave du souverain sacrificateur et lui emporta l'oreille. Pierre voulait montrer qu'il pouvait défendre son Maître avant d'aller à la mort, comme il l'avait dit; tandis que le Seigneur n'a pas ouvert la bouche (Esaïe 53, 7), car s'il l'eût ouverte pour sa défense, il eût anéanti ses ennemis. Au contraire, il dit à Pierre : « Remets ton épée en son lieu; car tous ceux qui auront pris l'épée, périront par l'épée. Penses-tu que je ne puisse pas

maintenant prier mon Père, et il me fournira plus de douze légions d'anges? Comment donc seraient accomplies les écritures, qui disent qu'il faut qu'il en arrive ainsi? »

Les perfections de Jésus brillent avec beauté, au milieu du sombre tableau du cœur de l'homme, en tous ceux qui l'entourent : Judas entièrement dans les mains de Satan; la foule aveuglée, qui s'est laissé armer contre son bienfaiteur; les disciples absolument étrangers à tout ce qui concerne Jésus, et lui est là au milieu d'eux pour accomplir ce que disaient les écritures, dans tout le calme et la dignité de sa personne. Il répond avec douceur et fermeté à Judas comme à Pierre, et à cette foule, au milieu de laquelle il a vécu en répandant bienfaits sur bienfaits, il cherche à faire sentir son égarement en disant : « Etes-vous sortis comme après un brigand, avec des épées et des bâtons, pour me prendre? J'étais tous les jours assis parmi vous, enseignant dans le temple; et vous ne vous êtes pas saisis de moi. Mais tout ceci est arrivé, afin que les écritures des prophètes soient accomplies. » Jésus montre aux uns et aux autres qu'en dehors de toute la méchanceté et de l'ignorance qui les caractérisent, il est là pour accomplir les écritures, se soumettant à tout, mais en souffrant profondément de tout ce qui caractérise l'attitude de chacune de ces classes de personnes à son égard.

Voyant que Jésus était pris, tous les disciples le laissèrent et s'enfuirent. Le Fils de l'homme était livré entre les mains des pécheurs.

Comparution devant Caïphe.

(v. 57-68.) — Pendant que Judas conduisait sa troupe pour se saisir de Jésus, les scribes et les anciens, rassemblés chez Caïphe, le souverain sacrificateur, attendaient l'issue de cette triste expédition. La foule arrive, et ceux qui s'étaient saisis de Jésus l'amènent à Caïphe, qui présidait le sinistre conseil. Derrière ce cortège, Pierre suivait de loin; il voulait tenir sa parole, suivre Jésus jusqu'à la mort, tandis qu'il aurait dû s'écarter et prier afin de ne pas entrer en tentation. Au contraire, il entra dans la cour du souverain sacrificateur, d'où il pouvait voir ce qui se passait devant Caïphe. « Etant entré, il s'assit avec les huisiers pour voir la fin. »

Tout le sanhédrin (conseil et tribunal suprême du peuple juif) avait le dessein bien arrêté de faire mourir Jésus. Il s'agissait seulement de trouver pour cela un motif pour couvrir leur haine. Ne sachant lequel invoquer, ils introduisirent quelques faux témoins contre lui, mais ne trouvèrent rien qui pût le faire condamner. A la fin, deux d'entre eux déclarèrent : « Celui-ci a dit : Je puis détruire le temple, et en trois jours le bâtir. »

Jean 9, 19-22 démontre la fausseté de cette assertion. Le souverain sacrificateur se leva et dit à Jésus : « Ne réponds-tu rien? De quoi ceux-ci témoignent ils contre toi? mais Jésus garda le silence. » Jésus ouvrira la bouche lorsqu'il s'agira de rendre témoignage à la vérité de sa personne; mais il ne se défend pas contre un faux témoignage. Alors Caïphe, irrité de ce silence, lui dit : « Je l'adjure, par le Dieu vivant, que tu nous dises si toi, tu es le Christ, le Fils de Dieu. Jésus lui dit : Tu l'as dit. De plus, je vous dis : dorénavant vous verrez le fils de l'homme assis à la droite de la puissance, et venant sur les nuées du ciel. » En effet Jésus était le Christ, le Fils de Dieu, mais si, comme tel, il était rejeté, un jour viendra où son peuple le verra comme fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire. (Chap. 24, 30 et Apocalypse 1, 7.) A l'ouïe de ce beau témoignage, Caïphe déchira ses vêtements, et s'adressant au conseil, dit : « Il a blasphémé; qu'avons-nous encore besoin de témoins? Voici, vous avez ouï maintenant son blasphème : que vous en semble? » La réponse désirée ne se fait pas attendre : « Il mérite la mort. » La sentence, décidée depuis longtemps par les Juifs, était prononcée; dès lors, plus d'égards envers ce condamné, et ces hommes, les dignitaires de la nation, donnent libre cours à leur haine et à leur mépris. Avec une vulgaire bassesse, ils lui crachent au visage, lui don-

ment des soufflets; d'autres le frappent et disent : « Prophétise-nous, Christ; qui est celui qui t'a frappé? » Jésus demeure calme et silencieux au milieu de cette scène, jugeant de tout, sentant tout et sachant tout. Il réalisait ce que l'apôtre Pierre, témoin de ces outrages, a dit de lui : « Lui qui n'a pas commis de péché, et dans la bouche duquel il n'a pas été trouvé de fraude; qui, lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas d'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement. » (1 Pierre 2. 22-23.)

Dans ces versets, Pierre présente Jésus comme modèle. Pussions-nous tous l'imiter.

Reniement de Pierre.

(v. 69-75.) — Pendant que Jésus était devant Caïphe, une autre scène avait lieu dans la cour où Pierre se trouvait. Une servante survint et lui dit : « Et toi, tu étais avec Jésus le Galiléen. Et il nia devant tous, disant : Je ne sais ce que tu dis. » Une autre servante vint et, s'adressant à ceux qui étaient présents, leur dit en désignant Pierre : « Celui-ci aussi était avec Jésus le Nazaréen. Et il le nia de nouveau avec serment : Je ne connais pas cet homme. Et un peu après, ceux qui se trouvaient là s'approchèrent et dirent à Pierre : Certainement, toi, tu es aussi de ces gens-là; car aussi ton langage te fait connaître. Alors il se mit à faire

des imprécations et à jurer : Je ne connais pas cet homme! Et aussitôt le coq chanta. Et Pierre se souvint de la parole de Jésus qui lui avait dit : Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Et étant sorti dehors, il pleura amèrement. »

Pauvre Pierrel! Il aimait sincèrement Jésus; mais trop confiant en lui-même, il n'avait pas pris garde aux avertissements du Seigneur. (v. 31, 34, 40, 41). N'ayant pas serré ces paroles dans son cœur, il se laissa surprendre par la scène qui s'était déroulée devant ses yeux : témoin de la haine dont son Maître était l'objet et qui se donnait alors libre cours, il ne voit que le danger de s'identifier avec Celui que tous haïssent. Sa chair, qu'il n'avait pas discernée dans ses bonnes résolutions, redoute les crachats et les soufflets, et là, sans ressources spirituelles, il n'est plus en état de faire autre chose que de s'épargner en reniant son cher Maître.

Le chant du coq, le souvenir des paroles de Jésus (en Luc 22, 61, son regard), viennent subitement dissiper l'obscur et froid brouillard qui l'avait enveloppé. La lumière se fait dans son cœur; il comprend avec amertume ce qu'il vient de faire; il sort brisé et pleure amèrement sur sa terrible faute.

Lecteurs, qui de nous n'a pas connu quelque chose de cette amertume? Dans bien des occasions, n'avons-nous pas préféré n'être pas connus

comme disciples de Christ? Sans préférer un reniement avec imprécation, nous avons, plus d'une fois, évité de laisser voir que nous sommes chrétiens, disciples de celui qui a souffert de la part des hommes les crachats, les soufflets, et tant d'outrages, et de la part de Dieu sa terrible colère à cause de nos péchés. Lorsque nous préférons la faveur du monde, qui ne veut rien de notre Sauveur, à l'opprobre qui se rattache à son nom, nous le renions. Alors quelle tristesse remplit le cœur à la pensée de son amour qui demeure toujours le même, et dont nous tenons si peu compte! Un jour tout sera manifesté et nous verrons les conséquences éternelles de notre conduite ici-bas. « Car quiconque aura honte de moi et de mes paroles, le Fils de l'homme aura honte de lui quand il viendra dans sa gloire et dans celle du Père et des saints anges. » (Luc 9, 26.) Pensons au Seigneur et non à nous-mêmes, à son amour pour nous et à la gloire dans laquelle il apparaîtra avec tous ses saints, afin d'être gardés fidèles, et éviter l'amertume de l'avoir déshonoré. Sachons, comme Moïse, estimer « l'opprobre du Christ un plus grand trésor que les richesses de l'Égypte, car il regardait à la rémunération. » (Hébr. 11, 26.)

(A suivre).

*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois d'août.*

1. — a) La délivrance du jugement des premiers-nés en Egypte; b) du sacrifice de Christ.
2. — La mort de Christ.
3. — Ceux qui croient que Jésus est mort pour eux.
4. — La défiance de soi-même.

Questions.

1. — Qui plaçait la mort devant le Seigneur en Gethsémané?
2. — Quel apôtre présente Jésus comme modèle lorsqu'il était maltraité? Indiquer le passage.
3. — Qu'aurait dû faire Pierre au lieu d'entrer dans la cour du sacrificateur?
4. — Comment pouvons-nous renier le Seigneur?



Les voies du Seigneur envers Emma T.

(Suite.)



« Si tu continues toujours à fréquenter la mauvaise compagnie des garçons qui travaillent avec toi, quand tu seras venu à Jésus, tu ne pourras plus du tout les fréquenter, lors même que tu serais pour eux un sujet de moquerie... Mais bienheureux est celui qui souffre pour la gloire de son Sauveur et Seigneur, et qui rend témoignage de Lui... Viens, encore une fois, viens à Jésus! voilà la prière constante que je fais à mon Père céleste

et à mon Sauveur et Seigneur Jésus, qui sera aussi, je l'espère, bientôt, ton Père, et Jésus, ton Sauveur et Seigneur. Je suis sûre que c'est aussi la prière constante de nos parents pour toi. »

Ecrivant à sa mère quelques mois plus tard, elle lui fait part de son désir de participer à la table du Seigneur, et des démarches qu'elle a faites à ce sujet :

« Il y a à peu près un mois que je suis allée chez Monsieur H. pour lui demander si je pouvais être reçue à la table du Seigneur pour rompre le pain, et être en communion avec les frères et les sœurs. Car le Seigneur Jésus m'a mis au cœur de faire ce qu'il a dit en mémoire de Lui. Quel grand privilège notre Seigneur nous a accordé, en nous disant : « Faites ceci en mémoire de moi, » en attendant qu'il vienne nous prendre dans la demeure céleste auprès du Père. Car le Seigneur Jésus nous dit : « Je viens bientôt. »

J'ai été proposée ce matin. Oh ! que le Seigneur, dans sa bonté, m'accorde de ne vivre que pour lui, et de ne faire que sa volonté ! »

Parlant de sa joie d'avoir pu participer à la table du Seigneur, elle écrivait à son père :

« Le Seigneur m'a mis au cœur de faire ce qu'il a dit avant de quitter ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi. » Quel grand privilège le Seigneur nous a accordé, pendant que nous sommes étrangers et voyageurs, et aussi quelle pré-

cieuse Parole le Seigneur nous a laissée, en nous disant : « Je viens bientôt. »

« Que le Seigneur, dans sa bonté, nous accorde le privilège de ne vivre que pour Lui, et que nos âmes l'adorent en esprit et en vérité. Quel don ineffable notre Dieu et Père nous a accordé en nous donnant Jésus qui nous a rachetés de tout péché, et nous a sauvés pour la vie éternelle, pour tous ceux qui croient en Lui. Quel immense amour notre Dieu et Père a envers nous! *Dieu est amour.* »

Une année plus tard, elle adressait encore de sérieux appels à son frère inconverti :

« Cher A., j'espère que, dans cette nouvelle année, tu apprendras à connaître Jésus, comme ton Sauveur et Seigneur. Viens à Jésus, il t'appelle, ne tarde pas davantage, car tu ne sais ce qui peut t'arriver d'un jour à l'autre.

« Quel salut merveilleux! quel amour! Comment peux-tu repousser un tel salut? Je demande au Seigneur qu'il ouvre ton cœur à sa précieuse Parole; quel bonheur pour moi quand j'apprendrai que tu as appris à connaître Jésus comme ton Sauveur!

« As-tu lu le traité que je t'ai envoyé. J'ai demandé à Dieu de le bénir pour ton âme, et j'ai confiance que cela aura lieu. Si ce n'est pas encore le cas, que Dieu, dans sa bonté et son amour, se révèle à ta conscience, et c'est sa volonté de le

faire. Tu as déjà été averti bien des fois ; ne rejette pas la grâce de Dieu davantage.

« Il est dit : « Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. »

Répondant à une jeune cousine, qui lui avait annoncé la mort de sa sœur aînée, elle lui écrivait :

« C'est une grande consolation pour tous si vraiment chère Esther s'est endormie dans le Seigneur. Si elle a confessé Jésus-Christ pour son Sauveur, elle est sauvée pour l'éternité, et nous la retrouverons là-haut, où tout est bonheur et paix parfaite.

« Et toi, ma chère petite cousine, qu'en est-il à l'égard de ton âme? Connais-tu Jésus pour ton Sauveur? Car Lui, le Fils unique du Père, a daigné descendre sur cette terre, où il a été le méprisé et le rejeté des hommes, où il a été mis à mort. Son précieux sang a coulé pour nous sur la croix, et quiconque croit en lui, en son précieux sang sera lavé, sauvé et racheté pour l'éternité. Quelle grâce, quel salut merveilleux! Quel immense amour! Il a accompli parfaitement la volonté de Dieu, son Père; et maintenant il est assis à la droite de Dieu, dans la gloire céleste. »

*
*
*

Eloignée des siens, qui eurent la douleur profonde de ne pas la revoir ici-bas, Emma tomba malade. Il fut bientôt évident pour tous ceux qui l'entouraient que ses jours étaient comptés.

« Dis-moi, ma chère enfant, » lui demandait un jour une des amies dévouées qui la soignaient, « ne l'est-il jamais venu à la pensée que le Seigneur voulait te reprendre à Lui ? »

— Oui, » répondit-elle, « j'y ai pensé.

— Et quel est ton sentiment à cet égard ?

— Si c'est sa volonté, c'est aussi la mienne, » fut sa prompte réponse.

Quand elle apprit que la maladie faisait de rapides progrès et que l'on conservait peu d'espoir de guérison, son bonheur parut inexprimable. La sombre vallée qu'elle devait traverser était éclairée par la douce lumière de la présence de Dieu.

« Je vais voir bientôt le Seigneur, » disait-elle, « j'ai soif de le voir. »

Sa confiance était si réellement l'œuvre de l'Esprit qu'elle était aussi simple que vraie.

« Je vois très bien, » disait-elle, « que c'est dans son amour que le Seigneur a permis que je sois malade. Quand j'étais forte et bien portante, mon cœur était partagé; je l'adorais, mais non comme il est digne de l'être. Quand je m'approchais de sa table, j'avais quelquefois de la peine à ne penser qu'à lui. Il veut avoir tout notre cœur. Maintenant, je vois qu'il veut et doit être glorifié par nous. »

Parlant de son regret de quitter ceux qu'elle aimait, elle ajoutait :

« Le Seigneur vient; nous ne serons pas longtemps séparés. »

« Que vous êtes bonne, » disait-elle à l'amie qui la soignait.

« Non je ne suis pas bonne, » lui répondit cette dernière; « mais je l'aime, nous nous aimons.

— Oui, » ajouta la jeune malade, « c'est l'amour de Dieu, et il a dit : « Aimez-vous les uns les autres. »

Elle était, jusqu'à ses derniers instants, constamment préoccupée de l'état spirituel des divers membres de sa famille, et particulièrement de l'un d'eux qui, quoique appartenant au Seigneur, s'était détourné du chemin de la vérité. Elle lui envoya un dernier message, tendre et solennel, le suppliant de considérer ses voies, et de revenir de son égarement.

Peu d'heures avant son départ, elle exprima le désir pressant qu'elle éprouvait de voir ses frères et sœurs convertis au Seigneur, ainsi que d'autres membres de sa famille, ajoutant :

« Il est digne de posséder tous les cœurs. »

Après avoir encore rendu témoignage au Seigneur et à sa parfaite grâce envers elle et parlé de son bonheur d'être bientôt auprès de Lui, elle fut recueillie doucement dans ce séjour de la lumière, où les saints contempleront, à toujours, la face ravissante de Celui qui les a lavés dans son sang précieux.

« Or quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immor-

talité, alors s'accomplira la parole qui est écrite : « La mort a été engloutie en victoire. » Où est, ô mort, ton aiguillon ? Où est, ô hadès, ta victoire. » (1 Corinthiens 15, 54, 55.)



QUATRE CHOSES QUI ONT UNE BELLE DÉMARCHE

(Suite et fin.)

Il a une *course* à fournir, un but à atteindre, et en cela il ne fait qu'accomplir la volonté de son divin Maître qui l'a acquis à grand prix.

L'apôtre Paul, qui a suivi si fidèlement les traces de Christ, nous en donne un exemple frappant. La devise de toute sa vie, dès sa conversion, semble être la question qu'il prononça au moment où le Seigneur l'arrêta sur le chemin de Damas : « Que dois-je faire, Seigneur ? » (Actes 22, 9.) Écoutons ce qu'il dans sa belle épître, de l'expérience chrétienne :

« Je fais une chose : oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus... Soyez tous ensemble mes imitateurs, frères, et portez vos regards sur ceux qui marchent ainsi suivant le modèle que vous avez en nous. » (Philippiens 3, 14-17.)

Quelle carrière remarquable que celle de ce dévoué serviteur de Christ! Arrivé au terme de la course, il peut dire, dans une humble assurance : « J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi : désormais m'est réservée la couronne de justice que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais à tous ceux qui aiment son apparition. » (2 Timothée 4, 7, 8.)

Ce fidèle témoin de Christ a laissé à sa suite des traces bénies. Nous les retrouvons vivantes dans les pages de la Sainte Ecriture. Puisseons-nous non seulement en apprécier la beauté particulière, mais aussi prendre plaisir à les suivre d'un cœur entier!

Nous passerons au troisième caractère illustré par

le bouc.

Il fait, pour ainsi dire, pendant à ce qui précède, en y ajoutant quelque chose de plus. (Voir Jérémie 50, 8.) Celui qui fait preuve de fidélité dans sa marche finit par devenir lui-même un *modèle* pour les autres, témoins les croyants de Thessalonique, ainsi que nous allons le voir. L'image du bouc est expressive. A la tête du troupeau, il en est le conducteur et le mène sûrement à destination.

En lisant le chapitre I de la première épître qui

fut adressée à ces chrétiens, nous y remarquons des choses merveilleuses, de toute beauté pour des nouveaux-nés en Christ. Comme nous l'avons dit ailleurs à ce sujet, il nous semble assister à une magnifique journée de printemps, baignée de lumière et de vie, où tout invite à la joie et à la reconnaissance. Aussi le cœur de l'apôtre, qui leur écrit, peut-il s'épanouir et bénir Dieu pour tous ceux auxquels il s'adressait.

Leur état pratique, si excellent, était pour lui la preuve de leur élection et la démonstration que non seulement ils avaient été amenés à Dieu, au Dieu vivant et vrai, mais encore qu'ils demeureraient dans sa proximité. C'est devant Celui qui est *lumière* et *amour* qu'ils demeureraient habituellement. La *lumière* brillait sur leurs consciences et avait pour effet de les maintenir constamment en éveil; et *l'amour* étreignant leurs cœurs, les poussait à l'accomplissement des bonnes œuvres placées devant eux. Que deviendrions-nous nous-mêmes sans rester dans l'heureuse place où nous avons eu accès? Semblables à une plante privée de lumière et de chaleur, nous végéterions inévitablement.

L'état pratique de ces fidèles était si expressif que Paul relève trois choses frappantes au sujet de leur christianisme. Il constate d'abord, tout à leur louange, qu'ils étaient ses *imitateurs* et ceux du Seigneur. Ensuite, que *leur témoignage* avaient

eu un heureux retentissement au près et au loin, de sorte que le monde même voyait distinctement que ces chrétiens s'étaient tournés des idoles vers le Dieu vivant qu'ils servaient, en attendant son Fils Jésus du ciel.

Au surplus, ces Thessaloniens eux-mêmes étaient devenus *des modèles* pour tous les croyants dans la Macédoine et dans l'Achaïe.

Nous le répétons : quelle chose merveilleuse et de toute beauté que la marche de ces nouveaux-nés en Christ : *imitateurs* des apôtres, *témoins* pour le monde et *modèles* pour les chrétiens!

Nous terminerons par le quatrième caractère illustré par :

le roi,

contre qui personne ne peut se lever. Quelqu'un l'a dit : « Elle est belle, l'allure du roi, une marche *d'autorité divine*, à laquelle aucune puissance ne peut résister. » Nous en avons un exemple dans le livre des Actes. Quelle dignité, empreinte à la fois de grâce et de fermeté, nous remarquons chez les apôtres dans une certaine circonstance. Ils sont les témoins de Christ, préoccupés de répondre aux pensées de leur divin Maître. Mais quelle opposition ils rencontrent de la part des chefs religieux de la nation. Ceux-ci ont l'idée d'avoir facilement raison de « ces gens illettrés et du commun, » mais ils sont obligés de reconnaître qu'ils

avaient été avec Jésus. (Actes 4, 13.) Et lorsqu'ils prétendent leur imposer silence, ceux-ci répondent avec assurance et humilité : « Jugez s'il est juste devant Dieu de vous écouter plutôt que Dieu. Car, pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues. » (Actes 4, 19, 20.)

Nous le voyons, c'est de Dieu même qu'ils relèvent pour leur service et leur témoignage; ils en ont conscience, et personne — pas même les principaux — ne peut les empêcher d'accomplir ce pour quoi le Seigneur les a laissés sur la terre après son départ.

Nous aimons à clore ces pages sur la beauté de la marche du chrétien par ces quelques mots du vénéré et cher frère dont nous avons rappelé les paroles :

« Ah! qu'il nous soit donné, les yeux fixés sur Christ, le parfait modèle de toutes ces allures, d'en reproduire la beauté dans notre marche ici-bas! »

Réponses aux questions du mois d'août.

1. — a) Matthieu 21, 6-11; 22, 42-45; b) 21, 12-17; c) 22, 18-22.

2. — 1^o Les deux fils (21, 28-32); 2^o la vigne (33-41); 3^o le grand souper (22, 1-14); 4^o les dix vierges (25, 1-13); 5^o les talents (14-30).

3. — *a)* la vigne; *b)* les dix vierges; *c)* les deux fils et la parabole des talents; *d)* le grand souper.

4. — Elles se lamenteront (chap. 24, 30), Apocalypse 1, 7.

5. — L'esclave fidèle et prudent qui sera trouvé faisant ce que son maître lui a donné à faire, lorsque celui-ci viendra. (chap. 24, 45-46.)

6. — 11 fois (chap. 24, 27, 30, 37, 39, 42, 44, 46, 50; chap. 25, 10, 19, 31.)

Questions pour le mois de septembre.

A lire Marc 1-4.

1. — Quels versets nous donnent la manière dont le Seigneur Jésus employa un jour entier de sabbat?

2. — Quel mot, répété 13 fois dans les deux premiers chapitres de Marc, indique la promptitude caractérisant tout ce qui a rapport au service du Seigneur?

3. — Avec qui Jésus se met-il à table?

4. — N'y avait-il que des Juifs qui venaient au Seigneur?

5. — Citez les occasions où nous voyons soit la mère, soit les frères du Seigneur en rapport avec lui.

6. — Quelles sont les paraboles dont le Seigneur emprunte le sujet aux choses de la nature?

N. B. Nous omettons intentionnellement la lecture des derniers chapitres de Matthieu, désirant étudier en une fois les différents récits de la crucifixion du Seigneur Jésus.



AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

CHAPITRE XVIII

Un peuple étrange.

Pendant les années que M. Judson avaient passées en Birmanie, il avait souvent entendu parler

d'une race étrange qui, bien qu'habitait le même pays, était demeurée tout à fait distincte des indigènes. On les appelait Carènes et ils occupaient des villages cachés dans les montagnes. Personne ne connaissait leur pays d'origine, ni l'époque de leur arrivée en Birmanie.

Ce qui intéressa le plus M. Judson, ce fut d'apprendre que les Carènes n'adoraient pas les idoles, mais qu'ils priaient Dieu. Ils ne possédaient pas de Bibles. Les Birmans les méprisaient profondément et les maltraitaient souvent. Mais, depuis bien des générations, ces Carènes attendaient l'arrivée d'hommes blancs qui seraient porteurs de bonnes nouvelles de paix pour leur nation.

Le missionnaire pensait souvent à eux et priait beaucoup pour que Dieu lui ouvrît un chemin pour se rendre dans ces montagnes. La réponse vint, mais peut-être ne fut-elle pas telle que M. Judson l'aurait désirée.

Un jeune Carène, nommé Moug Shan-byu, quitta sa demeure dans un village écarté et après quatre jours de marche à travers les montagnes, il gagna une grande ville. Il n'avait que seize ans, mais il n'en devint pas moins la terreur de tout le pays par sa violence et sa témérité. Il s'associa à une troupe de brigands et se trouva impliqué dans de nombreux vols et même dans des meurtres. Criblé de dettes, il allait être envoyé en prison lorsqu'un chrétien indigène offrit de payer ce qu'il

devait, à condition qu'il devint son esclave, selon une coutume très répandue en Birmanie.

L'offre fut acceptée et Moung Shan-byn alla vivre chez un homme qui lui parla souvent du Seigneur Jésus et de son amour. Pour un temps, il sembla se mieux conduire, mais bientôt son caractère naturel reprit le dessus, à tel point que son maître dut le renvoyer.

M. Judson le prit aussitôt à son service; sa patience était mise à une rude épreuve par le tempérament sauvage et violent du jeune homme, mais il n'en persévéra pas moins dans ses efforts. Il lui enseigna à lire sa Bible et lui expliqua ce qu'il lisait. Une année ne s'était pas écoulée que la lumière de la parole de Dieu venait briller dans l'âme du jeune Carène. Comme l'aveugle de jadis, il put dire : « Je sais une chose, c'est que j'étais aveugle et que maintenant je vois. » (Jean 9, 25.) Il vit qu'il était un pauvre pécheur perdu; mais, par la foi, il trouva dans le Seigneur Jésus le Sauveur qui répondait à sa profonde misère. Son premier désir fut d'aller parler de Christ à ses parents et à ses amis, et lorsqu'enfin il fut décidé que M. et M^{me} Boardman iraient vivre parmi les Carènes, l'ancien brigand demanda avec instance de les accompagner en qualité d'interprète, la langue de ces montagnards différant beaucoup de celle des Birmans.

Sa requête fut agréée et, dès que les missionnai-

res furent arrivés dans un village carène, Moungh Shan-byn rassembla les habitants qui vinrent en foule pour entendre l'Évangile. Un jour, le bateau missionnaire s'arrêta près d'un village au temps de la moisson. Tous les habitants travaillaient aux champs. La seule personne qui fût restée à la maison était un vieillard, le frère d'un chef. Lorsqu'il apprit que des blancs étaient venus de par delà les mers apportant de bonnes nouvelles, il fut rempli de joie. Saisissant un cor, il en tira des sons éclatants et lorsque ses concitoyens, répondant à ce signal, se rassemblèrent sur la place publique, il les reçut par ses paroles :

« Ils sont arrivés; ils annoncent la paix; depuis combien d'années ne les attendions-nous pas? »

Beaucoup de ces pauvres gens apportaient des présents de poisson, de volaille, de fruits, et tous écoutèrent avec avidité M. Boardman qui leur lut Jean 3, 16, et leur parla du grand amour de Dieu.

M. Boardman se sentit fort encouragé; il écrivait à cette époque :

« Je crois que le Dieu de toute grâce va travailler d'une manière merveilleuse au milieu de ce peuple. Moungh Shan-byn nous est une grande consolation et aussi un aide véritable. Il s'en va souvent visiter des villages éloignés et y prêche l'Évangile. Une de ses absences a duré sept semaines. Nous commençons à être en peine à son

sujet, mais il revint enfin, ramenant avec lui dix personnes qui, ayant cru en Christ, demandaient le baptême. »

M. et M^{me} Boardman avaient deux enfants, une fillette de trois ans et un bébé de quelques mois. L'aînée, Sara, était charmante de vie et d'entrain. Ses joues roses, ses yeux bleus, ses longues boucles blondes formaient un contraste frappant avec les enfants indigènes au teint basané et aux traits souvent grossiers.

Dès sa toute petite enfance, Sara pouvait se faire comprendre soit en anglais soit en birman; elle sut aussi bientôt beaucoup de mots de la langue des Carènes. La chère enfant aimait par-dessus tout à entendre raconter « l'antique histoire » du bon Sauveur, et souvent elle disait à sa mère :

« S'il te plaît, maman, dis-moi encore quelque chose de Jésus. »

Le Seigneur Jésus qui, ici-bas, aimait à ressembler les enfants dans ses bras, avait besoin de Sara. La maladie de l'enfant fut si courte que ses parents réalisaient à peine que leur chérie allait leur être enlevée, que déjà tout était fini; mais ils savaient que leur tendre agneau avait été recueilli par le bon Berger.

Quelle dure épreuve pour les pauvres parents! Par la grâce de Dieu, ils purent courber la tête et dire : « C'est l'Éternel! qu'il fasse ce qui lui semblera bon! » M. Boardman reprit son travail

parmi les Carènes avec un étrange sentiment dans son cœur: il lui semblait que pour lui le temps devait être très court et que ce qu'il avait à faire devait s'accomplir promptement. Aussi se remit-il à l'œuvre sans relâche, prêchant, enseignant, parlant à tous ceux qui venaient à lui, parfois de bien loin, pour se procurer des traités ou des évangiles.

Sa femme remarqua bientôt qu'il s'affaiblissait chaque jour; il toussait beaucoup et ses nuits étaient agitées; mais jamais il ne se plaignait. Toujours joyeux, il mettait un tel zèle à son travail que sa fidèle compagne elle-même s'y trompa et ne le crut pas sérieusement atteint.

Quelques semaines s'écoulèrent, semaines d'angoisse et de souffrances pour M. Boardman, puis, un matin, le fidèle serviteur s'endormit pour se réveiller en la présence de son Seigneur.

Une année et demie après, sa veuve devenait la seconde femme de M. Judson.

CHAPITRE XIX

Semailles et moissons.

Jour après jour, M. Judson venait s'installer dans son *zayat* au bord de la route, quelquefois parlant aux indigènes qui se hasardaient à y pénétrer; d'autrefois, lorsqu'il était seul, lisant à haute voix quelque simple traité dans l'espoir

qu'un passant s'arrêterait pour écouter les paroles de vie. C'était par une matinée brûlante de l'été tropical. Le toit en feuilles de palmier du *zayat* protégeait à peine le missionnaire contre les rayons brûlants du soleil et Judson se sentait si fatigué qu'il eût volontiers fermé son livre et cherché le sommeil.

Mais il résista à la tentation, se souvenant comment son Seigneur et Maître, lorsqu'il était lassé par le chemin, oublia sa fatigue pour parler, à une pauvre femme, de la fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle. Peut-être ce même Seigneur conduirait-il quelque étranger altéré vers le *zayat* solitaire. Aussi M. Judson, malgré sa lassitude, lisait-il toujours.

« Regarde père, regarde donc! voilà l'homme de Jésus-Christ. »

L'homme de Jésus-Christ leva ses yeux de dessus son livre et rencontra le regard joyeux d'un petit garçon birman qui passait, sa main dans celle d'un indigène de haute taille, à la tournure aristocratique. M. Judson sourit à l'enfant, mais le père ne daigna pas lui accorder la moindre attention.

Chaque jour l'étranger passa devant le *zayat* sans jeter un regard au missionnaire; mais l'enfant cherchait évidemment à faire des avances; il saluait timidement en portant sa petite main brune à son front et souriait gentiment. Un matin, le

missionnaire fit un signe de la main et d'un bond, l'enfant fut sur ses genoux.

« Moug-Moug! » appela le père d'un ton où se mêlaient la surprise et la colère. Mais déjà le garçonnet l'avait rejoint, portant autour de sa tête un beau madras noué en forme de turban. Sa jolie figure rayonnait de plaisir.

« *Tai hlah-the!* » (très beau!) dit l'enfant, touchant du doigt sa nouvelle coiffure et regardant sans effroi le visage assombri de son père.

« *Tai hlah-the!* » répéta celui-ci, mais, lui, pensait à son petit garçon.

« Vous avez là un bien gentil enfant, » dit M. Judson d'un ton conciliant. L'étranger s'inclina; il sembla hésiter un instant, ne sachant quel parti prendre, puis, tout à coup, saisissant la main du petit, il s'éloigna rapidement.

« Je ne crois pas que ce *zayat* soit un bon endroit, Moug-Moug, » dit le père gravement. Le petit garçon tourna vers lui un regard interrogateur singulièrement profond.

« Ces blancs sont... » il n'acheva pas et secoua la tête d'un air mystérieux.

Les yeux du petit garçon s'ouvrirent toujours plus grands.

« Je te laisserai à la maison demain, mon fils, pour que tu sois à l'abri de ce sorcier.

— Papal

— Que veux-tu, mon garçon?

— Je crois que ce sera tout à fait inutile de me laisser à la maison.

— Qu'est-ce que cela signifie, Moung-Moung?

— Il m'a fait quelque chose, papa; je ne sais pas quoi; mais il faut que je le voie.

— Voyez, quel enfant! cet homme n'est rien, mon garçon; n'y pense plus.

— Papa!

— Eh bien?

— Tu ne seras pas fâché?

— Fâché! » et un sourire vint illuminer l'austère figure du père.

« Est-ce vrai que ma mère...? »

— Chut, Moung-Moung!

— Est-ce vrai qu'elle adorait Jésus-Christ? »

La figure du père se fit dure et sévère. Il demanda :

« Qui donc a osé te dire cela? »

— Mais père, est-ce vrai? le faisait-elle?

— Qui a pu te raconter pareille chose?

— Je n'ose te le dire, père; j'ai promis, tu sais?

La personne qui m'en a parlé m'a assuré qu'il y allait de sa vie si l'on savait qu'elle m'avait révélé ce secret. Seulement, père, dis-moi si c'est la vérité.

— Ne parlons plus de ces choses, Moung-Moung. L'homme blanc a été bien bon de te donner ce beau mouchoir. »

Derrière le père et le fils marchait une femme

étroitement voilée et portant un grand éventail en feuille de palmier. Sans qu'ils s'en doutassent, elle n'avait rien perdu de leur conversation. Bientôt elle s'arrêta devant une boutique et sembla s'absorber dans l'achat de quelques bananes. Mais une étrange expression de joie illuminait ses traits et cette joie n'était que le reflet de la reconnaissance dont son cœur était rempli.

Qui étaient donc ce père et ce fils? Pénétrons dans le *zayat* au moment où M. Judson, appelant à lui un domestique indigène, lui montra les deux promeneurs.

« Connais-tu ce monsieur et son petit garçon?

— Oh! oui, maître, je les connais bien. Le père est un des secrétaires du gouvernement. Il est très riche, il habite une belle maison, il a de nombreux serviteurs, mais...

— Mais quoi?

— Maître, tu m'as interrogé et je dois te dire la vérité. Il déteste les chrétiens.

— Vraiment. Alors, pourquoi son fils me sourit-il comme si j'étais pour lui un vieil ami?

— Ah! c'est qu'on lui a enseigné à l'aimer, maître. Ordinairement les enfants birmans ont toujours peur des étrangers. Le maître se souvient-il d'une jeune femme qui vint ici il y a huit ans, demandant un remède pour son bébé qui se mourait?

— Non, je ne me le rappelle pas, » fit le mis-

sionnaire. « Comment pourrais-je me souvenir de tous ceux auxquels j'ai distribué des médicaments?

— Mais celle-là, tu ne peux l'avoir oubliée, » insista le serviteur. « Elle était si belle et sa voix était si douce; on eût dit des clochettes d'argent. Elle était la femme de ce monsieur et l'enfant que tu connais était le petit malade. Le docteur indigène n'avait pu lui faire aucun bien, alors elle est venue vers toi, bien qu'elle craignit fort la colère de son mari. Tu lui donnas ce qu'elle demandait, mais en même temps tu lui dis qu'elle souffrait elle aussi, d'une maladie autrement grave que la fièvre qui brûlait le sang dans les veines de son enfant. Tu lui montras qu'elle était une pécheresse et tu lui parlas du Seigneur Jésus.

Quand elle te quitta, tu lui donnas l'évangile selon Matthieu, puis tu t'agenouillas, demandant à Dieu de la bénir et de l'amener à la pleine connaissance de Christ.

— Je crois me souvenir de cet incident, » dit M. Judson. « Qu'arriva-t-il ensuite? est-ce qu'elle lut le livre?

— Oui, elle le lut pendant la nuit, tandis qu'elle veillait son bébé; souvent aussi elle priait à genoux à côté du berceau. Elle répétait tout bas les paroles que tu avais dites; du moins, celles dont elle avait gardé le souvenir. Je suis bien sûr que Dieu l'entendait, car elle croyait au Seigneur Jésus et

désirait fort se faire baptiser. Mais lorsqu'elle parla de la chose à son mari, celui-ci se mit dans une grande colère et lui défendit d'y penser. Il brûla le livre que tu lui avais donné. Moung-Moung se rétablit, mais sa mère n'avait jamais été robuste et chaque jour ses forces déclinaient; on aurait dit une fleur se fanant peu à peu. Son mari, qui l'aimait tendrement, en conçut un vif chagrin; il la combla de cadeaux, mais persista à lui refuser la seule chose qu'elle désirât; c'était de le voir. Quelques jours avant sa mort, Dieu lui donna foi et courage, et elle parla de Christ à tous ceux qui l'entouraient, les suppliant de l'aimer et de le servir, lui seul. Bientôt après le Seigneur la reprit à lui. Quelquefois Moung-Moung a le regard de sa mère, ce regard lointain qui semble voir l'au-delà. On me dit qu'il pose souvent des questions sur Dieu et sur le ciel, mais le père a fait serment de tuer quiconque en parlerait. » *(A suivre.)*

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite.)

CHAPITRE XXVII

Fin de Judas.

(v. 1-10.) — La mort de Jésus se décida dans le conciliabule tenu chez Caïphe après son arresta-

tion; mais l'assemblée entière des sacrificateurs et des anciens devait ratifier officiellement la sentence. Aussi, dès le matin, ce conseil se réunit pour prononcer la condamnation de Jésus. La Parole ne dit pas ce que l'on avait fait de lui depuis sa comparution de la veille devant Caïphe. Après l'avoir lié, ils le livrèrent à Pilate, le gouverneur romain, qui seul pouvait ordonner sa mort et l'envoyer au supplice.

Lorsque Judas vit son Maître condamné, ses yeux s'ouvrirent sur l'horreur de son action et, dans les tourments d'un remords inutile, il reporta les trente pièces d'argent à ceux qui les lui avaient comptées, leur confessant son iniquité : « J'ai péché, » leur dit-il, « en livrant le sang innocent. » Cette confession trouva des cœurs aussi endurcis que le sien. Les sacrificateurs et les anciens ne se souciaient pas davantage des remords de Judas que de l'innocence de Jésus. Ils lui répondirent : « Que nous importe? tu y aviseras. » Leur dessein s'accomplissait; ils ne s'occupaient pas d'autre chose. Judas pensait probablement que Jésus échapperait à ceux qui viendraient le prendre, comme il l'avait fait plusieurs fois, tandis que lui jouirait de son argent. (Voir Luc 4, 29-30; Jean 8, 59 et 10, 39.) C'est pourquoi, voyant Jésus condamné, le désespoir s'empara de lui et, après avoir jeté l'argent dans le temple, il alla se pendre. Il avait vécu dans l'aveuglement, tout en étant avec

le Seigneur; sa cupidité avait donné à Satan une prise facile sur son âme. Ayant vendu son Maître, il ne trouve de compassion ni chez les hommes, ni en Satan, et privé de toute ressource, il ne lui restait qu'à se précipiter dans l'abîme, en attendant le jour où il comparaitra devant Celui qu'il vendit pour trente pièces d'argent.

Les sacrificateurs, gens scrupuleux, mais sans conscience, ne veulent pas que cet argent aille au trésor sacré, parce que c'était le prix du sang. Ils décident d'achefer un champ, « le champ du potier, » pour la sépulture des étrangers. Hélas! la séparation d'avec les étrangers n'avait plus sa raison d'être; ils s'étaient élevés contre le Dieu qui les avait appelés d'entre toutes les familles de la terre; ils s'étaient associés aux gentils pour rejeter leur Messie; Dieu allait les rejeter comme peuple et les disperser parmi les nations. La provenance de cet argent fit appeler ce champ « Champ de sang. » Les malheureux Juifs accomplissaient de la sorte une prophétie qu'ils auraient dû connaître : « Et ils ont pris les trente pièces d'argent, le prix de celui qui a été évalué, lequel ceux d'entre les fils d'Israël ont évalué; et ils les ont données pour le champ du potier, comme le Seigneur m'avait ordonné. » (Matth. 27, 9, 10; voir Zacharie 11, 12-13.)

Jésus devant Pilate.

(v. 11-26.) — Jésus est amené, lié devant le gouverneur romain, Pilate, qui lui demande : « Es-tu, toi, le roi des Juifs? » et Jésus lui dit : Tu l'as dit. » On comprend que les Juifs l'aient accusé auprès de Pilate de prétendre à la royauté, c'était un bon moyen de gagner le gouverneur et d'obtenir de lui une condamnation, car Pilate devait maintenir l'autorité impériale contre toute usurpation. Mais Jésus ne nia pas son droit au trône. Il fit ce que l'apôtre Paul appelle sa « belle confession devant Ponce Pilate. » (1 Timothée 6, 13.) Comme cet aveu ne le faisait pas condamner par Pilate, les sacrificateurs et les anciens l'accusèrent encore, mais il ne répondit rien. Alors Pilate lui dit : « N'entends-tu pas de combien de choses ils portent témoignage contre toi? » Au grand étonnement du gouverneur, Jésus ne lui répondit pas un seul mot. A quoi aurait servi que Jésus se défendît à ce moment-là? Sa vie tout entière avait prouvé ce qu'il était de la part de Dieu au milieu du peuple, et rien n'avait convaincu les Juifs. La méchanceté de l'homme devait se manifester à son comble par la mort de Jésus, là où l'amour de Dieu aussi serait révélé.

Pour plaire aux Juifs, Pilate avait coutume, à la Pâque, de relâcher un prisonnier à leur choix. Embarrassé pour prononcer un jugement sur Jé-

sus, qu'il ne reconnaissait pas comme coupable, il leur proposa de le laisser aller, ou bien un prisonnier fameux nommé Barabbas. Pendant que Pilate siégeait au tribunal, sa femme lui fit dire : « N'aie rien affaire avec ce juste; car j'ai beaucoup souffert aujourd'hui à son sujet dans un songe. » Dieu voulut qu'un témoignage à la justice de son Fils fût rendu à ce moment-là par une païenne, en présence de ceux qui sont appelés « les siens » et qui ne l'ont pas reçu. (Jean 1, 11.) Ce témoignage augmenta le malaise de Pilate, mais les principaux sacrificateurs et les anciens persuadèrent aux foules de demander Barabbas et de faire périr Jésus. « Le gouverneur leur dit : Lequel des deux voulez-vous que je vous relâche? Et ils dirent : Barabbas. Pilate leur dit : Que ferai-je donc de Jésus, qui est appelé Christ? Ils dirent tous : Qu'il soit crucifié! Et le gouverneur dit : Mais quel mal a-t-il fait? Et ils s'écriaient encore plus fort, disant : Qu'il soit crucifié! Et Pilate, voyant qu'il ne gagnait rien, mais que plutôt il s'élevait un tumulte, prit de l'eau et se lava les mains devant la foule, disant : Je suis innocent du sang de ce juste; vous, vous y aviserez. Et tout le peuple, répondant, dit : Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! Alors il leur relâcha Barabbas; et ayant fait fouetter Jésus, il le livra pour être crucifié. »

Cette scène nous présente un tableau affreux du

cœur naturel de l'homme. Nous y voyons les chefs du peuple, hommes religieux et scrupuleux, mais sans conscience, mus par une haine aveugle et terrible contre le Dieu qu'ils prétendaient servir, persuader la foule de demander de Pilate la libération, contre son gré, d'un brigand plutôt que de Jésus, des soins duquel ces foules même avaient profité durant son ministère d'amour. Pilate, représentant de l'autorité que Dieu avait confiée aux gentils, quoique convaincu de l'innocence de Jésus, sans force devant les Juifs, cède à leurs instances, plus soucieux de maintenir sa réputation au milieu d'un peuple qui le haïssait, à cause du joug de Rome, que d'exercer la justice.

On peut remarquer que Matthieu fait ressortir, dans son récit, la responsabilité des Juifs dans le rejet de leur Messie. C'est sur eux, tout particulièrement, que pèse la culpabilité de la mort de Christ; ils en endossent volontairement les conséquences quand ils disent : « Que son sang soit sur nous et sur nos enfants! » Aussi, faut-il s'étonner de tout ce que ce peuple a souffert et souffrira encore, jusqu'à ce qu'il se tourne vers « Celui qu'ils ont percé »? Toutes les atrocités qu'ont endurées les Juifs depuis la prise de Jérusalem jusqu'à nos jours encore, dans certains pays, sont comme l'écho qui répond au cri poussé devant Pilate. Toutefois les gentils ont leur part de responsabilité dans la mort de Jésus. Le gouverneur

romain, qui ne connaissait, ni ne craignait ce Dieu dont il tenait son pouvoir, n'use de son autorité que pour fouetter et crucifier Celui qu'il sait innocent, au lieu de maintenir la justice devant le peuple qui aurait dû se soumettre à lui. Il croit dégager sa culpabilité en se lavant les mains, et rejeter la faute entière sur les Juifs, mais devant Dieu, chacun est responsable de ses propres actes. Comme la faute de Judas ne disculpait pas les chefs, celle des Juifs ne disculpera pas Pilate au jour du jugement. Chacun sera jugé d'après ses œuvres et sa propre responsabilité.

Vouloir rejeter sa faute sur autrui est un acte qui date de la chute. C'est ce que firent nos premiers parents. Adam rejette sa faute sur sa femme et sur Dieu lui-même, en disant : « La femme que tu m'as donnée pour être avec moi, elle, m'a donné de l'arbre, etc., » et la femme dit : « le serpent m'a séduite. » (Genèse 3, 12-13.)

On ne peut se justifier du mal que l'on a commis; pour obtenir le pardon et la purification, il faut confesser sa faute et s'en humilier. C'est Dieu seul qui justifie; le coupable ne le peut pas.

Au milieu de cette scène, où tous les hommes ont l'occasion de manifester ce qu'ils sont quant à Dieu, comme la loi même n'avait pu le faire, Jésus, l'homme divin, l'homme parfait, se tient là, seul au milieu des pécheurs. Victime volontaire, il accepte tout ce que les hommes lui infligent sur le

chemin qui le conduit à la croix où il va glorifier Dieu; et ainsi, par sa mort, de tels hommes, et vous et moi, nous pouvons être sauvés par la foi.

Quel amour et quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Celui qui s'est laissé conduire à la croix, pour nous, comme un agneau à la boucherie!

(A suivre.)



*Réponses aux questions sur l'étude biblique
du mois de septembre.*

1. — Satan.
2. — 1 Pierre 2, 22-23.
3. — Se retirer pour prier.
4. — En évitant l'opprobre qui se rattache à son nom dans le monde.

Questions.

1. — Quelles vérités Jésus énonce-t-il devant Caïphe et devant Pilate?
2. — Que fait ressortir Matthieu d'une manière particulière, dans son récit?

ETREINT PAR L'AMOUR DE CHRIST

Un garçon Chinois fut recueilli, après la mort de ses parents, dans une école missionnaire où il

entendit parler de Dieu, du Dieu vivant et vrai, et de son amour manifesté dans le don de son Fils unique; ce ne fut pas en vain, car il reçut dans son cœur ces choses merveilleuses et, de ce fait, il devint un vrai chrétien.

A l'âge d'environ quatorze ans il eut la pensée d'aller faire visite à ses amis dans son village natal. Un jour il fut surpris et profondément peiné de voir, dans un temple païen, un vieillard qui brûlait du papier doré devant une idole, suivant la coutume chinoise; il se prosternait aux pieds du dieu, disait des prières et ensuite s'en allait auprès d'un autre pour accomplir les mêmes cérémonies.

« Ce vieillard, » pensa le garçon, « n'a plus longtemps à vivre; il ignore le chemin du ciel, et je suis trop jeune pour m'adresser à lui. »

En Chine on apprend aux enfants à respecter d'une façon particulière les personnes âgées; et l'on considérerait comme malséant qu'un petit garçon cherchât à enseigner un vieillard.

« Que faire? » se dit le garçon dont le cœur brûlait d'amour pour son Sauveur. « Cet homme n'a personne pour lui montrer le chemin du salut. »

Et d'abondantes larmes sillonnaient ses joues.

« Qu'as-tu, mon enfant? » demanda le vieillard.

« Me permettez-vous de vous dire quelque chose? »

— Certainement; dis-moi ce qui te chagrine.

— C'est en pensant à vous-même que je suis attristé.

— A cause de moi! Qu'y a-t-il donc?

— Vous êtes bientôt au terme de votre vie et vous ignorez le chemin du ciel!

— Comment, tu connais le chemin du ciel?

— Oui, j'ai la certitude que Jésus m'a sauvé et je sais qu'il peut vous sauver aussi.

— Qui est Jésus? »

Là-dessus le garçon, étreint par l'amour de Christ, se mit à raconter simplement ce qu'il savait du Seigneur Jésus, son Sauveur; et le vieillard eut le cœur attendri.

« Garçon, » dit-il enfin, « j'ai plus de soixante ans, mais jamais je n'ai entendu quelque chose de semblable! As-tu déjà dîné?

— Non, pas encore.

— Viens avec moi; il faut que tu racontes à ma femme, qui est aussi âgée que moi, la merveilleuse histoire que j'ai entendue. »

Le jeune homme accepta l'invitation; et plein de respect et de joie, le vieux couple écouta le touchant récit de l'amour de Jésus.

Pendant son séjour notre ami visita chaque jour les vieillards; et avant son départ ils furent amenés à la connaissance du Sauveur.

Quatre ans plus tard, lorsque le missionnaire bien connu, Hudson Taylor, vint dans la contrée,

il découvrit ces deux chrétiens qui le reçurent avec bonheur.

« Voyez-vous, cher Monsieur, » disait le vieillard, « sans ce garçon nous serions encore dans la mort et les ténèbres du paganisme. »

L'amour de ce jeune croyant n'est-il pas remarquable et de nature à nous enseigner? Combien souvent n'avez-vous pas entendu parler de l'amour de Dieu, du Sauveur, sans que vos cœurs aient été touchés à salut. Prenez garde, le chemin où vous êtes est loin d'être celui du ciel. Venez à Jésus, croyez en Lui, à l'amour qu'il nous a manifesté, alors aussi vous l'aimerez. L'apôtre Jean nous dit : « Nous l'aimons parce qu'il nous a aimés le premier. » (1 Jean 4, 19.) Et l'apôtre Paul : « L'amour du Christ nous étreint... » (2 Corinthiens 5, 14.) Puisse chaque croyant l'éprouver!

Il y en a deux qui sont morts pour moi.

Après une nuit de tempête, le matin parut, clair et radieux. Le vent avait soufflé en ouragan; rien n'arrêtait sa fureur; il avait déraciné impitoyablement les arbres, démoli les cheminées et brisé ou courbé tout ce qui tentait de s'opposer à sa course effrénée. Nos cœurs s'étaient serrés lorsque, du sein des flots écumants, nous étions parvenus le

son des signaux de détresse qui dominaient le fracas des éléments déchaînés. Ces coups de canon, tirés à intervalles réguliers, nous disaient assez qu'un ou plusieurs vaisseaux luttaienent contre les vagues. Dans cette nuit obscure, des hommes, des femmes, peut-être de petits enfants, se trouvaient face à face avec l'éternité; entourés de ténèbres, le cœur rempli de terreur et de désespoir, ils avaient à rencontrer le Roi des épouvantements.

Dès que l'aurore parut, je descendis sur la plage. Quel contraste! l'orage s'était apaisé, le soleil brillait et faisait étinceler les petites vagues frangées d'écume qui venaient se briser sur les galets. La mer, cette mer si cruelle, toujours insouvie, rayonnait, comme si elle avait été d'argent liquide. Tout à côté, dans les champs de blé, l'alouette entonnait son cantique matinal. Paix et joie partout! La tempête de la nuit m'eut semblé un cauchemar s'évanouissant au matin, si le rivage n'eût porté des traces trop évidentes du désastre de la nuit.

Je promenais mes yeux sur cette scène, me demandant tristement combien de personnes avaient échappé à la mort éternelle, lorsqu'un matelot s'approcha de moi. Je me tournai vers lui et lui demandai quelques détails sur ce qui venait de se passer. L'homme se montra tout disposé à causer. Il me raconta les efforts héroïques déployés pour porter secours aux naufragés — avec bien peu de

succès, hélas! Puis, comme je soupirais en pensant à ceux qui avaient péri, il se tourna tout à coup vers moi et me dit très sérieusement :

« Madame, pardonnez-moi une question qui pourra vous paraître indiscreète : Êtes-vous sauvée ou perdue vous-même? Connaissez-vous Jésus? »

Combien douces me furent ces paroles! D'un cœur heureux je pus assurer mon nouvel ami que son Sauveur était aussi le mien. Nous parlâmes un peu de Celui qui était si cher à nos cœurs à tous deux, puis je lui demandai depuis combien de temps il connaissait le Seigneur et comment il avait été amené à lui.

« Il y a presque cinq ans, » répondit-il, « que Dieu a sauvé mon corps des eaux et mon âme de l'étang de feu. Comment pourrais-je l'oublier jamais, car il y en a deux qui sont morts pour moi.

— Deux! » m'écriai-je, au comble de la surprise.

« Oui, Madame, deux, » répéta-t-il. « Mon Sauveur mourut pour moi, il y a plus de 1800 ans sur la croix du Calvaire, et mon camarade est mort pour moi il y a presque cinq ans. C'est par son moyen que j'appris à connaître Christ. »

Me voyant très intéressée, il continua :

« C'était par une nuit très pareille à la dernière que notre vaisseau fut jeté sur un rocher de la côte de Bretagne. Nous avions hissé des signaux de détresse et tiré les canons d'alarme; bientôt, sur le rivage, des hommes courageux mirent à la mer

le bateau de sauvetage et firent force de rames à notre secours. Nous n'osions espérer que l'embarcation pût tenir la mer, tant était grande la fureur de la tempête, mais ces braves risquèrent leur vie et Dieu permit qu'ils réussissent. Avec difficulté, nous descendîmes auprès d'eux les femmes et les enfants et le bateau regagna le rivage avec sa précieuse cargaison. Une fois encore, avec un nouvel équipage, il tenta la périlleuse aventure; ce fut au tour des passagers d'être mis en sûreté. Alors nous comprîmes que quelques-uns d'entre nous devaient mourir, car si le bateau de sauvetage réussissait à revenir encore, il ne pourrait recueillir tous ceux qui étaient laissés, et le vaisseau s'enfoncerait infailliblement avant qu'un quatrième voyage ne fût possible. Très tranquillement en apparence, nous tirâmes au sort pour savoir qui partirait. Mon lot fut de rester sur le vaisseau perdu! L'angoisse m'envahit! C'était comme de profondes ténèbres qui m'entouraient.

« Mourir, oui, et être damné ensuite! » marmotai-je en moi-même, et tous mes affreux péchés se dressaient devant moi en foule compacte : cortège sinistre dont la vue me glaçait d'épouvante. Cependant je n'étais pas poltron; aucun signe extérieur ne vint trahir ce que je ressentais. Mais, Madame, entre mon âme et Dieu, il se passa quelque chose de terrible.

J'avais un camarade qui aimait le Seigneur.

Souvent il m'avait parlé de mon âme, mais toujours j'avais répondu, en riant, que je voulais jouir de la vie. Dans ce moment épouvantable, bien qu'il fût debout à mes côtés, je n'eus pas même la force de lui demander de prier pour moi. Cependant je me souviens d'avoir été vaguement surpris que, sachant le sort qui m'était réservé, il ne me parlât pas du Sauveur. Plus tard, je compris la raison de son silence.

Sa figure, que j'entrevis pendant une seconde à la lueur d'un éclair, était calme et paisible; elle paraissait même illuminée d'un étrange éclat. « Ça lui est facile de sourire, » pensai-je amèrement; « il a tiré un bon lot et sera sauvé! » Jaques, mon cher, cher ami, comment ai-je pu te juger si mal?

Eh bien, Madame, le canot sauveteur nous accosta de nouveau. L'un après l'autre, les hommes choisis par le sort y descendirent. Le tour de Jaques arriva, mais au lieu de se laisser glisser le long de la corde, il me poussa en avant :

« Va, prends ma place, Tom, » dit-il, « et rencontre-moi dans le ciel. Tu ne peux pas mourir maintenant, tandis que pour moi, tout est bien. »

(A suivre).



L'ASTER.

(A un jeune homme).

*L'Aster à la pâle nuance,
Ornement de notre jardin,
Vient nous charmer par sa présence
Quand l'année est sur son déclin.*

*L'été comme un léger nuage
A fui par l'aquilon chassé,
Pareil encore au vain mirage
Aux yeux du voyageur lassé.*

*L'humble aster au jardin rappelle,
Que l'automne avec ses douceurs,
Va précéder l'hiver rebelle,
Pour nous prodiguer ses faveurs.*

*Ecoute, ami, l'heureux message,
Réponds à la voix du Sauveur,
Tu recevras pour ton partage
Le repos et la paix du cœur.*

*Si dans les jours de ta jeunesse
Tu vécus sans ce vrai trésor,
Jésus, dans sa grande tendresse,
En ce moment te l'offre encor.*

*L'aster à la pâle nuance,
Quand l'année est sur son déclin,
Vient ainsi parler en silence
Des trésors d'un autre jardin.*

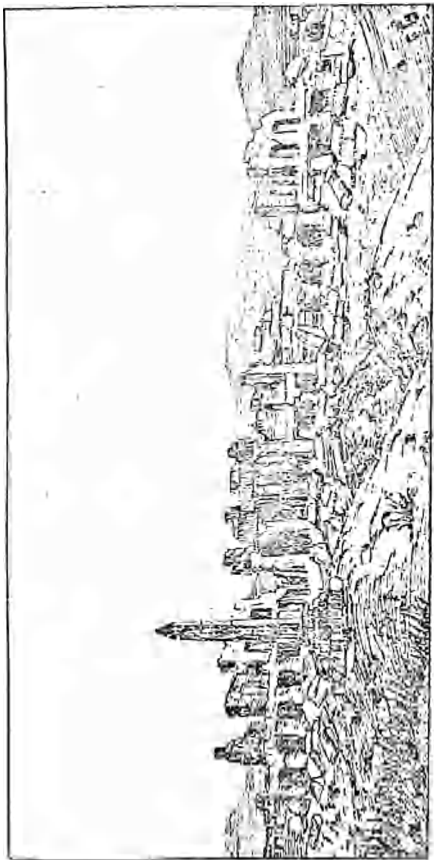
Réponses aux questions du mois de septembre.

1. — Marc 1, 21-34.
2. — Le mot *aussitôt*. (chap. 1, 10, 12, 18, 20, 21, 29, 30, 31, 42, 43; chap. 2, 2, 8, 12.)
3. — Avec ses disciples, et les publicains, et les pécheurs. (chap. 2, 15.)
4. — Une grande multitude des environs de Tyr et de Sidon. (chap. 3, 8.)
5. — Marc 3, 21 et 31.
6. — Le semeur: l'homme qui, ayant semé, se lève de nuit et de jour; le grain de moutarde. (chap. 4.)

Questions pour le mois d'octobre.

A lire Marc 5 à 8.

1. — Qu'est-ce que le Seigneur Jésus nous enseigne au sujet du premier devoir de quelqu'un qui a été converti?
2. — De quoi Jésus s'étonne-t-il? à quelle occasion le voyons-nous plein de sollicitude pour la fatigue des siens?
3. — Deux fois, il rassure ceux qui sont effrayés. Quelle raison leur donne-t-il pour qu'ils ne craignent pas?
4. — Dans quelle occasion voyons-nous le Seigneur bénir en dehors d'Israël?
5. — L'aveugle guéri au chapitre 8 était-il aveugle de naissance?
6. — Nommez autant que possible les diverses localités dans lesquelles le Seigneur se rend d'après ces chapitres.



Ruines de Thèbes.

Thèbes aux cent portes.

Je voudrais, mes enfants, vous donner quelque idée de ce que fut cette merveilleuse cité égyptienne. Je ne puis ni vous en indiquer les dimensions, ni vous en dessiner le plan; j'ai passé bien des heures au milieu de ses ruines, mais elles recouvrent un territoire si considérable sur les deux rives du Nil qu'il m'a été tout à fait impossible d'en saisir l'ensemble. Une partie de ces ruines, qui se trouvent à l'est du fleuve, portent le nom de « El Karnak. » Ici, nous trouvons à l'infini des restes de palais et de temples. Nous nous y promenons entre de longues rangées de sphinx, ces lions à tête de femme, produits étranges de l'art égyptien. Ces monuments sont pour la plupart écrasés et ne conservent plus guère de traces de leur forme primitive, mais nous nous rendons compte que ces avenues conduisaient à de gigantesques portiques, aux colonnades recouvertes d'hiéroglyphes, maintenant à demi effacés. Ces portiques donnaient accès, par des corridors, remplis aujourd'hui par des décombres, à une vaste salle, appelée « la Salle des rois. » De là, une double avenue de colonnes massives de vingt mètres de hauteur, conduisait au temple. Cette colonnade était de toute beauté. A l'une de ses extrémités se

dressent encore un obélisque gigantesque, haut de trente-cinq mètres et les restes d'autres obélisques, plus grands encore, jonchent le sol. D'immenses colonnes gisent à terre, à demi ensevelies dans la boue du Nil et, dans toutes les directions, s'élèvent des pans de murs de dimensions colossales. En voyant l'épaisseur de ces murs et la solidité massive des fondements, on se demande comment, avant l'invention de la poudre à canon, de pareilles constructions ont pu être détruites.

De merveilleuses découvertes ont été faites en fouillant ces monceaux de décombres. On a mis au jour des chambres dont les murs sont recouverts d'inscriptions peintes en brillantes couleurs parfaitement conservées. Ces inscriptions célèbrent la gloire des rois de Thèbes et leurs conquêtes éclatantes. La vignette ci-dessus vous donne une petite idée de ce que sont ces ruines.

Si nous traversons le fleuve, nous nous trouvons au milieu des restes de temples immenses; partout des colonnades majestueuses, marquant la place où s'élevaient les palais des rois et des prêtres. Là se dressent aussi les deux statues gigantesques de Memnon; un vieil historien raconte que, lorsque le premier rayon du soleil levant venait frapper la plus grande de ces statues, elle émettait un son doux et plaintif, semblable à un chant.

La première fois que je visitai Thèbes, je quit-

lai mon *dahabeyah* (bateau plat, spécial au Nil) vers trois heures du matin et, conduit par des Arabes portant des lanternes, je traversai la plaine aux premiers rayons de l'aurore. Les antiques colosses de pierre se dressaient devant moi dans l'ombre, apparition étrange et presque effrayante. Et jugez de ma surprise lorsque, le premier rayon de soleil venant à frapper la statue, j'entendis une sorte de chant mélancolique qui paraissait provenir du colosse! Il semblait que la réalité venait confirmer la vieille légende. Mon étonnement fut de courte durée; j'aperçus bientôt la tête grimaçante d'un de mes Arabes apparaissant derrière l'oreille de la plus grande des statues. Il s'était hissé jusque-là et, avec un caillou il avait frappé la tête de Memnon, près d'un trou ménagé dans le crâne de la statue. Ainsi se produisait l'étrange effet d'acoustique qui m'avait tant surpris. Les prêtres d'autrefois usaient probablement du même artifice pour mystifier les fidèles.

Tout près de là se trouve la gigantesque statue de Ramsès II, maintenant renversée. Ce monolithe colossal ne pèse pas moins de 887 tonnes, assure-t-on. Plus loin se dressent les ruines d'un immense édifice, le temple de Medinah Habou, sur les murs duquel sont gravés le récit des victoires d'un peuple habitant au bord de la Méditerranée. Un autre temple porte sur ses murailles l'histoire de Shishak qui s'empara d'un certain nombre des villes

de Juda; nous y trouvons aussi une mention des Héthiens, ce peuple disparu dont nous parle la Bible. Voici encore des tombeaux sans nombre. L'un d'eux occupe un hectare de rocher, entièrement recouvert d'inscriptions. Dans une vallée voisine on a retrouvé les momies des premiers pharaons; ces momies ont été transportées à Boulacq, près du Caire.

Nous trouvons reproduites sur ces tombeaux et ces sarcophages toutes les scènes de la vie, telle qu'elle se passait pour les Egyptiens il y a plus de trois mille ans. Nous y voyons représentés leurs fêtes, leurs processions, les travaux des champs, les occupations journalières; nous apprenons aussi à connaître par les inscriptions quelles étaient leurs idées quant au jugement éternel et à la vie à venir.

Ce bref aperçu vous a-t-il donné quelque idée des merveilles de Thèbes? Je l'espère. Et maintenant qu'est-ce que la Bible nous dit de cette célèbre cité?

Remarquons d'abord que le nom égyptien de Thèbes était « Nu Amen » — la ville d'Amen. « Amen » signifie « caché. » Donc l'interprétation littérale serait : « la ville du Dieu caché. » Dans la Bible, Thèbes est appelée « No. » Lisons en Jérémie 46, 25.

« Voici, je vais punir l'Amon de No, et le Pharaon, et l'Egypte, et ses dieux, et ses rois, le Pha-

raon et ceux qui se confient en lui; et je les livrerai en la main de ceux qui cherchent leur vie, et en la main de Nébucadnetsar, roi de Babylone. »

La ville devait périr parce qu'elle avait mis sa confiance dans les faux dieux. (Ezéchiel 30, 14-16):

« J'exécuterai des jugements dans No...; je retrancherai la multitude de No;... et No sera ouverte par des brèches. »

Lisez encore la prophétie si détaillée de Nahum, au chapitre 3, 8, où, parlant à Ninive, il dit :

« Es-tu meilleure que No-Amon, qui habitait sur les fleuves, des eaux autour d'elle, — elle qui avait la mer (sans doute, le Nil) pour rempart, la mer pour sa muraille? L'Ethiopie était sa force, et l'Egypte, et il n'y avait pas de fin; Puth et les Lybiens étaient parmi ceux qui l'aidaient. Elle aussi fut amenée et s'en alla en captivité; ses petits enfants aussi furent écrasés aux coins de toutes les rues; on jeta le sort sur ses hommes honorables, et tous ses grands furent liés de chaînes. »

Sur les marbres assyriens nous pouvons lire le même récit fait par le grand roi. Il énumère l'énorme butin rapporté par lui à Ninive : l'or et l'argent, les pierres précieuses, les chevaux, des richesses qui ne se pouvaient compter, et des hommes et des femmes en grand nombre. Ceci se passait en l'an 666 avant Jésus-Christ. Nahum

prédit que Ninive aurait à son tour le même sort: sa prophétie se réalisa moins d'une centaine d'années plus tard.

Nous voyons ainsi une fois de plus que les rois et les nations ne sont que des instruments entre les mains du Dieu tout-puissant qui les élève ou les abaisse selon son bon plaisir.

LE NOUVEAU TESTAMENT,

EVANGILE SELON MATTHIEU

(Suite).

La crucifixion.

(v. 27-44.) — Lorsque Pilate eut rendu son inique verdict, les soldats rassemblèrent contre Jésus toute la cohorte¹. Après avoir comparu successivement devant les chefs des Juifs et devant le gouverneur romain, le Seigneur est livré entre les mains des soldats, gens grossiers et brutaux qui trouvaient, dans sa personne, une occasion de se moquer des Juifs, en le maltraitant et en le faisant souffrir avant de le crucifier. Ils le dépouillèrent

¹ La cohorte était une unité de troupe romaine, composée de 4 à 600 soldats.

de ses vêtements et le revêtirent d'un manteau d'écarlate; ils tressèrent une couronne d'épine qu'ils mirent sur sa tête et placèrent dans sa main droite un roseau, en guise de sceptre. Vêtu, par dérision, comme un roi, notre précieux Sauveur subit toutes les moqueries, les insultes et les outrages de ces hommes barbares qui fléchissaient les genoux devant Lui et lui disaient : « Salut, roi des Juifs! Et ayant craché contre lui, ils prirent le roseau et lui en frappèrent la tête. » Sous ces coups, les épines devaient s'enfoncer douloureusement dans le front divin de l'homme parfait dont le cœur n'était pas moins meurtri que le front. C'est ainsi que, d'une manière humiliante et douloureuse, Jésus endurait la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. (Hébreux 12, 3.) Un jour, ces soldats païens, ainsi que tous les hommes, ploieront les genoux devant le même Seigneur lorsqu'il sera manifesté en gloire. Mais dans ce moment le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs était l'Agneau sans défense, la victime allant à la croix pour accomplir l'œuvre de la rédemption en faveur d'impies tels que ceux qui nous représentaient. A cette heure solennelle, la haine des hommes contre Dieu et son amour pour eux allaient se rencontrer à la croix. Dieu veuille que beaucoup encore ploient les genoux devant Jésus, comme Sauveur et Seigneur, dans leur reconnaissance envers lui pour l'amour

qu'il a montré envers eux en accomplissant l'œuvre de leur salut! Et puissent-ils ne pas avoir à les ployer comme pécheurs devant leur Juge!

Les soldats, après s'être moqués de Jésus, lui ôtèrent le manteau d'écarlate, le revêtirent de ses propres vêtements et l'emmenèrent en Golgotha pour le crucifier. C'était en général le condamné qui portait sa croix jusqu'au lieu du supplice. En Jean 19, 17, il est dit que « Jésus sortit portant sa croix. » Ici, nous lisons : « Comme ils sortaient, ils trouvèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, qu'ils contraignirent de porter sa croix. » Il n'y a pas de contradiction entre ces récits : Simon passait au moment où Jésus sortait chargé de sa croix, et on le contraignit de la porter. Pourquoi? La Parole ne le dit pas.

Arrivés au lieu du supplice, les soldats donnèrent à Jésus du vinaigre mêlé de fiel, boisson qui avait pour effet d'insensibiliser quelque peu le condamné pendant la crucifixion; mais, après l'avoir goûté, Jésus refusa d'en boire, Il voulait supporter d'une manière consciente tout ce qui lui était imposé; il trouvait ailleurs, en son Père, le secours dont il avait besoin pour endurer ses souffrances jusqu'à la fin. Dépouillé de ses vêtements, Jésus est crucifié entre deux malfaiteurs. Les soldats partagent entre eux ses vêtements, et accomplissent, à leur insu, ce qui était dit au Psaume 22, 18 : « Ils partagent entre eux mes vê-

tements. » Leur œuvre achevée, ils s'assirent pour veiller sur lui. Sur la croix, on plaça au-dessus de sa tête une inscription indiquant le sujet de sa condamnation qui n'était autre que sa belle confession devant Ponce Pilate, et que Pilate lui-même écrivit : « Celui-ci est le roi des Juifs. » Malgré les Juifs, le témoignage de ce que Jésus était pour la nation devait être rendu publiquement jusqu'au bout.

Les passants l'injuriaient, hochaient la tête, tournaient en dérision les paroles de Jésus touchant le temple. Les principaux sacrificateurs, les scribes et les anciens se moquaient de lui et disaient : « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant s'il tient à lui; car il a dit : Je suis Fils de Dieu. » Tout ce qu'il y avait de plus sensible pour son cœur était foulé et broyé dans ce moment où l'épreuve terrible ne faisait que manifester ses perfections. Il n'ouvrait pas la bouche. C'est là que, selon le Psaume 22, il était entouré par « ces lions déchirants et rugissants, ces laureaux de Basan, cette assemblée de méchants. » Les brigands même qui étaient crucifiés avec lui l'insultaient.

On comprend que de terribles jugements ont été, et seront encore, la conséquence de toute la

méchanceté manifestée par les hommes, et tout particulièrement par les Juifs, contre la personne adorable du Seigneur Jésus, car toutes les souffrances qu'il a endurées amèneront les jugements annoncés dans les Psaumes et les prophètes, et non le salut des pécheurs.

Du côté du Seigneur, combien tout est de nature à attirer nos cœurs à sa personne adorable, quand nous le voyons exposé à la méchanceté du cœur naturel, sans qu'il ouvre la bouche, sans défense, «*endurant une telle contradiction des pécheurs contre lui-même,* » lorsqu'il pouvait anéantir ses ennemis par une parole. Son amour pour son Dieu, qu'il voulait glorifier dans sa mort comme dans sa vie; son amour pour le pécheur qu'il voulait sauver, lui faisaient tout accepter. Puissions-nous ne pas considérer cette scène de Golgotha sans qu'elle remplisse nos cœurs d'amour et de reconnaissance envers Jésus qui s'est laissé sous la condamnation que nous avons méritée! Pour celui qui ne possède pas encore le salut, cette scène n'est-elle pas propre à l'attirer au Sauveur?

L'abandon de Dieu.

(v. 45-49.) — Une autre scène commence avec ces versets, scène impossible à décrire, dont nous avons toute l'explication possible dans le cri de

Jésus : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Nous avons assisté aux angoisses de Gethsémani, où Jésus avait affaire à la puissance de Satan qui se servait des terreurs de la mort pour le faire reculer si possible en présence d'une telle mort. Puis nous avons un peu vu les supplices moraux et physiques que les hommes ont infligés à Jésus avec une haine raffinée autant que brutale; mais tout cela n'était que le chemin par lequel Jésus, la victime volontaire, allait s'offrir à Dieu et endurer de sa part le jugement dû au coupable... Car aucune des souffrances qui ont précédé cette heure terrible, la sixième heure, n'a expié un seul péché, et si Jésus était descendu de la croix, comme ces méchants le lui disaient (et il aurait pu le faire), aucun pécheur n'eût pu être sauvé. Toutes ces souffrances-là, comme nous l'avons dit plus haut, ont pour résultat les jugements de Dieu sur les hommes, et non leur salut.

« Mais depuis la sixième heure (notre midi), il y eut des ténèbres sur tout le pays, jusqu'à la neuvième heure (trois heures). » Ces ténèbres vinrent interrompre les hommes dans la manifestation de leur haine contre Jésus, et isolèrent complètement la sainte Victime de la scène au milieu de laquelle elle avait souffert jusqu'ici, afin que, dans ces trois heures terribles, elle fût élevée entre le ciel et la terre, dans de profondes ténèbres et abandonnée de Dieu sous le jugement éternel qui

était notre part, cela pour que l'expiation des péchés fût accomplie.

Là Jésus souffrait de la part du Dieu juste et saint le châtement que méritaient tous ceux qui sont et seront sauvés par la foi, afin que Dieu puisse donner la vie éternelle à quiconque croit. Là, sur cette croix maudite, rien ne lui a été épargné. Si les hommes rendront compte au jour du jugement de toutes les paroles oiseuses qu'ils auront dites (Matthieu 12, 36), le Seigneur a souffert de la part de Dieu pour chacune de ces paroles, afin que, par la foi, tous ceux qui les ont prononcées puissent recevoir le pardon. C'est ce jugement complet qui, dans les sacrifices pour le péché, était représenté par le feu qui consumait entièrement la victime. (Lévitique 16, 27.) C'est pourquoi nous ne pouvons décrire les souffrances que Jésus a endurées de la part de Dieu contre le péché; pauvres misérables pécheurs, nous les avons attirées sur le Fils de Dieu, qui a bien voulu les endurer pour nous les épargner. Si nous avons dû boire la plus petite partie de la coupe de la colère de Dieu contre le moindre de nos nombreux péchés, c'eût été pour nous une éternité de souffrances, sans que jamais ce péché ne fût expié. Dans la mesure où les croyants comprennent l'œuvre de la croix et l'amour que Jésus a montré en accomplissant une telle œuvre pour des coupables, ils peuvent bien dire au Seigneur :

*« Tu souffris, ô Jésus, Sauveur, Agneau, Victime!
Ton regard infini sonda l'immense abîme,
Et ton cœur infini, sous ce poids d'un moment,
Porta l'éternité de notre châtement, »*

en attendant que, semblables à Christ, dans la gloire, nous comprenions pleinement l'œuvre de la croix. Devant le tribunal de Christ, nous verrons la somme immense de nos péchés et comprendrons la sainteté, la justice, et toutes les gloires de Dieu que Jésus a maintenues quand il était chargé de nos péchés. Ainsi Dieu peut introduire de tels êtres dans sa présence comme de bien-aimés enfants, dans un état de perfection qui lui convient, et là nous pouvons jouir de tout son amour. Nous verrons aussi alors la gloire que Jésus a quittée pour devenir homme et victime pour le péché, et connaissant comme nous avons été connus, nous serons capables d'adorer et de louer dans la perfection l'Agneau qui fut immolé pour nous racheter et nous introduire dans une telle gloire.

Grâces à Dieu, ce culte, rendu à Dieu le Père et au Seigneur Jésus, commence ici-bas par les rachetés, dans une grande faiblesse et beaucoup d'imperfections, mais l'objet et le sujet de ce culte, où nous adorons le Père et le Fils, sont les mêmes que dans la gloire, et c'est par le même

Esprit que, sur la terre et dans les cieux, il est et sera éternellement offert.

Lorsque Jésus eut fait entendre ce cri : « Eli, Eli, lama sabachthani? c'est-à-dire : mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » ceux qui l'entouraient, ne comprenant sans doute pas ce langage, dirent : « Il appelle Elie » ; l'un d'eux courut et lui offrit au bout d'un roseau, une éponge remplie de vinaigre, accomplissant ce qui avait été dit de lui : « Dans ma soif ils m'ont abreuvé de vinaigre. » (Psaume 69, 21.) D'autres disaient : « Laisse, voyons si Elie vient pour le sauver. » Divin Sauveur! il n'avait pas besoin d'Elie pour le sauver; il accomplissait l'œuvre en vertu de laquelle Elie avait pu monter au ciel sans passer par la mort, en y passant lui-même. Personne ne savait ce qui arrivait sur cette croix; pour que le pécheur le sût, il fallait que Jésus descendît dans la mort, qu'il ressuscitât, qu'il fût glorifié et qu'il envoyât le Saint-Esprit. Grâce à Dieu, tout croyant maintenant le sait et peut chanter :

*Pour toi, Jésus, la souffrance,
Les pleurs, la mort, l'abandon!
Et pour nous, la délivrance,
Le salut et le pardon!*

(A suivre.)

*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois d'octobre.*

1. — a) Qu'il est Fils de Dieu;
b) Qu'il est le roi des Juifs.
2. — La culpabilité des Juifs dans la mort de Christ.

Questions.

- 1.— Quels sont ceux qui ploient maintenant les genoux devant le Seigneur?
2. — Que résulte-t-il des souffrances endurées par Jésus de la part des hommes?
3. — Quelles souffrances de Christ ont expié les péchés?
4. — Pourquoi ont-elles ce résultat?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite.)

Chapitre XX

Moung-Moung.

Le lendemain, le secrétaire du gouvernement passa de l'autre côté de la route; il était seul. Deux autres jours il fit de même; puis, le matin du quatrième, le missionnaire vit l'enfant monter en courant les marches du *zayat*, suivi de son père toujours grave et digne.

Le garçonnet portait sur la tête son madras neuf sur lequel était posé un plateau de laque rouge contenant une grappe de bananes qu'il déposa timidement aux pieds de M. Judson. Le père, saluant gravement, s'assit sur la natte.

« Vous êtes un prêtre étranger? » demanda-t-il avec politesse.

« Je suis un missionnaire.

— C'est vous qui apprenez aux gens à croire en Jésus-Christ?

— J'essaye de le faire. »

L'étranger sourit, puis il continua :

« Mon petit garçon a entendu parler de vous; il désire beaucoup savoir quelque chose de Jésus-Christ. L'histoire de cet homme est intéressante — plus intéressante que la plupart de nos fables. Racontez-la sans crainte; Moung-Moung est trop jeune pour en comprendre l'absurdité. »

L'homme parlait vite et avec une insouciance voulue; mais le missionnaire croyait deviner une secrète inquiétude perçant sous son apparente légèreté.

« Ne craignez-vous pas que mon enseignement fasse du mal à l'enfant? » demanda Judson.

Un sourire illumina la figure du visiteur; il semblait dire : « Après tout, vous êtes un honnête homme! » mais à haute voix, il répondit :

« Rien ne peut faire de mal à mon petit Moung-Moung, Monsieur,

— Mais que répondriez-vous si je vous disais que je crois tout ce que je prêche aussi fermement que je crois que vous êtes assis sur cette natte et que mon unique désir est de le faire croire à tous — à vous et à votre fils, comme aux autres? »

L'homme essaya de sourire encore; mais son insouciance semblait l'avoir abandonné, et ce fut d'un ton très différent qu'il continua :

« J'ai entendu parler d'un écrit que vous possédez; donnez-le-moi; je le lirai moi-même à Moug-Moug. »

Le missionnaire choisit un traité et le lui tendit.

« Monsieur, » dit-il solennellement, « je place entre vos mains la clef de la vie éternelle. Vous croyez que l'âme active et intelligente qui est en vous doit plus tard habiter le corps d'un chien, d'un singe ou d'un ver. Dieu avait des desseins plus élevés en la créant. Le désir de mon cœur est vous rencontrer tous deux, beaux, purs et glorieux, dans un monde où n'entreront ni douleur, ni mort, ni péché. »

Pendant tout ce temps l'enfant était resté assis sur sa natte, immobile comme une statue. Ses yeux, fixés sur les figures des deux interlocuteurs, avaient une expression intense dont on ne les aurait pas crus capables. Aux dernières paroles du Dr Judson, il bondit en avant :

« Papa, papa, écoute-le! Aimons tous deux le

Seigneur Jésus. Ma mère l'aimait; et elle nous attend dans la cité d'or des bienheureux!

— Je dois partir! » fit le père d'une voix rauque, en cherchant à se lever.

« Prions! » fit le missionnaire, en s'agenouillant.

L'enfant joignit ses petites mains et inclina sa tête jusqu'à terre; le père demeura assis. Mais, peu à peu, saisi par la ferveur de la prière, sa tête se courba et bientôt son visage fut caché dans ses mains. La prière terminée, il se leva, s'inclina en silence, prit la main de l'enfant et partit.

Les jours suivants, l'indigène passa comme d'habitude, saluant poliment, mais ne cherchant point à s'arrêter. L'enfant ne l'accompagnait que rarement, mais chaque fois qu'il l'aperçut, le missionnaire put remarquer que son visage était devenu étrangement pensif; non pas triste cependant, mais doux et beau comme jamais auparavant. Parfois Moug-Moug s'arrêtait un instant pour demander un livre ou échanger un mot amical; sa voix avait alors des inflexions affectueuses et caressantes qui allaient droit au cœur du missionnaire.

*

* *

L'été birman avait été encore plus chaud que d'habitude et une terrible épidémie de choléra

éclata à Rangoon. Dès l'aube à la nuit noire, le missionnaire et ses aides étaient occupés à porter secours aux malades et aux mourants. Ils avaient ainsi l'occasion de parler beaucoup de l'amour de Christ et, en présence de la mort, ils étaient nombreux ceux qui acceptaient la bonne nouvelle du salut.

Un soir, M. Judson apprit que la terrible maladie avait pénétré dans la somptueuse demeure de Moug-Moug.

« Qui est malade? » demanda anxieusement le missionnaire; « le père ou l'enfant? »

— Maître, je ne puis te le dire, » répondit le messager; « je sais seulement que le choléra est dans la maison et qu'on a besoin de toi. »

Bien que brisé de fatigue, M. Judson se mit en route. Il atteignit bientôt la maison dont toutes les portes étaient ouvertes; traversant rapidement le vestibule, il trouva une chambre intérieure, vers laquelle le guidaient des cris et des gémissements qui indiquaient que la mort avait pénétré là. Soulevant un drap blanc, M. Judson, profondément ému, put contempler le corps de Moug-Moug. L'enfant pâle et beau semblait dormir; sur ses lèvres flottait encore un doux sourire.

« Il s'en est allé vers le pays de la gloire où il fleurira comme un lis dans les parvis de notre Dieu! » dit une voix à ses côtés.

Surpris, il se retourna pour se trouver en pré-

sence d'une femme d'un certain âge, portant un éventail en feuilles de palmier. Parlant très bas et très vite, elle continua :

« Je le sais : il adorait le vrai Dieu et avait mis toute sa confiance dans le Seigneur Jésus-Christ. Il l'a invoqué et Lui a répondu. Moung-Moung était las, oh! bien las! et il souffrait cruellement aussi; alors le Seigneur qui l'aimait l'a pris dans ses bras pour toujours.

— Quand vous a-t-il quitté? » demanda M. Judson.

« Il y a une heure à peine. Il a pu parler jusqu'à la fin et il était si heureux! Il parlait sans cesse du Seigneur Jésus qu'il se réjouissait tant de voir!

— Son père était-il avec lui?

— Son père! Ah! mon noble maître s'en va, lui aussi. Venez le voir.

— M'a-t-il fait chercher?

— Non, il souffre trop pour articuler une parole. C'est moi, votre servante, qui ai pris sur moi de vous faire venir.

— Comment avez-vous osé m'appeler? Vous vous exposiez ainsi à un bien grand danger?

— Dieu est ici et j'ai oublié d'avoir peur, » fit doucement la femme.

« Comment avez-vous appris à connaître Christ? Je ne crois pas vous avoir jamais vue au *zayat*:

— Ah! maître, je n'en sais pas bien long, mais le peu que je sais, je le dois à ma chère jeune maîtresse. Elle me lisait souvent des pages du livre que vous lui avez donné et avant de mourir elle me fit promettre que, dès que son enfant serait en âge de comprendre, je lui enseignerais à prier le vrai Dieu. Elle m'a dit aussi d'aller vous trouver, afin d'en apprendre davantage; mais j'ai eu peur; jamais je n'ai osé le faire. Après un temps bien long, je rencontrai un chrétien indigène. Il me promit le secret, mais me procura des livres et me répéta tout ce qu'il avait entendu de vous; ainsi j'ai pu instruire Moug-Moug. »

M. Judson eut la joie de constater que le père de son petit ami, qui mourut cette même nuit, avait également trouvé Jésus comme son Sauveur. Aussi, en compagnie de la fidèle servante, put-il se réjouir en pensant qu'une famille tout entière se trouvait maintenant réunie dans le ciel.

Chapitre XXI.

Deux chemins.

N'allez pas croire, enfants, que lorsqu'un Birman avait cru à l'Évangile, le travail du missionnaire se trouvât terminé pour ce qui le concernait. Dans un sens, il ne faisait que commencer, car les croyants indigènes avaient besoin d'être entourés

de beaucoup d'affection et de sollicitude, afin qu'ils pussent croître dans les choses de Dieu.

Un jour, une chrétienne birmane, convertie depuis deux ans, vint demander l'avis de M. Judson au sujet d'une affaire qu'elle désirait vivement entreprendre. Il vit tout de suite que cette femme aurait tort de s'engager dans un tel chemin et, qu'en agissant ainsi, elle déshonorerait le nom de Christ. Il lui dit franchement son opinion, mais, bien qu'elle l'écoutât attentivement, il comprit qu'elle n'en suivrait pas moins sa propre volonté.

Alors, prenant une règle en bois, M. Judson s'en servit pour dessiner une ligne quelque peu courbe sur le plancher de boue du *zayat*. Montrant du doigt cette ligne, il dit à la femme :

« Regardez ceci! c'est ainsi que vous avez marché; très souvent vous êtes sortie du droit chemin, mais vous ne vous en êtes jamais beaucoup éloignée; vous avez grandi dans la connaissance du Seigneur, pas autant que vous auriez dû le faire; cependant vous avez fait de nombreuses expériences de sa bonté. Vous savez aussi où conduit ce chemin; encore quelques chagrins, encore quelques épreuves, et vous savez qu'il aboutira dans la gloire, auprès de votre Sauveur. Vous êtes maintenant arrivée à un carrefour; d'un côté se trouve le sentier étroit; de l'autre, le chemin large. Pourrez-vous, *oserez-vous* sortir de votre plein gré du sentier étroit? Vous pensez que vous ne

vous en détournerez qu'un tant soit peu et que vous y reviendrez bien vite; mais, croyez-moi, si vous le quittez aujourd'hui, vous courrez le risque de ne le retrouver jamais. Voulez-vous, osez-vous agir ainsi? »

Quelques années plus tard, cette femme, devenue une vaillante servante de Christ, racontait elle-même cette histoire; elle ajoutait :

« Je ne pouvais parler, tant les larmes m'étouffaient. Mais le cher maître, s'agenouillant près de moi, supplia Dieu de me faire la grâce de marcher dans le chemin étroit. Et bien des fois depuis, quand j'étais tentée de me détourner, il m'a semblé entendre sa voix suppliante répéter : « Voulez-vous? osez-vous? »

M^{me} Judson était aussi très occupée, comme nous pouvons en juger d'après ses lettres. Elle écrit à cette époque :

« Hier, vingt-six indigènes sont venus me voir. Quelques-uns font des questions très intelligentes au sujet de la voie du salut; presque tous me demandent de leur lire la Bible. Nos enfants s'amusaient seuls pendant la plus grande partie de la journée. La fenêtre de ma chambre donnant sur la rue, un grand nombre de passants s'arrêtent pour me parler.

» Ce matin, levant les yeux de dessus la lettre que j'écrivais, j'aperçus un homme, debout sur le seuil de la porte, qui me regardait. Je lui deman-

dai s'il désirait quelque chose. Il me répondit que cela l'intéressait de me voir écrire. Tout de suite, la pensée me vint que peut-être Dieu avait guidé cet homme jusque sur ma porte, afin qu'il eût l'occasion d'entendre l'évangile. Je l'invitai donc à entrer et j'eus avec lui une très intéressante conversation. Il me dit en me quittant qu'il demanderait au vrai Dieu de lui donner de croire en son Fils Jésus-Christ; et pourtant il entend parler de lui pour la première fois aujourd'hui. Cet homme est un commerçant; il vit dans son bateau; mais, étant venu à terre ce matin, il fut conduit de ce côté-ci, il ne sait comment. Dieu veuille le bénir à salut! »

Quelques-uns de mes petits amis se souviennent-ils encore de la persévérance avec laquelle le jeune Adoniram Judson cherchait la solution d'un problème difficile, quand il n'avait encore que dix ans? Cette persévérance se montra encore chez lui lorsque, homme fait, il entreprit un travail gigantesque : la traduction de la Bible entière en Birman.

Dès l'aube jusqu'à la nuit, il était à l'œuvre et bien souvent les yeux et la tête lui faisaient mal, à force de tracer les étranges caractères que vous savez, sur les feuilles de palmier. Quelquefois, il s'arrêtait pour quelques minutes et alors un sourire illuminait son visage fatigué. C'est qu'il venait de trouver un mot ou une phrase qui ren-

draient clair le sens de la parole de Dieu à ses chers Birmans. Alors, le cœur plein de reconnaissance, il se remettait au travail avec un nouveau courage.

(A suivre).



La lune.

*La nuit s'étend sur la terre;
L'astre du jour s'est enfui;
Mais la paisible lumière
De la lune a déjà lui.*

*Dans le plus profond silence,
Et pleine de majesté,
La reine des cieux s'avance
A travers l'immensité.*

*Quand d'en haut elle rayonne,
Le piéton voit son chemin;
La route est moins monotone
Pour le pauvre pèlerin.*

*Mais la lune si brillante
Serait pour nous un point noir
Sans la lumière éclatante
Du soleil qu'on ne peut voir.*

*L'astre aimé qui nous reflète
 Sa précieuse clarté
 Au croyant toujours répète :
 « Montre Christ en vérité.*

*» Comme moi, toujours regarde
 A ton Soleil glorieux,
 Afin que son éclat darde
 Par loi-même en ces bas lieux. »*

*Ainsi donc, sur cette terre,
 Où te laisse le Seigneur,
 Son éternelle lumière
 Viendra briller en ton cœur.*

*Grâce à lui, tu pourras être
 Utile au pauvre pécheur,
 En lui donnant à connaître
 Le chemin du vrai bonheur.*



Réponses aux questions du mois d'octobre.

1. — Marc 5, 19.

2. — Il s'étonne de l'incrédulité des gens de Nazareth. (chap. 6, 6.) Il dit à ses disciples : Venez..., reposez-vous un peu. (v. 31.)

3. — « Ne crains pas, crois seulement. » (chap. 5, 36.) « C'est moi; n'ayez point de peur. » (chap. 6, 50.)

4. — A Tyr et Sidon; dans le pays de Décapolis. (chap. 7, 24-37.)

5. — Non; il a déjà vu des arbres. (chap. 8, 24.)

6. — Chez les Gadaréniens; Jésus repasse à l'autre rive du lac et se retrouve à Capernaüm; (chap. 5), il se rend à Nazareth et dans les villages environnants; il revient au bord du lac en un lieu désert; il traverse de nouveau jusqu'à Bethsaïda, dans la contrée de Génézareth, qu'il visite; (chap. 6), il s'en va dans la contrée de Tyr et de Sidon, puis revient en Galilée par la Décapolie. (chap. 7); il se retrouve au bord du lac, qu'il traverse encore jusqu'aux quartiers de Dalmanutha; il va à Bethsaïda, puis à Césarée de Philippe. (chap. 8.)

Questions pour le mois de novembre.

A lire Marc 9-11.

1. — Chercher dans 2 Pierre la confirmation d'un récit contenu dans votre lecture.

2. — Que voyons-nous le Seigneur faire à deux reprises pour de petits enfants?

3. — Dans quelles occasions voyons-nous Jean parler au Seigneur?

4. — Deux occasions où le Seigneur répond à la foi.

5. — Relever dans votre lecture le seul miracle du Seigneur qui n'ait pas été un miracle de grâce.

6. — Quand voyons-nous le Seigneur Jésus dans le temple et qu'y fait-il?

LE NOUVEAU TESTAMENT.

EVANGILE SELON MATTHIEU

*(Suite).**Mort et ensevelissement de Jésus.*

(v. 50-61.) — « Et Jésus, ayant encore crié d'une forte voix, rendit l'esprit. » Tout ce que Jésus avait à faire étant accompli, il n'était pas nécessaire qu'il restât plus longtemps sur la croix. Il n'était pas comme les autres crucifiés qui devaient attendre qu'à force de souffrir, une mort lente et naturelle vînt mettre fin à une longue agonie, car les crucifiés restaient parfois trois ou quatre jours sur la croix avant d'expirer. Jésus était venu pour donner sa vie; il avait « le pouvoir de la laisser, et le pouvoir de la reprendre : il avait reçu ce commandement de son Père. » (Jean 10, 18.) S'il se laissait prendre volontairement par les hommes, il laissait aussi sa vie lui-même par obéissance, personne ne pouvait la lui ôter. Lui-même rendit l'esprit lorsque tout fut accompli, ce qu'aucun homme ne pourrait faire. C'est pourquoi, en pleine possession de toute sa force, ayant crié d'une forte voix, il rendit l'esprit.

Lorsque ce cri, cri de victoire et non d'agonie, retentit, « le voile du temple se déchira en deux,

depuis le haut jusqu'en bas; et la terre trembla, et les rochers se fendirent, et les sépulcres s'ouvrirent. » Le premier acte qui suivit la mort de Christ fut que le voile du temple se déchira. Dieu montrait ainsi que le pécheur lavé de ses péchés avait le droit d'entrer dans sa bienheureuse présence, dont le voile le séparait. Dieu pouvait librement satisfaire le désir éternel de son cœur qui voulait des hommes sauvés et parfaits devant lui. Le chemin des lieux saints manifesté, les adorateurs, rendus parfaits à perpétuité, pouvaient entrer librement dans la présence du Dieu trois fois saint. (Héb. 9, 8; 10, 19.)

Le second acte qui suivit la mort de Jésus fut la manifestation de la puissance victorieuse de la mort : la terre trembla, les rochers se fendirent et les sépulcres s'ouvrirent. Ainsi l'homme sortait de la puissance de la mort et ressuscitait, capable d'entrer devant Dieu. Vérités merveilleuses que nous indiquent ces faits! Mais rien ne pouvait se réaliser pour l'homme avant que Christ ne fût ressuscité d'entre les morts. C'est pourquoi il est dit que « beaucoup de corps des saints endormis ressuscitèrent, et étant sortis des sépulcres *après sa résurrection*, ils entrèrent dans la sainte ville, et apparurent à plusieurs. » Ils ne pouvaient sortir auparavant.

« Le centurion et ceux qui avec lui veillaient sur Jésus, ayant vu le tremblement de terre et ce

qui venait d'arriver, eurent une fort grande peur, disant : Certainement celui-ci était Fils de Dieu. » La mort d'un tel homme, en pleine possession de sa force et les événements qui la suivirent, étaient propres à arracher ce témoignage à un païen, mais ils laissaient les chefs des Juifs indifférents et incrédules.

Un certain nombre de femmes qui avaient suivi Jésus depuis la Galilée en le servant, regardaient de loin et furent témoins de ce qui arriva. Parmi elles se trouvaient Marie de Magdala et Marie, la mère de Jacques et de Joses, ainsi que la mère des fils de Zébédée.

En Esaïe 53, 9, il est dit : « On lui donna son sépulcre avec les méchants; mais il a été avec le riche dans sa mort. » Aussi, pour l'accomplissement de cette prophétie, un homme riche, Joseph d'Arimathée, disciple de Jésus, demanda à Pilate le corps du Seigneur. Pilate ayant donné l'ordre que le corps lui fût livré, il l'enveloppa d'un linceul net, et le mit dans son sépulcre neuf taillé dans le roc; puis il roula une grande pierre contre la porte et s'en alla. Les femmes qui avaient suivi Jésus de la Galilée, restaient assises vis-à-vis du sépulcre. Leur attachement au Seigneur est bien touchant; il leur faisait vaincre toute crainte pour voir jusqu'au bout ce qui en adviendrait de leur Seigneur; les disciples demeuraient à distance; l'amour pour Jésus fait faire des choses qui le

réjouissent. Mais que de pensées devaient s'élever dans leurs cœurs! Elles avaient suivi et servi leur Seigneur, avaient été témoins et objets de sa puissance et de sa grâce; l'une d'elle fut délivrée de sept démons. (Marc 16, 9.) Elles assistaient à la fin douloureuse d'une vie d'activité merveilleuse; Celui qui l'avait accomplie, auquel elles avaient cru comme au Messie, qui devait amener la bénédiction sur la nation, était là inanimé, couché dans un sépulcre; tout semblait terminé pour elles. En effet, c'était, pour Dieu, la fin de l'homme perdu et pécheur, la fin du temps pendant lequel il avait réclamé, mais en vain, à un tel homme l'accomplissement de la loi, la fin du peuple Juif selon la chair. Mais ces femmes n'en savaient rien. Cependant, trois jours après, elles entrèrent, par la résurrection du Seigneur dans un commencement nouveau et éternel; elles furent témoins de la résurrection du vainqueur de la mort le matin du premier jour de la semaine, premier jour du christianisme. Comme le Seigneur l'avait dit aux disciples, « leur tristesse fut changée en joie. » (Jean 16, 20.)

La garde au sépulcre.

(v. 62-66.) — Jésus fut crucifié le jour de la Pâque, quoique les Juifs l'eussent désiré autrement; il s'appelait *la Préparation* parce qu'on se

préparait à fêter le sabbat qui avait lieu le lendemain. Cette année-là, la Pâque tombait sur un vendredi; c'est donc le sabbat qui est appelé (v. 62) « le lendemain, qui est après la Préparation, » et que le Seigneur passa tout entier dans le sépulcre. Les principaux sacrificateurs et les pharisiens s'assemblèrent auprès de Pilate ce jour-là et lui dirent : « Seigneur, il nous souvient que ce séducteur, pendant qu'il était encore en vie, disait : Après trois jours, je ressuscite. Ordonne donc que le sépulcre soit gardé avec soin jusqu'au troisième jour; de peur que ses disciples ne viennent et ne le dérobent, et ne disent au peuple : Il est ressuscité des morts; et ce dernier égarement sera pire que le premier. Et Pilate leur dit : Vous avez une garde; allez, rendez-le sûr comme vous l'entendez. » Comme tous les incrédules, les chefs des Juifs redoutent de voir se confirmer ce qu'ils prétendent ne pas croire. Aussi ils veulent prévenir tout ce qui pourrait faire croire à la résurrection de Jésus. Mais leurs précautions n'ont servi qu'à leur donner la preuve de cette résurrection, comme nous le verrons au chapitre suivant, car les gardiens qu'ils placèrent au sépulcre s'enfuirent effrayés à la vue de l'ange qui roula la pierre, pour que les femmes pussent constater la résurrection de Jésus.

L'ennemi avait intérêt à empêcher la divulgation de la résurrection, ce fait d'une importance

capitale, fondement de l'Évangile. Si Jésus n'était pas ressuscité, sa mort, qui était la fin de l'homme en Adam, le jugement de Dieu, aurait clôturé la triste histoire du pécheur et tout était fini par là. Mais cela ne se pouvait pas. Celui qui était entré dans la mort était le Fils du Dieu vivant, le Prince de la vie; elle ne pouvait le retenir. Il avait dit : « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi, je laisse ma vie, afin que je la reprenne. » (Jean 10, 17.) Il l'a reprise et, en la reprenant, il a introduit dans la vie tous ceux pour lesquels il est mort. Il a ainsi remporté la victoire sur la mort et toutes les promesses de Dieu pourront s'accomplir. C'est pourquoi les apôtres rendaient témoignage, avec une grande puissance, de la résurrection de Jésus, d'entre les morts. (Actes 4, 33. Voir aussi Actes 1, 22; 2, 24, 31; 3, 15; 4, 2 et 10; 5, 30, etc.) L'apôtre Paul dit : « Si Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, vous êtes encore dans vos péchés. » (1 Cor. 15, 17.) On comprend que l'ennemi, qui n'avait pu détourner Jésus du chemin de l'obéissance, fit tous ses efforts pour empêcher le témoignage rendu à sa résurrection. Il fait toujours une œuvre trompeuse, ainsi que ceux qui l'écoutent, mais Dieu accomplit son œuvre de grâce pour la délivrance des pécheurs.

(A suivre.)



*Réponses aux questions
sur l'étude biblique du mois de novembre.*

1. — Ceux qu'il a sauvés.
2. — Les jugements de Dieu sur les hommes.
3. — Celles qu'il a endurées de la part de Dieu.
4. — Parce que Jésus les endurait à la place des pécheurs.

Questions.

1. — Pourquoi Jésus n'est-il pas mort comme les autres hommes.
2. — Quel passage indique la signification du voile déchiré?
3. — Quel jour Jésus passa-t-il tout entier dans le sépulcre?
4. — Quel passage indique ce qui aurait eu lieu si Christ n'était pas ressuscité?

AU MILIEU DES LIONS

(Suite et fin)

Il ne lui fallut pas moins de vingt-un ans pour arriver au bout de sa tâche. Mais lorsqu'il tint entre ses mains le premier exemplaire imprimé des Saintes Ecritures en langue birmane, des larmes de joie inondèrent ses joues. Que d'actions de grâ-

ces ne put-il pas rendre à Dieu qui, dans sa bonté, lui avait permis d'amener tout seul à bonne fin une si gigantesque entreprise!

Mais l'ombre de la mort devait de nouveau s'ap pesantir sur la demeure du missionnaire.

Un jour que M^{me} Judson revenait d'un village voisin où elle était allée instruire quelques jeunes filles, elle fut reçue à son retour par son mari qui lui annonça, d'une voix entrecoupée par les sanglots, que leur petit Henri se mourait.

Comment chose pareille était-elle possible? Le matin même, le turbulent petit garçon, plein de vie et de gaiété, avait pris congé de sa mère avec toute son ardeur coutumière, et maintenant?...

Elle courut à la chambre où l'enfant était couché. Ce n'était que trop vrai. Son chéri, son petit Henri, le favori de toute la maisonnée, gisait sur son lit, pâle, glacé, haletant.

Leurs cœurs déchirés par l'angoisse, les parents veillèrent auprès de sa couche durant la nuit entière. Tout ce que pouvaient faire l'amour et la plus tendre sollicitude fut tenté, mais en vain. L'état de l'enfant s'aggrava rapidement et il perdit complètement connaissance. Cependant, vers le matin, ses yeux se rouvrirent tout grands; il regarda son père, lui adressa un doux sourire; puis il soupira et tout fut fini; sur le lit reposait un corps sans vie, mais l'âme s'en était allée auprès du bon Sauveur.

Le lendemain le petit corps d'Henri fut enseveli et M. et M^{me} Judson purent dire : « L'Éternel l'avait donné. L'Éternel l'a repris, le nom de l'Éternel soit béni. »

Chapitre XXII

Sainte Hélène.

Dix-neuf ans s'étaient écoulés depuis le jour où M^{me} Judson, alors dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté, avait quitté l'Amérique pour venir s'établir en Birmanie. Jamais elle n'avait pu retourner dans sa patrie, car, pour le faire, il lui aurait fallu quitter son travail pour bien des mois.

Aussi, malgré le mal du pays qui l'assaillait parfois, elle continua à travailler sans relâche, enseignant dans l'école, tenant des études bibliques pour les femmes, copiant, écrivant, faisant toute la correspondance de son mari, visitant les malades, conduisant son ménage, dirigeant ses trois enfants, qu'elle instruisait elle-même, et s'occupant encore de mille autres devoirs. Mais, jour après jour, elle pâlisait et maigrissait; son pas devenait lent et elle toussait beaucoup. Un matin, sa mauvaise mine frappa tant son mari qu'il fit appeler un médecin. Au premier coup d'œil, celui-ci déclara que M^{me} Judson devait immédiatement cesser tout travail. Elle en avait déjà fait bien au-delà

de ses forces, assura-t-il. Aucun remède ne lui ferait de bien tant qu'elle serait en Birmanie. La seule chose à faire pour elle, ajoutait le docteur, serait d'essayer d'un voyage en mer et d'un long séjour dans la vieille ferme où s'était écoulée son heureuse enfance. Alors, peut-être, au bout d'un an, pourrait-elle reprendre son travail.

Il était impossible que M. Judson s'absentât pour un temps si prolongé ; aussi décida-t-il d'accompagner sa femme et ses enfants une partie du chemin, puis de les laisser continuer seuls leur route pour l'Amérique, tandis que lui reviendrait à Rangoon.

M^{me} Judson fit donc ses préparatifs de départ. Elle se doutait peu que l'arrivée à la maison était toute proche, mais qu'il ne s'agissait plus pour elle de revoir la demeure de son enfance. Accompagnés par les larmes et les prières des chrétiens indigènes, le missionnaire et sa famille quittèrent Rangoon. Le rivage du fleuve était noir de gens venus là pour leur dire adieu et les jeunes filles dont M^{me} Judson s'était occupée l'entouraient en pleurant; elles lui apportaient des fleurs et des fruits en témoignage d'affection. Leur amie avait pour chacune un sourire et un mot amical ; ainsi elles se séparèrent sans penser que jamais elles ne devaient se revoir ici-bas.

Dès que le navire fut en mer, M^{me} Judson sembla reprendre ses forces. Elle passait chaque jour

plusieurs heures sur le pont et jouissait d'être enfin seule avec son mari et ses enfants. Le moment où M. Judson devait quitter sa femme approchait, lorsque tout à coup l'état de M^{me} Judson s'aggrava à tel point que son mari ne put se décider à la laisser; il s'embarqua donc avec elle sur un vaisseau faisant voile pour Boston. La malade s'en allait rapidement. Ses enfants lui donnèrent un dernier baiser, puis son mari, se penchant vers elle, lui dit tout bas :

« Nous pensons que bientôt tu seras auprès du Seigneur.

— Que puis-je désirer de plus? » répondit la mourante en souriant, et, au moment où le vaisseau arrivait en vue de l'île de Sainte Hélène, elle s'endormit en Jésus. Le lendemain matin, son pavillon en berne en signe de deuil, le vaisseau mouillait dans le port. Dans l'après-midi, M. Judson et les trois enfants sans mère, entouraient la tombe fraîchement creusée. Qui dira la tristesse profonde qui remplissait le cœur du pauvre missionnaire? Dieu seul pouvait le consoler par les promesses contenues dans sa précieuse Parole.

Deux heures plus tard, il remontait à bord et continuait son voyage vers l'Amérique.

Lorsque Judson arriva à Boston, tout le monde voulut voir l'homme qui avait passé trente ans dans la lointaine Birmanie. D'anciens amis vinrent au-devant de lui; on le pria de tenir des réunions,

lui promettant des auditoires immenses. Mais M. Judson refusa toutes ces propositions. Il se sentait trop fatigué et trop triste pour parler en public.

Ceux qui le connaissaient bien pouvaient se rendre compte que toute l'attention dont il était l'objet lui causait beaucoup plus de peine que de plaisir. Il disait quelquefois :

« Si des résultats ont été obtenus, c'est que Dieu a travaillé ; je ne suis que son ouvrier, et encore un ouvrier bien malhabile. »

Un jour, il consentit à dire quelques mots à la fin d'une réunion composée de plusieurs centaines de personnes. Il parla pendant un quart d'heure, très simplement, de l'amour de Christ, suppliant ceux de ses auditeurs qui ne seraient pas encore sauvés, d'accepter Jésus pour leur Sauveur.

On l'écouta avec la plus grande attention, mais, en sortant de la salle, un ami lui dit :

« Je crains que le public n'ait été un peu déçu aujourd'hui.

— Vraiment ! » répondit le missionnaire. « Je le regrette beaucoup ; mais ma voix est encore si faible que peut-être n'ont-ils pu m'entendre.

— Non, ce n'est pas cela ; ce que je veux dire c'est que, sachant que vous veniez de si loin, après avoir vécu durant tant d'années parmi les païens, les gens s'attendaient à entendre quelque histoire intéressante.

— Eh bien ! ne leur ai-je pas raconté la plus in-

téressante de toutes les histoires? » répliqua Judson. « Je leur ai parlé, aussi bien que je le pouvais, de Celui qui les a aimés jusqu'à la mort, de Celui qui a fait tout le long chemin depuis le ciel jusque sur la terre pour venir chercher et sauver ce qui était perdu.

— Oui, oui, je sais cela, » fit l'ami ; « mais cependant je crois qu'ils s'attendaient à quelque chose de différent.

— Dans ce cas, je suis content qu'ils ne l'aient pas trouvé; je suis content qu'ils soient sortis d'ici en disant qu'un homme qui avait fait un voyage de quarante mille kilomètres n'avait rien à leur apporter que le simple Evangile. Du reste, » ajouta-t-il avec émotion, « je devrai comparaître devant le tribunal de Christ. Lorsque je rencontrerai mon Maître, je ne voudrais pas qu'il se vît obligé de me dire : « Je t'ai fourni l'occasion de parler de moi à ces gens; tu l'as employée pour leur parler de toi-même et de ce que tu as fait. »

M. Judson demeura plus d'une année en Amérique. Quelques jours avant de repartir pour la Birmanie, il épousa en troisièmes noces M^{lle} Emilie Chubbock, une chrétienne bien connue par ses nombreux ouvrages pour la jeunesse. Elle dut quitter un travail qui lui était cher et laisser derrière elle de nombreux amis; mais elle voyait combien le D^r Judson et ses enfants avaient besoin de son affection et de ses soins et, pour l'a-

mour de Christ, elle partit, s'appuyant sur sa force toute puissante.

Chapitre XXIII

Le vainqueur.

Je me demande si mes jeunes lecteurs qui ont suivi avec moi l'histoire de celui qu'on a appelé « l'apôtre de la Birmanie » ne commencent pas à se lasser un peu en voyant les chapitres s'ajouter les uns aux autres. Eh bien! encore un instant de patience; nous arrivons au bout.

Le soir de la vie appesantissait ses ombres sur la tête du D^r Judson. La voix si belle et si sonore qui avait prêché Christ à des foules de Birmans avides de l'entendre, s'était affaiblie au point de n'être plus qu'un murmure indistinct. Le repos était bien près d'être atteint, le repos éternel de la maison du Père.

Lorsque le D^r et M^{me} Judson arrivèrent à Ava, ils y trouvèrent de nouvelles difficultés. Le vieux roi était mort et, bien que son successeur les reçût avec bonté et leur accordât la permission de vivre à Rangoon, le D^r Judson fut avisé que, tout en le laissant parfaitement libre de prêcher aux Européens, établis dans cette ville, le nouveau souverain défendait à ses sujets d'embrasser le christianisme et n'autorisait le missionnaire ni à leur parler, ni à leur donner des livres.

Que faire, sinon s'en remettre au Seigneur qui

pourrait lui envoyer ceux qu'il n'avait plus la liberté d'aller chercher lui-même. Le D^r Judson résolut donc de rester à Rangoon malgré l'édit royal.

Il était fort occupé à ce moment-là par un travail considérable — la compilation d'un dictionnaire birman-anglais. « Quelle occupation ennuyeuse! » s'écrie probablement tel petit garçon de ma connaissance. Mais le D^r Judson n'était pas de ton avis, mon ami. Il avait appris une leçon qui nous semble bien difficile souvent; c'est que ce n'est pas tant le genre de travail qui nous occupe qui a de l'importance, mais bien plutôt l'esprit dans lequel nous le faisons. Il savait combien un dictionnaire complet faciliterait la tâche de ceux qui voudraient écrire pour les Birmans; aussi travaillait-il à cet ouvrage ingrat en apparence, comme le faisant pour le Seigneur. Chaque jour Dieu donnait à son serviteur de nouvelles preuves de son approbation. Plusieurs Birmans vinrent le trouver; trois ou quatre d'entre eux furent convertis et, « ne craignant pas la colère du roi, » ils demandèrent le baptême. La maison du missionnaire était surveillée par la police, et cependant, à la faveur des ténèbres, des troupes de Carènes, descendus des montagnes, réussissaient à y pénétrer; ils venaient chercher des Bibles et racontaient à leur ami chrétien comment l'œuvre du Seigneur se propageait dans leurs villages.

Au bout de bien des mois, la première partie du

dictionnaire fut achevée; c'était un énorme volume de six cents pages. Le lendemain, Judson commença la seconde partie en disant :

« Je ne serais pas surpris si je ne vis pas assez longtemps pour l'achever. Les hommes laissent presque toujours derrière eux quelque ouvrage qu'ils n'ont pu finir. C'est bien qu'il en soit ainsi ; Dieu veut sans doute nous montrer par ce moyen qu'il peut se passer de ses ouvriers. »

Il travailla jusqu'à ce que, un soir de novembre, la plume s'échappât de sa main amaigrie qui n'avait plus la force de la retenir. Mme Judson vit que son mari était très malade. Des jours de grandes souffrances suivirent, mais il était toujours calme et serein, disant souvent à sa femme :

« Oh ! l'amour de Christ ! l'amour de Christ ! Je ne puis exprimer combien il m'est précieux maintenant ! »

Un autre jour, il dit :

« Je ne suis pas fatigué de mon travail et j'ai été très heureux avec toi et les chers enfants, mais quand le Seigneur m'appellera, combien joyeusement je m'en irai auprès de Lui ! »

Le docteur lui conseilla l'air de la mer et, après quelque hésitation, il consentit à faire une courte croisière. Il était trop faible pour marcher; aussi les chrétiens indigènes portèrent-ils leur maître vénéré à bord d'un petit vaisseau qui était à l'ancre dans la rade. M^{me} Judson et ses enfants pri-

rent congé de lui en sanglotant, car seul, un missionnaire, M. Ramsey, et un domestique indigène devaient accompagner le malade.

Ils mirent à la voile, mais les souffrances du D^r Judson ne firent qu'augmenter. Un soir, où il semblait un peu mieux, il dit à M. Ramsey :

« Je suis content que vous soyez ici; c'est une grande consolation pour moi d'avoir auprès de moi un frère en Christ et de sentir que nous sommes un en Lui, notre précieux Sauveur.

— Il est tout près de vous maintenant, n'est-ce pas? » demanda doucement M. Ramsey.

« Oh! oui, de ce côté-là *tout* est en règle; c'est le pauvre corps qui souffre parfois cruellement, » répondit faiblement le malade.

Durant la nuit, il s'affaiblit beaucoup et vers midi, le lendemain, il dit en Birman à son domestique :

« Tout est fini...; je vais à la maison. Prends soin de ta pauvre maîtresse; sois très bon pour elle. »

Bientôt après, il s'endormait paisiblement en Christ, le 12 avril 1850, à l'âge de soixante-deux ans.

Ce même soir, la dépouille mortelle du missionnaire, qui s'était dépensé sans compter au service de son Maître, fut confiée à l'océan — dépôt sacré que les profondeurs des eaux rendront lorsque le Seigneur viendra chercher les siens; car alors Dieu

amènera avec Jésus ceux qui se sont endormis en Lui. (1 Thessaloniens 4, 14.)

La voix de M. Ramsey se brisait en pensant à la douleur qu'éveillerait dans tant de cœurs la nouvelle de la mort du D^r Judson et cependant il ne pouvait pleurer comme ceux qui n'ont pas d'espérance. Il pensait aussi à la joie qui était sa part en ce moment même, pour toujours avec le Seigneur. Et ainsi il eut la force de diriger jusqu'au bout le service funèbre.

Et maintenant, chers jeunes amis, ma tâche est achevée. J'ai cherché à vous intéresser par ce simple récit d'épreuves et de triomphes, de tristesses et de joies. Ai-je réussi? Je l'espère. Dieu veuille que l'exemple de son serviteur porte du fruit dans plus d'une âme, et que la pensée de sa consécration pleine et entière au service du Seigneur Jésus pousse plus d'un de mes petits lecteurs à désirer trouver pour lui-même le secret de son énergie et de sa force spirituelle. Christ, et Lui seul, comme objet et comme but, un Christ, rejeté par le monde, mais maintenant dans la gloire, voilà ce qui remplissait le cœur de ce vaillant pionnier de l'Évangile. Et à chacun de vous, enfants, je poserai une question sérieuse et de toute importance : « Etes-vous du côté du Seigneur ou du côté du monde? Etes-vous à l'abri du précieux sang de Christ? » Dieu veuille que la réponse de chacun d'entre vous soit un « oui » partant du cœur.

« A celui qui vaincra, je lui accorderai d'être assis avec moi sur mon trône, comme moi, j'ai vaincu et je me suis assis avec mon Père sur son trône. »



Il y en a deux qui sont morts pour moi.

(Suite et fin.)

Moi, je ne voulais pas, mais j'étais poussé en avant; l'homme qui venait après moi, impatient de quitter le pont que les vagues balayaient déjà, me forçait à avancer. Jaques savait comme iraient les choses; aussi ne m'avait-il pas soufflé mot de son dessein. Quelques secondes plus tard je me trouvai, malgré moi, dans le bateau de sauvetage. A peine avions-nous eu le temps de nous écarter d'une cinquantaine de mètres que le malheureux navire s'abîmait dans les flots et Jaques, mon ami, mon sauveur, disparaissait avec lui. Je savais qu'il s'en était allé auprès du Seigneur Jésus, mais, Madame, *il est mort pour moi*. Comprenez-vous maintenant ce que je vous disais tout à l'heure : « Il y en a deux qui sont morts pour moi? »

Le matelot s'arrêta; ses yeux étaient pleins de larmes qu'il n'essayait pas de déguiser. Ces larmes était un tribut offert à l'amour qui était allé jusqu'à la mort pour le sauver. Dès que je pus parler, je dis :

« Et après ?

— Après, Madame ? Quand je vis le vaisseau s'enfoncer, je me dis : « Si j'atteins la terre saine et sauf, ce ne sera pas en vain que Jaques aura donné sa vie pour moi ; Dieu aidant, je le rencontrerai au ciel. Il doit valoir la peine de connaître le Dieu de Jaques, puisque Jaques a donné sa vie afin que je puisse encore y arriver.

— Se passa-t-il beaucoup de temps avant que vous trouviez le Sauveur ?

— Non, quelques semaines seulement, mais au moment même, elles me parurent interminables. Je ne savais par où commencer. Ce que je voyais toujours devant moi, c'était Jaques, debout, sur le pont du vaisseau condamné, un sourire paisible illuminant son visage ! Eveillé ou endormi, cette vision ne me quittait pas. Au commencement, je pensais plus à Jaques qu'au Seigneur. Quand mes compagnons voulurent me faire revenir à mes vieilles habitudes de désordre et d'ivrognerie, je leur dis clairement : « Camarades, je ne puis pas. Jaques a donné sa vie pour que j'aie encore une chance d'aller au ciel ; je sais que le chemin que j'ai suivi jusqu'à présent ne m'y conduira jamais, et j'ai juré que mon ami ne sera pas mort pour rien. » Quand les hommes virent que je ne voulais pas aller avec eux, ils cessèrent de me tourmenter et ainsi on me laissa tranquille.

Alors je cherchai à me procurer une Bible. Ja-

ques la lisait, je l'avais vu le faire souvent et combien il aimait son vieux livre! Quand j'eus le volume désiré entre les mains, avant de l'ouvrir, je fis une petite prière. Je dis au Seigneur combien j'étais ignorant et que je ne connaissais pas le chemin pour aller au ciel où je voulais rencontrer Jaques; je le suppliais donc de me diriger lui-même.

— Et il l'a fait? » demandai-je, très émue.

« Oui, il l'a fait. Je me mis à lire le Nouveau Testament; je lisais page après page, ne voulant pas m'arrêter avant de trouver comment je devais être sauvé. Tout d'abord, j'eus des moments affreux. Dans les chapitres cinq, six et sept de Matthieu, chaque ligne semblait me condamner. Je me disais : « C'est inutile, Tom : il n'y a rien à faire pour toi. Tu as été trop mauvais. » Et je fermai le livre. Mais les dernières paroles de Jaques me revinrent à la mémoire. Il m'avait donné rendez-vous dans le ciel. Ainsi, lui du moins pensait qu'il y avait une chance pour moi d'y arriver, et Jaques en savait long au sujet de la religion et au sujet de ma vie aussi. Je rouvris donc mon livre et repris ma lecture; toutes les fois que j'avais quelques minutes pour moi, je lisais. Enfin, j'arrivai à l'histoire de deux brigands crucifiés dont l'un fut sauvé. Je pensai : « Voilà un homme qui était presque aussi méchant que moi. » Alors je tombai à genoux, laissant ma Bible s'échapper de

ma main. « Seigneur, disais-je, je suis aussi méchant que ce brigand. Tu l'as sauvé; veux-tu me sauver aussi? » Ma Bible était ouverte sur le plancher à côté de moi et mes yeux tombèrent sur ces paroles : « En vérité, je te dis : Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Ce fut pour moi la réponse à ma prière. Non pas que je pensais mourir; je l'aurais pourtant presque désiré dans ce moment-là. Mais je sentis que le Seigneur Jésus me donnait par ces paroles l'assurance que mes péchés étaient pardonnés. Alors je m'agenouillai de nouveau et le remerciai du fond de mon cœur.

J'étais très ignorant et ce fut seulement petit à petit que je compris la voie du salut. Il vous semble étrange que je n'en aie pas su davantage, mais je n'avais pas eu de parents pieux pour me parler de ces choses. Très jeune, j'étais parti en mer; je ne possédais pas de Bible. Je me figurais toujours que les gens allaient au ciel s'ils menaient une vie rangée, s'ils étaient bons et disaient de longues prières, et j'avais bien l'intention de m'y mettre un jour ou l'autre. Mais vous savez ce qui arriva et comment il fallut la mort de Jaques pour m'arrêter sur le mauvais chemin; après cela, tout devint clair pour moi, je compris comment Jésus avait donné sa vie pour moi, comment il avait lavé mes péchés dans son sang précieux; comment ce sang me délivrait à tout jamais des conséquences du péché. Je vis que par lui seul, par son sacrifice

offert une fois pour toutes, je pouvais être amené à Dieu déjà ici-bas et introduit dans le ciel plus tard. Ce n'est que le péché qui nous tient loin de Dieu. Tout d'abord, ce fut la mort de Jaques qui sembla dresser une barrière entre moi et ma vie de péché, mais maintenant c'est la mort de mon divin Sauveur qui a pris cette place, car lui est mort pour mes péchés. Ainsi je sens que je ne m'appartiens plus à moi-même du tout. Quelqu'un a donné sa vie pour que je vive ici-bas; un autre a donné la sienne pour que je vive dans l'éternité. »

Il se tut, sa voix tremblait, et de sa main brunie il essuyait les larmes qui coulaient sur ses joues hâlées.

Et maintenant, lecteur, à mon tour de vous poser la même question que m'adressa mon ami, le matelot : « Etes-vous sauvé ou perdu? Connaissez-vous Jésus? » Et si, devant Dieu, vous pouvez dire : « Je suis sauvé par le sang de Jésus; je suis en sûreté pour toute l'éternité, » alors rappelez-vous toujours que « vous n'êtes pas à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps. »

Les Catacombes de Rome.

(*Suite et fin.*)

Il est intéressant de constater que, parmi les habitudes de l'église primitive auxquelles les inscriptions des catacombes font allusion, les *agapes* ou

« festins d'amour » soient souvent mentionnées. Le Nouveau Testament en parle à deux reprises. (2 Pierre 2, 13; Jude 12.) Ces repas avaient lieu tout particulièrement à l'occasion de baptêmes et de mariages, parfois aussi au moment des enterrements. Si, avec le temps, de nombreux abus s'y glissèrent, au point que la pratique finit par en être interdite, cette coutume contribua assurément, dans les premiers temps du christianisme, à affermir l'amour et la communion fraternelle. Tertullien en parle comme de repas frugaux et modestes; la conversation ne roulait que sur des sujets sérieux; on y sentait, dit-il, la présence du Seigneur; on priait; on lisait et on commentait les Ecritures; on chantait des cantiques. Au moment de se séparer, les assistants échangeaient un baiser d'affection fraternelle et l'on faisait une collecte en faveur des nécessiteux.

Une peinture intéressante, retrouvée dans une chapelle souterraine, nous fait assister à une de ces agapes. On y voit les convives assis autour d'une table en fer à cheval; dans la partie restée libre une table plus petite est affectée au service, confié à un jeune homme. Deux femmes âgées paraissent présider la grande table sur laquelle on aperçoit de la viande d'agneau, du pain, une coupe et un vase contenant du vin. Au-dessus de la tête des deux matrones deux inscriptions nous donnent leurs noms symboliques, tout en faisant allusion à l'habitude, constante à cette époque, de boire du vin coupé d'eau. L'une d'elles se lit comme suit : « *Paix*, donne-moi de l'eau chaude »; l'autre : « *Amour*, fais-moi le mélange. »



Il y aurait encore une foule de choses intéressantes à dire sur les catacombes et sur la manière de vivre des premiers chrétiens, bien des leçons aussi à tirer pour nous des beaux exemples de foi et de dévouement au Seigneur qu'ils nous ont laissés. Peut-être y reviendrons-nous un jour. Pour l'instant il nous suffira d'avoir attiré l'attention sur ces antiques cimetières où fut déposée la dépouille mortelle de milliers et de milliers de témoins de Christ.

Parmi les nombreux enseignements que l'on peut tirer de l'étude comparative des inscriptions des catacombes, retenons essentiellement celui-ci. Ces anciens chrétiens vivaient dans une attente constante et réelle du retour du Seigneur. Pour eux ce n'était ni une vérité abstraite, ni une promesse à longue échéance. Ils l'avaient entendu leur dire : « Voici, je viens bientôt. » Et ils répondaient, du plus profond de leur cœur, avec l'accent de la sincérité la plus intime : « Amen: viens Seigneur Jésus! » Cette assurance stimulait leur zèle, nourrissait leur foi. Et pourquoi n'en serait-il pas de même pour nous aujourd'hui? « Maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru: la nuit est fort avancée, et le jour s'est approché: rejetons donc les œuvres des ténèbres, et revêtons les armes de la lumière. » (Romains 13, 11, 12.)

Soyons donc, chacun de nous, les jeunes gens en particulier, encouragés par les exemples que le Seigneur place ainsi devant nous. « Ne dormons pas comme les autres, mais veillons. » (1 Thessa-

loniciens 5, 6.) Et puissions-nous aussi, en songeant à ces antiques témoins de la foi, imiter leur zèle, leur dévouement pour Christ, « fixant les yeux sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi » (Hébreux 12, 2), « oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant. » (Philippiens 3, 14.)



Philippiens 4, 6-7.

*Devant Dieu dépose ta plainte :
Il dit : « Ne l'inquiète de rien. »
Ne sait-il pas bannir la crainte,
Celui qui fait tout pour ton bien ?
L'épreuve te fera connaître
Qu'on peut compter sur son secours ;
S'il tarde à répondre, peut-être,
Sur sa bonté compte toujours.
Quoiqu'il en soit, reste fidèle,
Tout le temps qu'il veut l'éprouver ;
Sa main puissante et paternelle
Peut, sans effort, te délivrer.
D'abord, du souci qui t'accable,
Il veut t'enlever tout le faix ;
Et dans son amour ineffable
Te faire jouir de sa paix.
Alors, ton cœur, en sa présence,
Certainement ne craindra plus ;
Plein d'une heureuse confiance
Il se tournera vers Jésus.*

Réponses aux questions du mois de novembre.

1. — Le récit de la transfiguration. (Marc 9 et 2 Pierre 1, 16-18.)
2. — Il les prend dans ses bras. (Marc 9, 36; 10, 16.)
3. — A propos de celui qui chassait les démons (chap. 9, 38); à propos de sa place dans la gloire. (chap. 10, 35.) A propos du temple (chap. 13, 3.)
4. — Le père du possédé (chap. 9, 23); l'aveugle de Jéricho. (chap. 10, 46.)
5. — Le figuier desséché. (chap. 11.)
6. — Il chasse les vendeurs du temple (chap. 11, 15); il s'y promène le lendemain (v. 27) et répond aux sacrificateurs et aux anciens par la parabole des vigneron; il y enseignait (chap. 12, 35); il s'assied vis-à-vis du trésor (v. 41); il en sort. (chap. 13, 1.)

Questions pour le mois de décembre.

A lire Marc 12-13, Luc 1-2.

1. — A qui s'adresse le discours du Seigneur au chapitre 13 de Marc?
2. — Quelle est la recommandation, pressante entre toutes, que le Seigneur fait dans ce chapitre? Combien de fois la répète-t-il?
3. — Quelle place l'ange Gabriel occupe-t-il dans le ciel? Illustrer par deux passages de votre lecture le v. 20 du Psaume 103.
4. — Dans quelle partie de la Judée doivent avoir habité Zacharie et Elisabeth?
5. — Enumérer 9 traits ou incidents se rapportant à l'enfance du Seigneur Jésus.
6. — Où Jésus se montre-t-il pour la première fois comme Fils de Dieu?

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|---|
| Au milieu des lions (<i>suite</i>) | 11, 29, 71, 92, 151, 169, 197, 253, 296, 315 |
| Dieu est amour | 16 |
| Davis, le docteur noir | 19 |
| Trois éléments du vrai bonheur | 24, 43 |
| Les catacombes de Rome | 50, 76, 126, 225, 331 |
| Le récit du vieux docteur | 57 |
| Rada, la jeune Hindoue | 98 |
| Un épisode de la guerre d'Amérique (1861-1865). | 103 |
| Le récit de l'étranger | 113, 162, 180 |
| La brebis perdue (Luc 15. 1-7). | 134, 159 |
| Adieu ! Je vais à Jésus | 141, 184 |
| L'arbre du voyageur | 193 |
| Histoire d'un matelot | 213 |
| Quatre choses qui ont une belle démarche | 216, 247 |
| Les voies du Seigneur envers Emma T. | 220, 241 |
| Etreint par l'amour de Christ | 271 |
| Il y en a deux qui sont morts pour moi | 274, 327 |
| Thèbes aux cent portes | 282 |

ETUDES BIBLIQUES :

| | |
|--|--|
| Evangile selon Matthieu. — Chapitres 24 à 27 | 4, 35, 61, 85, 118, 145, 175, 203, 230, 264, 287, 309 |
|--|--|

POÉSIES :

| | |
|---|-----|
| 1 ^{er} Janvier 1912 | 3 |
| La soirée de couture | 53 |
| Le moulin et l'apiculteur | 83 |
| A l'occasion d'un anniversaire. | 141 |
| La brebis perdue | 137 |
| Une leçon | 138 |
| Le poirier | 166 |
| Sa bonté dure à toujours | 194 |
| Un appel | 223 |
| L'Aster | 279 |
| La lune | 306 |
| Philippiens 4, 6-7 | 334 |